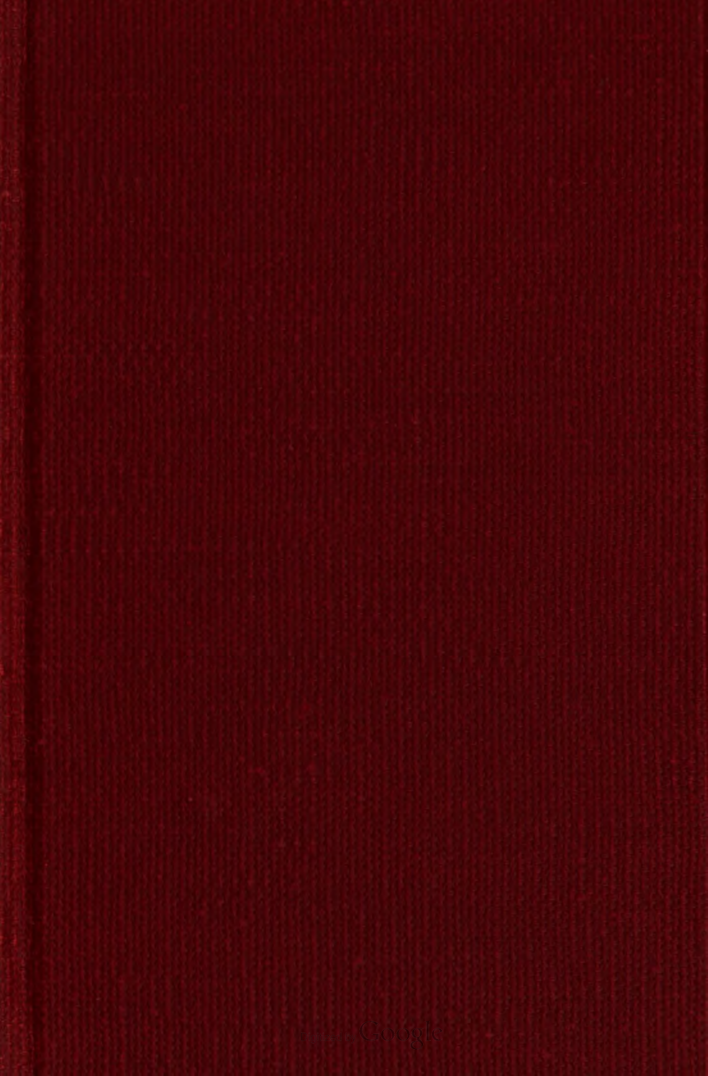
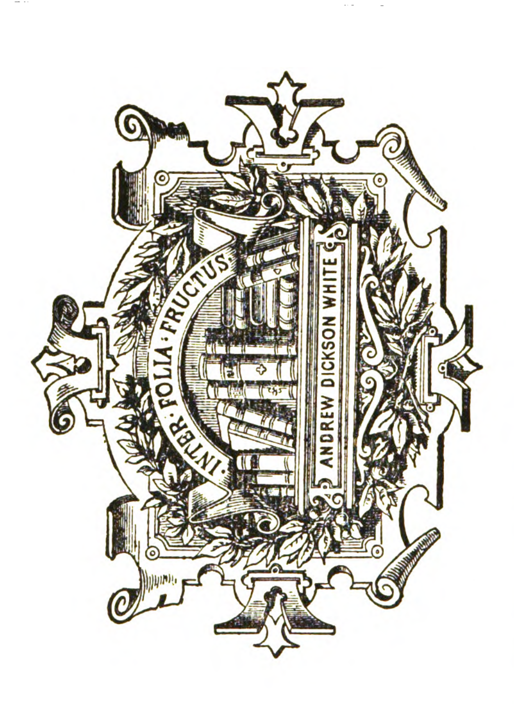





INTER·FOLIA·FRUCTUS
ANDREW DICKSON WHITE


CORNELL UNIVERSITY LIBRARY
3 1924 082 184 148

LA GAULE

ET

LES GAULOIS

COULOMMIERS. — TYP. PAUL BRODARD ET Cie.

LA GAULE

ET

LES GAULOIS

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS GRECS ET LATINS

Ouvrage contenant 29 figures

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883


CORNELL UNIVERSITY.
The
President White
Library
RECEIVED 1891.

LA GAULE ET LES GAULOIS

I

Populations primitives de la Gaule.

§ I. HABITANTS DES CAVERNES OU TROGLODYTES.

Il y a quelques années, on n'aurait pas trouvé à donner à ce chapitre de meilleur titre et de plus juste que celui de *bouteille à l'encre*. En effet, jusqu'à cette époque, quand il s'agissait des premiers habitants de la Gaule, c'est-à-dire du pays compris entre les Alpes, le Rhin, les Pyrénées, la Méditerranée, l'Océan et la Manche, on ne parlait que des Galls, des Celtes, des Kymris, des Ligures et des Ibères, autrement dit des populations dont les noms et l'histoire se trouvent rapportés dans les écrivains de l'antiquité.

Aujourd'hui il ne peut plus en être ainsi. Il y a une douzaine d'années que l'on a commencé à avoir des données certaines sur l'existence d'hommes qui, en

groupes plus ou moins nombreux, ont vécu sur notre sol simultanément avec les éléphants à toison et à crinière ou mammouths, les rhinocéros et les hippopotames; avec des ours, des lions, des tigres, des hyènes, des cerfs, dont les dimensions dépassaient de beaucoup celles des espèces qui subsistent actuellement; et enfin avec des animaux comme les rennes qui depuis longtemps ont émigré vers d'autres climats.

L'existence de ces populations qui habitaient les cavernes et que, pour cette raison, on désigne sous le nom grec de *Troglodytes*, est constatée, disent MM. de Quatrefages et Hamy, « non-seulement par les produits de leur industrie rudimentaire enfouis au sein des couches non remaniées parmi les restes des mammifères fossiles caractéristiques, mais aussi par leurs propres ossements. »

On sait que les périodes géologiques par lesquelles notre globe a passé pour arriver à l'état actuel sont classées en cinq groupes désignés ainsi d'après la nature de leurs terrains : Terrains primitifs, terrains de transition, terrains secondaires, terrains tertiaires, terrains quaternaires et modernes.

Si l'on n'a pas jusqu'ici rencontré d'ossements humains dans les terrains tertiaires, on y a trouvé en revanche divers objets travaillés, ce qui suffit à constater l'existence de l'homme à cette époque; mais ils abondent dans les terrains de la période géologique suivante, c'est-à-dire dans les terrains quaternaires.

Pendant longues années on a méconnu complètement la nature des débris que, depuis le commencement du XVIII[e] siècle, un coup de pioche mettait de temps en temps au jour. Le premier débris hu-

main fossile que l'on ait conservé fut trouvé en 1700 à Canstadt près Stuttgart; c'était un fragment de crâne qui ne fut reconnu pour tel qu'en 1835; car pendant près d'un siècle et demi on n'attacha guère d'importance aux trouvailles assez répétées du même genre.

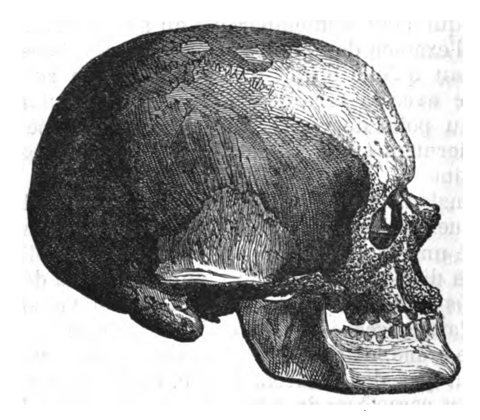
Tous ces ossements appartenaient à la race peut-être la plus ancienne qui ait habité notre pays, à celle qui était contemporaine du mammouth. D'après l'examen des crânes les anthropologistes ont reconnu qu'elle offrait une assez grande ressemblance avec la race des indigènes de l'Australie, qui, au point de vue de l'intelligence, occupe l'un des derniers sinon le dernier échelon de l'espèce humaine.

Signalons en passant un fait curieux. — Il y a quelques années (1864), l'évêque de Nancy ayant ordonné une révision complète de toutes les reliques de son diocèse, on eut à examiner le crâne de l'Irlandais S. Mansuy, évêque de Toul au VI[e] siècle, qui était conservé dans la cathédrale de cette ville. Or, ce crâne, d'après l'examen minutieux qui en a été fait par des médecins, offre, en les exagérant, tous les caractères de cette première race fossile.

A cette race disparue avec les grands mammifères caractéristiques du premier âge quaternaire, succéda dans la période suivante, une nouvelle race qui occupa une partie de l'Europe occidentale. Comme la précédente, elle n'habitait guère que les cavernes où sont conservés ses vestiges. Elle est désignée sous le nom de race de Cro-Magnon, parce que c'est dans une localité de ce nom (départ. de la Dordogne) que l'on en a découvert en 1868, des spécimens nombreux et importants : c'est-à-dire

les squelettes entiers de deux hommes et d'une femme, et les fragments d'un quatrième individu.

Au mois d'avril 1874, dans un abri sous roche, près du village de Sorde (Landes), outre une cinquantaine de canines d'ours et de lion percées d'un trou et qui faisaient certainement partie d'un bracelet ou d'un collier, on a trouvé trente sque-



Crâne de la race Cro-Magnon.

lettes et un crâne de femme portant les traces d'une blessure, et, chose singulière, cette blessure est tout à fait semblable à celle qui s'aperçoit sur le crâne de femme recueilli à Cro-Magnon. Il y a peut-être là un indice d'anthropophagie.

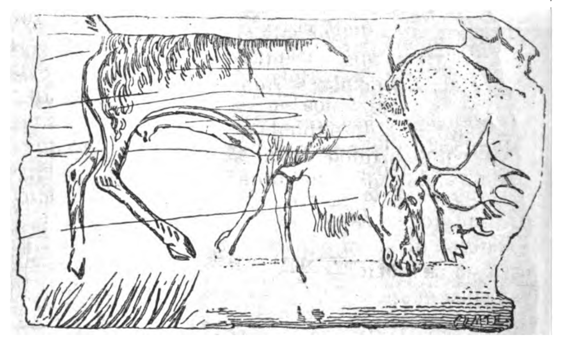
Le sud-ouest de la France a jusqu'ici fourni le plus de vestiges de cette race fort en progrès

Hache en silex trouvée dans le département de la Dordogne.



Couteau en silex.

sur celle qui l'avait précédée. On en retrouve aussi des traces dans la vallée de la Meuse, dans le Nord de la France et en Italie, et comme les recherches ne font, à proprement parler, que de commencer, on arrivera sans doute à constater qu'elle était répandue sur une vaste étendue de territoire. Elle s'est éteinte à son tour, mais point complètement, et aujourd'hui elle est représentée chez nous, comme



Renne gravé sur un os trouvé à Thaïngen (cant. de Schaffouse).

la précédente, par des individus isolés dont le type perpétué, selon les lois de l'atavisme, tranche tout à fait sur celui de nos populations actuelles. Il paraît que ces types se retrouvent également dans certaines tribus des Kabyles et parmi les Guanchos de l'île de Ténériffe. Enfin une découverte récente faite près de Menton, permet de signaler l'existence dans les Alpes-Maritimes, à l'époque de l'âge de la pierre, d'une race de très-grande taille.

Ces races fossiles, et qui, comme nous l'avons dit,

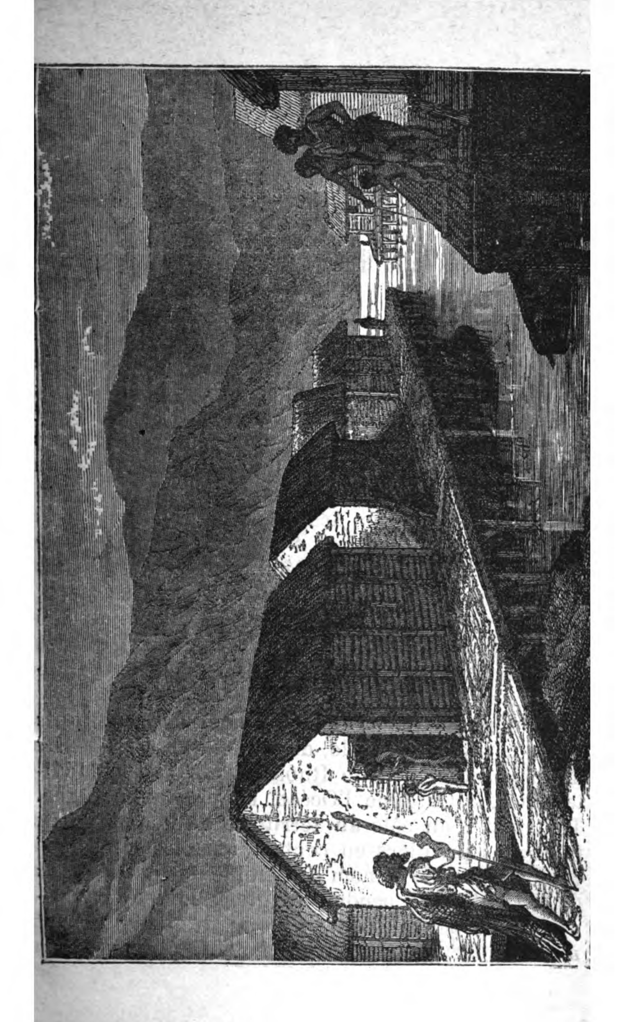
n'étaient peut-être pas les premières, se servaient uniquement d'instruments et d'armes en pierre et en os que l'on a retrouvés soit dans les terrains contenant des ossements d'animaux aujourd'hui disparus, soit dans des cavernes dont les unes leur ont servi de demeure, et les autres de sépulture. Mais parmi ces populations il n'y avait pas seulement des ouvriers fabriquant avec une très-grande habileté des instruments en pierre et en os; il y avait aussi des artistes qui gravaient sur des os l'image des animaux qu'ils avaient sous les yeux, et qui les ont rendus avec une telle vérité qu'il est impossible de les méconnaître. On ne possède encore que de bien rares spécimens de leurs œuvres, mais on en découvre tous les jours. Nous donnons ici l'un des derniers trouvés et l'un des plus remarquables. (Voy. p. 6.)

§ II. POPULATIONS LACUSTRES.

Outre ces populations habitant les cavernes, il y avait encore en Gaule des populations vivant sur les lacs et dont l'existence ne nous a été révélée que depuis une vingtaine d'années.

Dans l'hiver de 1853-54. à l'époque des basses eaux, on exécutait des travaux à Meilen, sur le lac de Zurich, quand un savant antiquaire, M. Ferdinand Keller, passant par là accidentellement, vit retirer d'un limon noir sur la plage abandonnée par les eaux, des pieux à demi décomposés et auprès desquels se trouvaient un morceau de métal, des fragments d'une poterie grossière, des ustensiles et des armes en pierre et en os, objets qu'il reconnut offrir la plus parfaite analogie avec des objets ana-

logues rencontrés précédemment dans les tourbières de la Scandinavie. Cette découverte fit grand bruit. On se mit à fouiller les autres lacs de la Suisse, les lacs d'Annecy et du Bourget en France, et on parvint à y retrouver la trace de nombreuses habitations lacustres. Toute ces explorations ont donné les mêmes résultats. Elles ont fourni une foule d'objets du plus haut intérêt et qui se rattachent aux époques désignées habituellement sous les noms d'âges de la pierre, du bronze et du fer. La présence de quelques médailles gauloises prouva de plus que ces habitations, construites dans le but de se garantir des attaques d'ennemis ou de bêtes féroces, ont persisté fort longtemps. Elles ont du reste été en usage dans les différentes contrées de l'Europe, et nous pouvons très-bien nous en faire une idée par la description qu'Hérodote (liv. V, ch. 16), nous a laissée des demeures des Pœniens sur le lac Prasias, en Macédoine. « Voici, dit-il, comment sont bâties leurs maisons : sur des pieux très-élevés, enfoncés dans le lac, ils posent des planches jointes ensemble. Un pont étroit est le seul passage qui y conduise de la rive. Chacun a sur ces planches une cabane avec une trappe, et dans la crainte que leurs enfants ne tombent par cette ouverture ils les attachent par le pied avec une corde. » Dans ces cabanes étaient entassés avec eux leurs chevaux et leurs bêtes de somme, et comme le fourrage devait nécessairement leur manquer souvent, c'était avec du poisson qu'ils les nourrissaient.



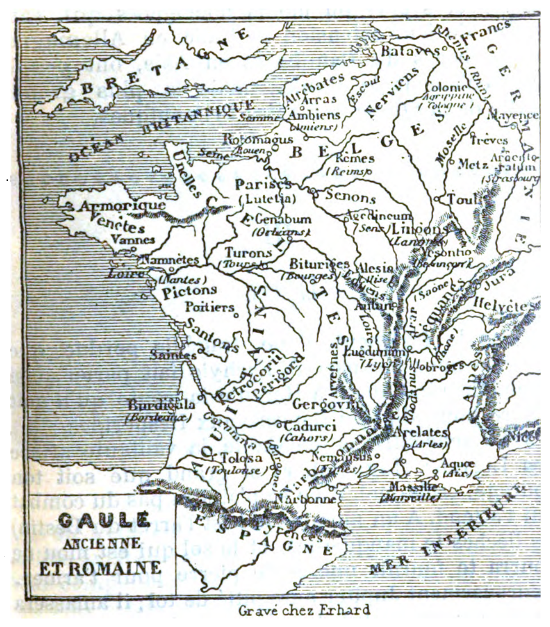
II

Populations de la Gaule aux temps historiques.

A l'exception des côtes méditerranéennes où les Phéniciens fondèrent de bonne heure des établissements commerciaux, les anciens n'eurent pendant bien longtemps que des notions fort vagues et fort erronées sur la Gaule. Peu à peu la lumière se fit à mesure que les armées romaines pénétrèrent dans l'intérieur du pays; mais ce fut seulement après la conquête de la Gaule entière par César que l'on commença à posséder des données précises sur la contrée qui, pendant des siècles, avait dû être le théâtre d'immigrations et d'émigrations incessantes de populations ayant les origines les plus diverses; mais parmi ces populations divisées encore en 106 peuples du temps de l'historien Joseph deux grandes races dominaient : les Ligures et les Celtes ou Gaulois.

Ce nom de Celtes était le nom des habitants d'une partie de la Gaule, de la Celtique, c'est-à-dire du pays situé entre le Rhône, les Alpes, la Méditerranée, la Garonne, l'Océan, la Seine et la Marne. Touchant d'un côté au territoire de Marseille, ils furent les premiers en contact avec les Grecs qui comprirent sous ce nom l'ensemble des populations de la Gaule, que pendant longtemps ils ne connurent qu'imparfaitement. Plus tard, quand on fut mieux informé, le véritable nom du pays et de la

race (*Gallia, Galli*) prévalut, et les Romains s'e
sont toujours servis pour désigner les terribles ad
versaires qui les mirent à deux doigts de leur pert



Carte de la Gaule.

Mais cette appellation de *Celtes*, que Polybe
d'autres après lui semblent employer indifféremme
avec celle de Gaulois, s'est maintenue jusqu'à nou
aujourd'hui on l'applique spécialement aux races q

parlaient une langue dont des dialectes plus ou moin altérés subsistent encore en Bretagne, dans le pa de Galles, dans les montagnes d'Ecosse et en I lande, races plus ou moins homogènes qui, sa parler de leur extension en Italie, en Allemagn sur les bords du Danube et en Asie, ont peupl non-seulement la Gaule, mais la plus grand partie de la Suisse et les Iles Britanniques.

III

Ligures.

Dans le fragment d'une tragédie perdue que Strabon nous a conservé, Eschyle fait parler ainsi Prométhée indiquant à Hercule la route qu'il doit suivre pour aller du Caucase aux Hespérides :

« Tu rencontreras (en Gaule) la vaillante armée des Ligyens (Ligures), et si grand que soit ton courage, crois-moi, il ne se plaindra pas du combat qui t'attend. A un moment (tel est l'arrêt du Destin) les flèches te manqueront, et le sol qui est mou ne pourra te fournir une seule pierre pour t'armer. Heureusement Jupiter aura pitié de toi ; il amassera au-dessous du ciel de lourds et sombres nuages, et une grêle de cailloux arrondis couvrira la surface de la terre. Avec ces nouvelles armes tu pourras disperser sans peine l'innombrable armée des Ligyens. »

C'est là, je crois, la première mention des Ligures et de la fable imaginée pour expliquer l'origine de

cette plaine caillouteuse située entre le Rhône et l'étang de Berre (Bouches-du-Rhône), plaine qui dès les temps les plus reculés portait le nom de *champ de pierres* et qu'on appelle aujourd'hui la Crau.


Plaine de la Crau.

D'où venaient ces Ligures que l'on retrouvait à la fois en Italie et en Gaule? les anciens avouaient leur complète ignorance à ce sujet. « On ne connaît pas leur patrie, dit Denys d'Halicarnasse, et l'on ne sait rien de certain sur eux. Ils immolaient des victimes humaines à Saturne, comme l'usage en existait jadis à Carthage, et comme cela a encore lieu chez les Gaulois et d'autres nations occidentales. »

Les modernes sont plus hardis ou plus avancés que l'historien grec. Ils s'accordent généralement à regarder les peuples que les Grecs appelaient *Li-*

gyens, et les Latins *Ligures*, comme venus de l'ouest de l'Espagne. Aussi loin qu'on peut remonter, on les trouve établis le long de la mer depuis les Pyrénées jusqu'à l'Arno, et c'est d'eux que le golfe de Lion (golfe Ligyen) a tiré son nom. En Gaule, et probablement après de longues luttes contre les indigènes, ils finirent par occuper toute la côte à l'ouest du Rhône jusqu'aux Cévennes, et à l'est du fleuve le pays situé entre l'Isère, les Alpes, le Var et la mer. Mais il est à présumer qu'il y avait dans leurs possessions plus d'une esclave celte ; et en outre ils étaient plus on moins mêlés aux Ibères, race primitive de l'Espagne, dont les populations basques des deux côtés des Pyrénées sont regardées comme un débris.

Diodore de Sicile, dans son Ve livre, nous a fait des Ligures d'Italie un tableau dont les traits généraux doivent s'appliquer aussi aux Ligures de la Gaule. Il nous les dépeint comme maigres, adroits, endurcis à la fatigue, et intrépides non-seulement à la guerre, mais dans toutes les circonstances critiques de la vie. Les femmes étaient robustes comme les hommes, et les hommes vigoureux comme les bêtes féroces. « On raconte, dit-il, que souvent le plus maigre Ligurien a terrassé le plus fort Gaulois provoqué à un combat singulier. Ils portent comme arme défensive un grand bouclier à la gauloise, et comme arme offensive une épée de médiocre grandeur ; leur tunique est serrée par une ceinture. Leurs habits sont faits de peaux. » Lui et Strabon s'accordent à dire que les Ligures, bien que d'une race différente des Celtes, s'en rapprochaient beaucoup par leur manière de vivre. Il y a pourtant un point sur lequel les deux peuples offraient un con-

traste frappant. Les femmes étaient comptées pour peu de chose chez les Gaulois, et leur sort n'était guère meilleur que celui des individus de leur sexe, chez les sauvages de l'Amérique; il n'en était pas de même chez les Ligures, et c'est à eux et non aux Celtes, comme on l'a prétendu, qu'il faut rapporter le trait suivant raconté par Plutarque dans son traité *Des vertus des femmes* :

« Une affreuse guerre civile ayant éclaté une fois chez les Ligures, dit-il, les femmes se jetèrent au milieu des combattants, et s'étant enquis du sujet de la querelle, elles accordèrent le différend avec une telle habileté qu'elles rétablirent la paix dans les villes et les familles. Aussi depuis cette époque la coutume se conserva chez eux d'appeler les femmes à délibérer sur la paix et la guerre, et de les charger de juger leurs querelles avec leurs alliés. Dans le traité qu'ils conclurent avec Annibal, ils insérèrent la clause suivante : « S'ils avaient à se plaindre des Carthaginois, ils s'adresseraient aux chefs carthaginois en Espagne; dans le cas inverse, la cause serait déférée aux femmes des Ligures. »

IV

Les Gaulois. — Leur portrait. — Leur caractère.

« Les Gaulois, dit Diodore de Sicile (contemporain de César et d'Auguste), sont grands, ont la chair molle et la peau blanche. Leur chevelure est naturellement blonde et pour rehausser encore cette

couleur, ils la lavent souvent avec de l'eau de chaux. Ils la rejettent du front sur le haut de la tête et sur la nuque, ce qui leur donne l'air de satyres et de Pans, et elle devient ainsi tellement épaisse qu'elle ressemble à la crinière des chevaux. Les uns se rasent la barbe que d'autres laissent



Tête de chef gaulois gravée sur une monnaie d'Ariminium (Rimini).

croître modérément. Quant aux nobles, ils ne gardent que les moustaches; et lorsqu'ils mangent les aliments s'y embarrassent, et lorsqu'ils boivent la boisson y passe comme à travers un filtre.

« Leur aspect est terrible, leur voix rude et retentissante. Dans la conversation, ils sont avares de

paroles, obscurs, et énoncent leurs idées par figures et d'une manière enveloppée. Ils font grand usage de l'hyperbole soit pour se vanter soit pour ravaler les autres. Ils sont du reste menaçants, enflés et emphatiques. Leur esprit est vif et ouvert à l'instruction. »

Tels ils étaient du temps de Diodore et bien longtemps avant lui, tels les retrouve quatre siècles plus tard un autre historien (mort en 390), Ammien Marcellin, qui avait vécu en Gaule. « Presque tous les Gaulois, dit-il, ont une taille élevée, la peau blanche, la chevelure d'un blond ardent, le regard farouche et terrible, la voix rude et menaçante, même quand ils ne sont point en colère. Ils sont querelleurs et arrogants. »

« Tous les peuples appartenant à la race dite *gallique* ou *galatique,* dit à son tour Strabon (trad. A. Tardieu), sont fous de guerre, irritables et prompts à en venir aux mains; du reste, simples et point méchants. A la moindre excitation, ils se rassemblent en foule et courent au combat, mais cela ouvertement et sans aucune circonspection, de sorte que la ruse et l'habileté militaires viennent aisément à bout de leurs efforts. En effet, on n'a qu'à les provoquer quand on veut, où l'on veut et pour le premier prétexte venu, on les trouve toujours prêts à accepter le défi et à braver le danger sans autre arme même que leur force et leur audace. D'autre part, si on les prend par la persuasion, ils se laissent amener aisément à faire ce qui est utile, témoin l'application qu'ils montrent aujourd'hui même pour l'étude des lettres et de l'éloquence. Cette force dont nous venons de parler, tient en partie à la nature physique des Gaulois qui sont

tous des hommes de haute taille; mais elle provient aussi de leur grand nombre. Quant à la facilité avec laquelle ils forment ces rassemblements tumultueux, la cause en est dans leur caractère franc et généreux qui fait qu'ils sentent l'injure de leurs voisins comme la leur propre et s'en indignent avec eux. Aujourd'hui, à vrai dire, que les peuples asservis aux Romains sont tenus de prendre en tout les ordres de leurs maîtres, ils vivent entre eux dans une paix profonde. »

Un autre caractère distinctif de la race, nous est signalé par Dion Cassius. « Les Gaulois, dit-il, sont entraînés en toutes choses par une passion désordonnée et n'ont de mesure ni dans la confiance ni dans la crainte. Ils passent de l'audace à une terreur subite, et de la terreur à une folle audace. » Ce portrait est complété par Strabon : « A leur franchise, à leur fougue naturelle, ils joignent une grande légèreté et beaucoup de fanfaronnade... Cette frivolité de caractère fait que la victoire les rend d'un orgueil insupportable, tandis que la défaite les abat. »

V

Femmes Gauloises. — Histoire de Sabinus.

Des Gauloises les anciens nous ont dit à peine quelques mots. Au dire d'Athénée, elles étaient les plus belles de toutes les femmes des barbares, et suivant Strabon, elles étaient aussi fécondes qu'excel-

lentes nourrices. En outre, c'étaient de vigoureuses ménagères. « Aidé de sa femme qui est bien plus redoutable que lui, dit Ammien Marcellin, le Gaulois dans une rixe tiendra tête à plusieurs étrangers. Il faut voir celle-ci, le cou gonflé par la colère, balancer ses robustes bras blancs comme la neige, et avec la force d'une catapulte lancer coups de poing et coups de pied à ses adversaires. »

Quant à leur costume, nous n'en savons absolument rien. César se borne à nous dire qu'elles étaient toujours échevelées.

Leur condition offrait de singuliers contrastes. Si dans les conventions matrimoniales elles étaient traitées sur le même pied que leurs maris, ceux-ci avaient sur elles comme sur leurs enfants pouvoir de vie et de mort. « Lorsqu'un père de famille d'une naissance illustre vient à mourir, dit César, ses proches se réunissent. A-t-on quelque soupçon sur la cause de sa mort, ses femmes sont mises à la torture comme de simples esclaves, et si on arrive à la découverte d'un crime, on les fait mourir par le feu et avec toutes sortes de supplices. »

Plutarque et d'autres écrivains nous ont conservé le souvenir d'un admirable dévouement d'une Gauloise pour son mari, et cette histoire touchante doit trouver place ici.

Lors de la révolte en Gaule de Julius Textor contre Vespasien (70 après J.-C.), un jeune homme riche du pays des Lingons (Langres), nommé Julius Sabinus, assembla une armée et se fit proclamer empereur en se prétendant issu de Jules César. Il fut vaincu et de ceux qui avaient suivi son parti les uns tombèrent au pouvoir des vainqueurs, les autres se donnèrent la mort. Il lui aurait été facile

de se réfugier chez les barbares; mais il avait une femme qu'il aimait tendrement et qu'il ne pouvait se résoudre à emmener avec lui ni à abandonner. Plutarque l'appelle Emponé, Tacite Epponine, et d'autres Pepolina et Peponilla. Dans la terre qu'il possédait, existaient des souterrains destinés à cacher les objets précieux et qui n'étaient connus que de deux de ses affranchis. Il renvoya tous ses autres serviteurs en leur disant qu'il allait s'empoisonner, et avec ses deux affranchis, gagna les souterrains; puis il chargea l'un, nommé Martalius, de mettre le feu à son habitation et d'annoncer à sa femme que son corps avait été consumé dans l'incendie. Il voulait que la douleur de sa femme accréditât davantage le bruit de sa mort. En effet à cette nouvelle, elle se jeta à terre et passa trois jours et trois nuits au milieu des cris et des lamentations sans vouloir prendre de nourriture. Sabinus, qui en fut informé, craignit que le désespoir ne la tuât, et lui envoya dire secrètement par Martalius qu'il vivait, mais qu'il la priait de continuer encore quelque temps à manifester sa douleur et à feindre de croire à son trépas. Epponine suivit ses conseils, mais bientôt elle ne put résister au désir de le revoir; elle alla le trouver la nuit. Ses visites se renouvelèrent ainsi pendant sept mois. Puis sur une vague espérance d'obtenir sa grâce, elle le déguisa de manière à le rendre méconnaissable et le conduisit à Rome. Trompée dans son attente, elle le ramena dans la caverne et passa près de lui la plus grande partie de sa vie, faisant toutefois à Rome plusieurs voyages aussi infructueux que le premier.

Elle accoucha dans sa retraite, « supporta seule comme une lionne les douleurs de l'enfantement et

mit au monde deux fils qu'elle eleva comme deux petits chiens, si je puis parler ainsi, dit Plutarque; l'un d'eux mourut en Égypte, et l'autre, ajoute-t-il, nommé Sabinus, alla dernièrement à Delphes avec moi »

Après avoir vécu ainsi pendant neuf ans, ils furent découverts et amenés à Rome devant Vespasien. Epponine lui dit en lui montrant ses fils : « Ces enfants, César, je les ai élevés afin que nous fussions plus de suppliants à venir devant toi. » Sa magnanimité et son éloquence firent couler les larmes des spectateurs, mais excitèrent au plus haut degré la colère de Vespasien qui se montra impitoyable. Il l'envoya à la mort avec son mari. Quand elle vit que tout était perdu, elle s'écria : « César, il m'a « été plus doux de vivre dans les ténèbres et sous « terre qu'à toi de t'emparer de l'empire. »

« Vespasien, dit l'historien grec, fut châtié de ce meurtre, car sa race fut anéantie en peu de temps. Rien sous son règne ne fut plus odieux et plus capable d'exciter le courroux des dieux et des Génies. »

VI

Mœurs et Coutumes des Gaulois.

Ce que Polybe nous rapporte de la manière de vivre des Gaulois d'Italie put s'appliquer pendant bien longtemps aux peuples situés de ce côté-ci des

Alpes, à ceux que les Romains désignaient sous le nom de transalpins.

« Ils habitaient, dit-il, dans des bourgs sans murailles, et ne faisaient point usage de meubles ; ils dormaient sur un lit de paille ou d'herbes, se nourrissaient presque uniquement de viande, et n'avaient d'autres occupations que la guerre et l'agriculture. Les arts et les sciences leur étaient inconnus. Leurs richesses consistaient en or et en troupeaux, les seules choses qu'il soit facile de transporter avec soi d'un lieu à un autre. »

Un écrivain grec du second siècle, Athénée, dans son *Banquet des savants*, nous décrit ainsi leurs repas. « Ils s'asseoient sur du foin (sur des peaux de loups ou de chiens, au dire de Diodore) et placent leurs aliments sur des tables de bois peu élevées. Leur repas se compose de pain en petite quantité et de beaucoup de viandes bouillies, grillées sur des charbons ou rôties à la broche. Les mets sont, il est vrai, servis proprement, mais les convives les dévorent à la façon des lions, prenant des deux mains des membres entiers et les mordant à belles dents. Si un morceau leur offre trop de résistance, ils le coupent avec un couteau placé dans une gaîne attachée au fourreau de leur épée. Les riverains des fleuves ou de la mer mangent aussi des poissons rôtis et assaisonnés avec du sel, du vinaigre et du cumin qu'ils ajoutent même à leur boisson. Quand ils sont plusieurs à table, ils forment un cercle et le chef de la réunion est en général le personnage le plus distingué par sa valeur, sa naissance ou sa richesse. Auprès de lui s'assied celui qui donne le festin. Les autres prennent place suivant leur rang. Derrière eux se tiennent debout les guerriers por-

tant de longs boucliers. Ceux qui sont armés de lances, assis en cercle plus loin, mangent en même temps que les maîtres. La boisson est contenue dans des vases de terre ou d'argent; les plats sont de même matière ou d'airain; quelquefois ils sont remplacés par des corbeilles d'osier ou de bois. Les riches boivent des vins d'Italie ou du territoire de Marseille et ce vin, ils le trempent de temps en temps. La boisson des pauvres est une bière faite de froment et de miel, ou simplement de froment; et dans ce cas on l'appelle Korma. » (Ce mot est encore usité en Irlande).

Les repas n'étaient pas toujours pacifiques. Les convives qui s'amusaient souvent à se provoquer à un combat singulier, ne ferraillaient d'abord que du bout des mains, suivant l'expression d'Athénée. Mais si, par hasard, ils venaient à se blesser, la colère les prenait et, à moins que les assistants n'intervinssent, ils se battaient jusqu'à la mort. Dans les temps anciens, ajoute le même auteur, quand on servait une bête sur la table, la cuisse était le partage du plus vaillant. Si quelqu'un la lui disputait ils se battaient à l'épée jusqu'à ce que l'un d'eux eût succombé.

L'ivrognerie était assez répandue parmi les gens de la basse classe, et, dit Ammien Marcellin, « on en voyait souvent, abrutis par l'ivresse, errer çà et là, en proie à ce que Caton appelait une espèce de frénésie volontaire; ce qui explique le mot de Cicéron dans son plaidoyer pour Fontéius : Les Gaulois vont mettre de l'eau dans leur vin. Pour eux c'était y mettre du poison. »

Les voyageurs qui traversaient le pays étaient forcés de s'arrêter bon gré mal gré et de répondre

aux questions qu'on leur adressait sur ce qu'ils avaient vu ou entendu dire. Dans les villes, on entourait les marchands étrangers et on les obligeait de raconter de quelle contrée ils venaient et ce qu'ils avaient appris dans leur route. La crédulité avec laquelle les Gaulois acceptaient les bruits venant de pareilles sources les entraînait souvent à de graves résolutions, et plus d'une fois, ils eurent lieu de se repentir des décisions qu'ils avaient prises d'après des rumeurs incertaines. Aussi, certaines cités, qui passaient, au dire de César, pour être le mieux administrées, ne se montraient pas moins habiles dans la distribution des nouvelles que bien des gouvernements de nos jours. Une loi ordonnait à tous ceux qui apprendraient un fait pouvant intéresser l'Etat d'en informer immédiatement les magistrats sans le communiquer à personne; et les magistrats, en gens prudents et avisés, ne faisaient part au public que de ce qui leur convenait.

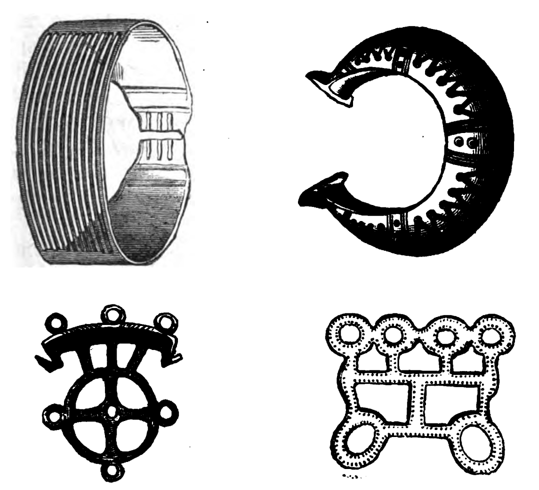
Les funérailles étaient somptueuses et magnifiques. On brûlait les corps et on entassait sur le bûcher tout ce que le défunt avait aimé pendant sa vie, même les animaux, et bien peu de temps encore avant l'arrivée de César, jusqu'aux serviteurs et aux esclaves favoris. Suivant Diodore, on y jetait aussi des lettres destinées aux parents et aux amis déjà partis pour l'autre monde.

A la fin du IVe siècle, les habitants des campagnes avaient encore la coutume de promener à certaines époques, à travers champs, les images des idoles couvertes d'un voile blanc. Cette superstition dura jusqu'au siècle suivant où S. Mamert y mit fin par l'institution de la fête chrétienne des Rogations.

VII

Habillement des Gaulois.

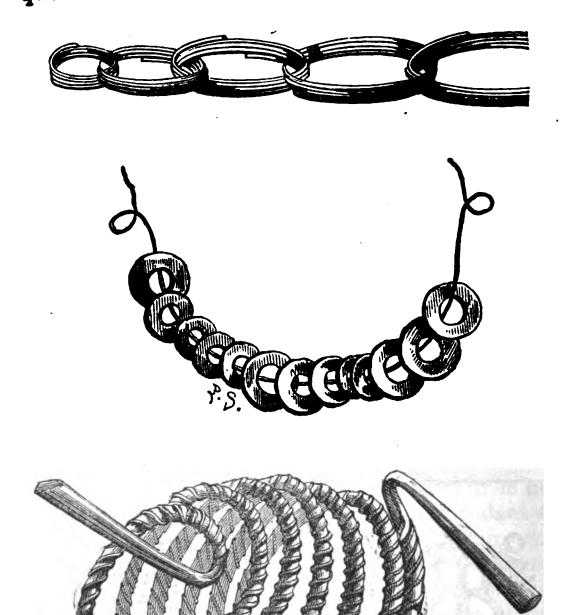
Les Gaulois aimaient passionnément la parure. Ils se couvraient de bijoux; et leurs colliers d'or,



Bracelets et autres ornements des Gaulois.

les anneaux de même métal qui entouraient leurs bras et leurs poignets rendaient sur les champs de

bataille leur dépouille précieuse pour leurs vainqueurs.



Bracelets et colliers des Gaulois.

Quant à leur habillement qui a dû varier plus ou moins suivant les temps et les pays, voici le peu que

nous en savons : Ils portaient une tunique à manches descendant jusqu'au bas des reins. Elle était teinte de couleurs éclatantes, et parsemée de fleurs; celle des chefs était brochée d'or. On la serrait avec une ceinture argentée ou dorée. Le nom de ce vêtement tout à fait analogue à notre blouse, ne nous a point été conservé. En outre, ils avaient un manteau appelé saie ou sayon (*saga*, *sagum*); il était d'une étoffe rayée, divisée en une multitude de petits carreaux ornés de fleurs. Ses dimensions changèrent suivant les époques, et si à un certain moment il fut assez court pour ne couvrir que les épaules, il ne fut jamais très-long. On l'attachait avec des agrafes. Enfin ils portaient des *braies*, culottes larges et flottantes. De là vint le nom de *Gaule à braies* (*Gallia braccata*), que les Romains donnèrent aux premiers pays qu'ils soumirent et qui formèrent plus tard la province narbonnaise (Languedoc, partie de la Provence et du Dauphiné).

Citons ici une piquante remarque d'Ammien Marcellin. « Les Gaulois, dit-il, sont toujours propres et soignés. Chez eux, et surtout en Aquitaine, on ne trouvera jamais, ce qu'on rencontre si souvent ailleurs, des hommes ou des femmes sales et déguenillés. »

VIII

Armes des Gaulois.

L'arme principale des Gaulois fut d'abord un sabre long, sans pointe et qui ne pouvait frapper que

de taille. Il était attaché à une chaîne de fer ou de bronze et pendait sur la cuisse droite. Lors des premières guerres contre les Romains, ce sabre était d'une si mauvaise trempe qu'il se tordait à chaque coup et que le soldat était obligé de le redresser avec le pied, ce qui pendant un moment l'exposait sans défense à l'ennemi. Aussi cette infériorité d'arme fut-elle en plus d'une bataille la cause de leur défaite.

Ce sabre fut plus tard remplacé par des épées qui varièrent de longueur et de largeur. On en rencontre en bronze et en fer, ainsi que des dagues, dans un grand nombre de collections publiques ou privées.

« Quelques Gaulois, dit Strabon, se servent d'arcs et de frondes. Ils ont encore une arme de jet, une sorte de haste en bois, qu'ils lancent sans courroie et seulement aveo la main plus loin qu'une flèche; ils s'en servent de préférence même pour la chasse à l'oiseau. » De ces traits les uns portaient le nom de *gæsum*, d'autres celui de *materis* ou *madaris*. Ce dernier nom se conserva pendant tout le moyen âge où sous une forme peu altérée, *matras*, il désigna un trait d'arbalète.

« Leurs piques, que dans leur langue ils appellent lances, dit à son tour Diodore, ont un fer long d'une coudée (50 centimètres) et large environ de deux palmes (16 centimètres). Le fût n'est guère plus long que le fer. De leurs javelots, les uns sont droits, les autres recourbés de manière à couper et à meurtrir les chairs qu'ils déchirent encore quand on les retire de la blessure. »

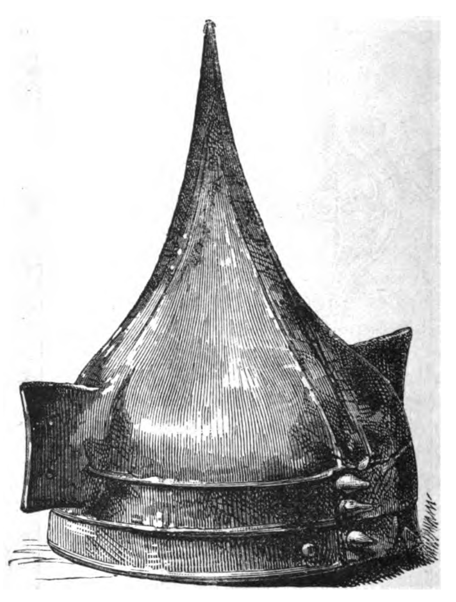
Pendant longtemps, par mépris de la mort et par jactance, ils ne voulurent d'autres armes défensives

Bouclier gaulois.



Épée gauloise.

que le bouclier et le casque, et encore beaucoup se fiant à leur force et à leur courage tenaient à honneur de combattre nus.



Casque gaulois.

Les boucliers étaient de la hauteur d'un homme, et, suivant le caprice et la richesse du guerrier, chargés de figures d'animaux en airain artistement travaillées qui servaient à la fois de défense et d'ornement. Les casques en airain étaient surmontés

de grands appendices destinés à servir d'épouvantail, comme des cornes, des images d'oiseaux ou de quadrupèdes. — Les épées, les boucliers et les casques étaient incrustés de corail dont, au dire de Pline, le meilleur venait des îles Stæchades (îles d'Hyères).

Les premières cuirasses des Gaulois furent des cuirasses de mailles de fer dont Diodore leur attribuait l'invention. Puis ils adoptèrent des cuirasses fort légères en bronze. Les spécimens qu'en possèdent divers musées sont, en général, d'un travail remarquable. Il y en avait aussi d'or,



Fantassins gaulois.

mais elles étaient plus propres à servir de parure que de défense.

Les gladiateurs que l'on appelait *murmillons* ou *mirmillons* portèrent d'abord le nom de Gaulois, parce que leur armure, dit Festus, était celle de ce peuple. On voyait sur leur casque l'image d'un poisson.

Comme tous les peuples sauvages les Gaulois connaissaient certains poisons dans lesquels ils trempaient leurs flèches, mais ils s'en servaient uniquement à la chasse. L'un de ces poisons était l'ellébore qui, selon eux, avait la propriété de rendre plus tendre la chair des bêtes où il avait pénétré. Seulement ils avaient soin d'enlever un large morceau de chair autour de la blessure. Ils en employaient encore un autre qu'ils appelaient le *poison du cerf;* ils le tiraient d'une plante nommée par eux *limœum* et dont on n'a pu déterminer l'espèce.

IX

Les Gaulois à la guerre. — Leur mépris de la mort.

Il est un point sur lequel Grecs et Latins s'accordent pour louer les Gaulois, « qui n'ont jamais craint les funérailles », suivant l'expression d'Horace. C'est le mépris de la mort qui ne se retrouvait au même degré chez aucun peuple. « Les Celtes, dit Elien, sont de tous les hommes ceux qui aiment le plus le danger. Aussi composent-ils

des chants en l'honneur des guerriers qui sont vaillamment tombés dans les batailles, et ils vont au combat le front ceint de couronnes. Ils dressent des trophées en souvenir de leurs exploits, pour laisser, comme les Grecs, des monuments de leur vertu à la postérité. C'est pour eux une telle honte de fuir que souvent ils refusent de se retirer des maisons qui s'écroulent ou que le feu enveloppe de toutes parts. Il y en a qui combattent la mer montante, qui se jettent tout armés contre les flots et reçoivent leur choc l'épée nue et la lance à la main, comme s'ils voulaient les blesser ou les effrayer. »

« A la guerre, dit Diodore, les Gaulois se servent d'un char à deux chevaux qui est monté par un cocher et un combattant. Ils attaquent les cavaliers et, après avoir lancé le trait qu'ils appellent *saunium*, ils descendent du char et se battent à l'épée. Quand les armées sont près d'en venir aux mains, il y en a toujours qui sortent des rangs et, en brandissant leurs armes, provoquent le plus brave des ennemis à un combat singulier. Si quelqu'un se présente, ils se mettent à chanter les exploits de leurs ancêtres et leurs propres vertus, et cherchent par des paroles à enlever tout courage à leur adversaire. » — Les historiens romains nous ont conservé la mémoire de plusieurs de ces duels, mais bien entendu ils n'ont mentionné que ceux où la victoire est restée à leur champion.

« Ils coupent la tête des ennemis tombés et l'attachent au cou de leurs chevaux, et leurs dépouilles ensanglantées ils les donnent à porter en trophée à leurs serviteurs, tandis qu'eux-mêmes chantent l'hymne de la victoire ; et, comme des prémices du butin, ils les clouent aux vestibules de leurs mai-

sons, ainsi qu'ils le font pour les bêtes fauves qu'ils ont tuées à la chasse. Quant aux têtes des plus illustres de leurs ennemis, ils les oignent d'huile de cèdre, les conservent soigneusement dans des cassettes et se glorifient qu'un de leurs ancêtres, leur père ou eux-mêmes n'aient point voulu céder ces têtes pour de fortes sommes d'argent. Quelques-uns, pour donner une haute idée de leur barbare grandeur d'âme, poussent la jactance jusqu'à raconter qu'ils ont refusé d'échanger ces crânes contre leur poids en or. »

Quoique depuis la conquête romaine leur ardeur guerrière se fût bien affaiblie, Ammien Marcellin au IVe siècle disait encore d'eux : « A tout âge, les Gaulois sont soldats, et le vieillard et l'adulte courent au combat avec la même ardeur. Jamais on ne verra, parmi eux, comme en Italie, des hommes se couper le pouce pour échapper au service militaire. » Meilleurs cavaliers que fantassins, ce fut chez eux que Rome recruta l'élite de sa cavalerie. — Suivant Strabon, les populations les plus belliqueuses de la Gaule étaient celles qui habitaient la région du nord et dans le voisinage de l'océan.

Ce n'était pas seulement sur les champs de bataille que les Gaulois faisaient bon marché de leur existence. Athénée nous raconte qu'on en voyait sur le théâtre qui après avoir, en échange de leur vie, stipulé une somme d'or ou d'argent ou un certain nombre de tonneaux de vin qu'on devait partager après leur mort aux plus chers de leurs amis, se couchaient par terre sur leur bouclier, et tendaient tranquillement le cou à celui qui devait les égorger.

X

Gouvernement des Gaulois.

La forme du gouvernement la plus répandue chez les Gaulois était la forme aristocratique, ou mieux, féodale. En vertu d'un usage immémorial chaque citoyen tous les ans se choisissait un chef. Il n'y avait d'estimés et honorés que les Druides (comprenant les *Bardes* et les *Vatès*) et les chevaliers. « La multitude, dit César, traitée presque en esclave, n'était jamais admise à un conseil. La plupart, accablés par les dettes, par l'énormité des impôts et la tyrannie des puissants, se livraient en servitude aux nobles qui avaient sur eux les mêmes droits que le maître sur ses esclaves. »

Comme au nombre des *ambactes* (serviteurs) et des clients se mesurait la puissance des chevaliers, ceux-ci cherchaient par tous les moyens à augmenter la multitude des gens qui suivaient leur fortune. C'était du reste un des caractères distinctifs de la race gauloise, et qui malheureusement s'est perpétué chez nous jusqu'à nos jours, que le besoin de s'attacher à un homme et de personnifier en lui la patrie. Athénée nous en cite un curieux exemple :

Le roi des Sotiates (dans l'Aquitaine) avait une troupe d'élite de 600 hommes que l'on nommait *Silodures*, c'est-à dire liés par un vœu. Ils passaient leur vie aux côtés du roi, participaient au gouver-

nement, et étaient vêtus et nourris comme leur maître, et quand il venait à mourir, ils devaient, suivant leur vœu, ne pas lui survivre. « De mémoire d'homme, dit l'écrivain grec, jamais il n'est arrivé qu'un silodure ait refusé de suivre le roi au tombeau. »

Si les rivalités des familles nobles qui se disputaient l'influence dans les cités y étaient une cause incessante de troubles et d'agitation, la question de prépondérance politique amenait à chaque instant des guerres entre les divers États de la Gaule où les peuples les plus puissants s'efforçaient d'attirer les plus faibles dans leur clientèle. Ce furent ces funestes divisions, dont les Romains surent habilement profiter, qui leur livrèrent notre pays.

A l'époque de César, la royauté avait été presque partout abolie en Gaule, et les rois semblent avoir été en général remplacés par des magistrats électifs. A Bibracte, capitale des Edues, ce magistrat portait le nom de *Vergobret*. Ses fonctions étaient annuelles et lui conféraient le droit de vie et de mort. — Il est bon de remarquer que, jusqu'à la Révolution, le premier magistrat d'Autun portait encore le nom de *Vierg* ou *Verg*.

Il se tenait périodiquement, et probablement tous les ans, des assemblées des députés de toute la Gaule, appelées à délibérer sur les intérêts généraux de la nation.

Avec le caractère emporté des Gaulois ces réunions devaient être fort tumultueuses ; aussi on avait imaginé un singulier moyen pour rappeler à l'ordre les perturbateurs. Quand l'un des assistants, dit Strabon, s'avisait d'interrompre bruyamment

l'orateur ou causait quelque désordre, le licteur ou officier public s'avançait vers lui l'épée à la main, et lui commandait le silence. S'il continuait, le licteur après avoir répété son ordre deux ou trois fois, enlevait à la saie du tapageur un morceau assez large pour que le vêtement fût hors d'état de servir. Heureusement que cet usage ne s'est pas maintenu jusqu'à nos jours ; sans cela, Dieu sait que d'habits coupés on verrait au sortir de certaines séances de nos chambres !

Au commencement d'une guerre, on convoquait un *conseil armé* où les jeunes gens de la nation devaient se rendre en armes ; et d'après une loi barbare, celui qui arrivait le dernier était mis à mort au milieu des tourments, en présence de la multitude. — Tous les ans, chaque peuple élisait son général.

XI

Les Druides. — Leurs fonctions, leurs doctrines religieuses.

« Chez tous les peuples gaulois sans exception, dit Strabon, trois classes d'hommes sont l'objet d'honneurs extraordinaires : les *Bardes* ou chantres sacrés, les *Vatès* ou devins qui président aux sacrifices et interrogent la nature ; enfin les *Druides* qui, outre la physiologie ou philosophie naturelle, professent l'éthique ou philosophie morale. Ils passent pour les plus justes des hommes, et sont les arbitres des

contestations publiques ou privées. Jadis on leur soumettait les causes mêmes des guerres et on les a vus quelquefois arrêter les belligérants au moment où ils allaient en venir aux mains. Mais ce qui leur appartient spécialement, c'est le jugement des crimes de meurtre, et chose remarquable, la fréquence des condamnations pour ce crime, leur paraît présager l'abondance et la fertilité. Ils proclament l'immortalité des âmes et celle du monde, ce qui ne les empêche pas de croire qu'un jour le feu et l'eau prévaudront sur tout le reste. »

César, qui avait dû obtenir des renseignements précis du chef des Edues, de son fidèle allié, le druide Divitiac que Cicéron eut pour hôte et pour ami, César dit à son tour :

« Les Druides président aux choses divines, font les sacrifices publics et particuliers, et interprètent les doctrines religieuses. Une nombreuse jeunesse, avide de s'instruire, accourt auprès d'eux et les tient en grand honneur. Ils sont en effet les juges de presque tous les différends publics ou privés. Ce sont eux qui prononcent quand un crime ou un meurtre a été commis, quand il y a une contestation sur un héritage ou sur des limites. Ils dispensent les récompenses et les châtiments. Si un particulier ou un homme public refuse de souscrire à leur sentence, ils lui interdisent les sacrifices, ce qui est chez eux la peine la plus grave. Ceux qui en sont frappés sont mis au rang des impies et des scélérats, tout le monde s'éloigne d'eux, fuit leur rencontre et leur entretien, de peur que leur contact ne devienne funeste. Aucune action en justice ne leur est permise et ils ne jouissent plus d'aucun honneur. A tous les Druides commande un seul

chef qui a sur eux une autorité suprême ; à sa mort son successeur est le plus éminent en dignité, ou bien, s'ils sont plusieurs d'un rang égal, on procède à une élection qui ne se passe pas toujours sans bataille. Les Druides, à une certaine époque de l'année, se rassemblent dans un lieu consacré, sur la frontière du pays des Carnutes (pays chartrain) qui passe pour être le centre de la Gaule, et c'est là que se jugent les différends. On croit que leurs doctrines ont pris naissance en Bretagne (Angleterre) d'où elles ont été importées en Gaule ; aussi c'est là que se rendent ordinairement ceux qui veulent les étudier d'une manière plus approfondie. »

« Les Druides ne vont point à la guerre, ne payent point d'impôts, et sont affranchis de toutes charges. Attirés par de si grands avantages, beaucoup de Gaulois viennent auprès d'eux de leur propre mouvement ou y sont envoyés par leurs parents. Là, dit-on, ils apprennent un grand nombre de vers et quelques-uns passent vingt ans dans cette étude. Les Druides ne croient pas permis de confier leur doctrine à l'écriture, et pourtant dans presque toutes les affaires publiques ou privées ils se servent de l'alphabet grec. Je trouve à cela deux motifs : l'un, c'est qu'ils ne veulent pas divulguer leur science, l'autre que l'écriture rend les hommes plus paresseux à apprendre et à exercer leur mémoire. Ce qu'ils cherchent avant tout à persuader, c'est que les âmes ne meurent pas et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre, et ils pensent que cette croyance, en enlevant la crainte de la mort, est plus propre que tout à exciter le courage. Ils s'occupent aussi des astres et de leurs mouvements, de la grandeur du monde et des

terres, de la force et de la puissance des Dieux immortels, et enseignent toutes ces choses à la jeunesse. »

Ce dogme de l'immortalité de l'âme, cette croyance à une autre vie paraissent avoir frappé vivement l'esprit des Romains, fort étonnés de ne point retrouver chez un peuple barbare leur Tartare et leurs Champs-Élysées; et les écrivains qui ont parlé de la Gaule n'ont point manqué de signaler le fait. « Un des préceptes des Druides, dit Pomponius Mela, précepte qui a pour but de rendre les hommes plus intrépides à la guerre, c'est que les âmes sont éternelles et qu'il y a une autre vie chez les Mânes. Aussi les Gaulois brûlent-ils et ensevelissent-ils avec les morts ce qui leur a servi pendant la vie, et jadis ils ajournaient jusqu'en l'autre monde le réglement de leurs affaires et le paiement de leurs dettes. Il y en avait même qui se jetaient de gaîté de cœur sur le bûcher de leurs proches, comme pour aller revivre avec eux. »

« Suivant vous, s'écrie le poète Lucain, les ombres ne descendent pas dans les muettes demeures de l'Érèbe ni dans les pâles et profonds royaumes de Pluton. Le même souffle anime les corps dans un autre monde et la mort n'est plus que le milieu d'une longue vie. Heureux certes dans leur erreur, ces peuples du Nord qui sont délivrés de la plus grande des terreurs, de la crainte du trépas! De là vient leur ardeur à se ruer sur les épées; de là ces âmes capables d'envisager la mort, et pour qui c'est une lâcheté d'épargner une vie qui doit renaître. »

Un petit rapprochement, chemin faisant. Au milieu du XVIe siècle, un combat s'étant engagé à Rome entre des Français et des Espagnols, et ceux-ci

ayant été battus, les Italiens disaient aux vaincus en leur reprochant leur défaite : « Ne saviez-vous donc pas que les Français vont à la mort comme s'ils devaient ressusciter le lendemain ? »

XII

Forêts druidiques. — Cueillette du Gui.

C'était au fond des cavernes et dans des bois sacrés que les Druides enseignaient leurs dogmes à la jeunesse et pratiquaient les rites souvent homicides de leur sombre et mystérieuse religion ; et c'est bien une forêt druidique avec toutes ses terreurs que Lucain a voulu décrire au troisième livre de la *Pharsale;* seulement, pour l'intérêt de son sujet (le siége de Marseille par César), il l'a transportée près de la ville phocéenne.

« Il est, dit-il, un antique bois sacré qui jamais n'a été profané ; l'air est plein de ténèbres et l'ombre glaciale sous ses rameaux entrelacés que ne percent jamais les rayons du soleil. Ce n'est point la demeure des Pans champêtres, ni des sylvains, ni des nymphes qui règnent dans les forêts : là on adore les Dieux par un culte barbare ; là s'élèvent des autels sinistres, et chaque arbre est arrosé de sang humain. S'il faut en croire les dires des aïeux, l'oiseau n'ose s'arrêter sur ses branches, ni la bête fauve se coucher dans ses tanières. Jamais les vents, jamais la foudre chassée des sombres nuées ne l'ont frappé. L'horreur règne sous son feuillage

que n'agite aucun zéphyr. C'est une onde noire que l'on voit couler des sources nombreuses qui le traversent. Des troncs grossièrement taillés offrent les terribles et informes images des Dieux, et la moisissure du chêne pourri remplit d'épouvante. Les divinités représentées sous des formes connues ne sont point aussi redoutables, tant est grande la terreur qu'inspirent des dieux inconnus ! Souvent, dit-on, des mugissements sortent de la profondeur des cavernes ébranlées par un tremblement de terre ; les ifs se courbent et se relèvent ; des feux illuminent la forêt sans la brûler et des dragons se glissent le long des chênes qu'ils entourent de leurs replis. Les peuples n'osent s'approcher de ces lieux sacrés qu'ils ont abandonnés aux Dieux. Que Phébus soit au milieu de sa course ou que la nuit obscure couvre le ciel, le prêtre lui-même n'y pénètre qu'avec effroi, et craint de surprendre le maître de ce séjour. »

La variété de chêne appelée rouvre était l'objet d'un culte particulier pour les Druides qui n'accomplissaient aucune cérémonie religieuse sans son feuillage. « Tout ce qui naît sur cet arbre, dit Pline, ils le regardent comme un envoi du ciel et un signe que l'arbre a été choisi par la divinité elle-même. » Aussi rien n'était plus sacré à leurs yeux que le gui excessivement rare, qui vient sur le rouvre et qu'ils appelaient d'un nom signifiant *remède universel*. Quand on en avait découvert un, on le cueillait en grand appareil, le 6e jour de la lune. On préparait, sous le rouvre, selon les rites, des sacrifices et des festins, et l'on y amenait deux taureaux blancs dont les cornes n'avaient pas encore été attachées. Le prêtre, en vêtements blancs,

montait sur l'arbre, et avec une serpe d'or détachait le gui que l'on recevait en bas sur une saie blanche. Puis on immolait les victimes en implorant la faveur du dieu. « Tant chez la plupart des peuples, ajoute Pline, de vains objets sont entourés d'un respect religieux ! »

XIII

Sacrifices humains. — Superstitions. — Œuf des Serpents

« Toute la nation gauloise, dit César, est adonnée aux superstitions. Ainsi ceux qui sont affectés de maladies graves, ceux qui sont exposés à la guerre ou à des dangers immolent des victimes humaines ou font vœu d'en immoler, et les Druides sont les ministres de ces sacrifices. Ils croient qu'une vie humaine ne peut être rachetée que par la vie d'un homme, et qu'on ne saurait apaiser autrement les dieux immortels. Ils ont même institué des sacrifices publics de ce genre. Quelquefois on remplit d'hommes vivants l'intérieur d'un immense mannequin d'osier auquel on met le feu et les malheureux périssent au milieu des flammes. Ils pensent que le supplice de ceux qui sont coupables de vol, de brigandage ou de quelque autre crime est le sacrifice le plus agréable aux Dieux immortels. Cependant quand les coupables manquent, ils les remplacent par des innocents. »

Strabon confirme et complète le récit de César : « Il était d'usage, chez les Gaulois, dit-il, que le

malheureux choisi pour victime reçût un coup de sabre à l'endroit des fausses côtes, puis l'on prédisait l'avenir d'après le genre de ses convulsions, et cela avait lieu en présence des Druides sans lesquels on ne pouvait faire aucun sacrifice. Il y avait encore chez eux d'autres formes de sacrifices humains. Tantôt la victime était tuée lentement à coups de flèches ; tantôt ils la crucifiaient dans leurs temples ; ils fabriquaient encore avec du bois et du foin un mannequin colossal qu'ils remplissaient d'hommes et d'animaux et auquel ils mettaient le feu. »

Un commentateur du poète latin Stace mentionne un autre genre de sacrifice qui ne devait être en usage que dans quelque cité d'origine grecque. Quand on devait purifier la ville par un sacrifice expiatoire, on séduisait à force de présents quelque pauvre diable bien misérable qui consentait à vendre sa vie à ses concitoyens. Une fois le marché conclu, il était, pendant une année entière, nourri aux frais du trésor public des mets les plus exquis, et le jour solennel arrivé on le promenait par la ville ; puis on le conduisait hors des murs où le peuple le mettait à mort.

La domination romaine fit disparaître ces coutumes odieuses, et au premier siècle de notre ère il n'en restait d'autre trace que celle-ci rapportée par Pomponius Mela. On traînait bien encore une victime humaine à l'autel, mais au lieu de l'égorger, on se contentait de lui faire une égratignure avec le couteau sacré. C'était là une concession que le conquérant, pour mieux atteindre son but, avait dû faire aux superstitions populaires ; et ce que personne ne nous semble avoir remarqué c'est que quelque gouverneur lettré a pu fort bien puiser dans l'*Iphi-*

génie en Tauride d'Euripide l'idée de cet innocent subterfuge. Écoutez plutôt ce que Minerve dit à Oreste, sauvé au moment même où il allait être sacrifié sur l'autel de Diane. « Dans les fêtes que le peuple (athénien) célébrera en mémoire du pardon accordé à ton meurtre (le meurtre de Clytemnestre), tu établiras pour loi qu'on approche le glaive nu du sein d'une victime humaine, et qu'on en tire quelques gouttes de sang, pour que la déesse (Diane) reçoive les honneurs qui lui sont dus. »

Les écrivains de l'antiquité ne parlent qu'avec horreur de ces barbares superstitions. « Est-ce qu'il ne valait pas mieux pour les Gaulois et les Scythes, s'écrie Plutarque, de n'avoir aucune notion, aucune idée, aucune connaissance des Dieux que de croire que le sang des hommes égorgés plaisait à la Divinité et que de pareilles victimes étaient les plus agréables à ses yeux? » Il oublie, le bon Plutarque, que, sans parler des peuples orientaux chez lesquels la vie humaine ne comptait pas pour grand'chose, les Romains longtemps après être sortis de la barbarie observaient aussi ces rites sanglants. Ainsi vers l'an 225 av. J.-C., pour obéir aux prescriptions des livres sacrés, un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque furent enterrés vivants, à Rome, au marché aux bœufs, dit Tite-Live, dans un lieu fermé par d'énormes pierres et déjà ensanglanté par des victimes humaines. Et cette horrible exécution se renouvela plus d'une fois. Ce ne fut, suivant Pline, que l'an 657 de Rome (96 av. J.-C.) qu'il fut défendu par un sénatus-consulte d'immoler une victime humaine ; ce qui prouve que jusqu'à cette époque on pratiquait ces affreux sacrifices. Mais la défense fut loin d'être

observée, car il ajoute ailleurs, lui qui vivait un siècle et demi plus tard : « Cela s'est vu même de notre temps, » et en parlant ainsi il faisait peut-être allusion à un fait du genre de celui-ci rapporté par Dion Cassius : « A la suite d'une sédition de soldats à Rome, César fit d'abord punir l'un des coupables qu'il avait arrêté lui-même, puis par son ordre « deux autres furent immolés en sacrifice dans le champ de Mars, non par le bourreau mais par les pontifes et le flamine (prêtre) de Mars, et leurs têtes furent exposées auprès de la basilique de ce dieu. »

Auguste porta le premier coup au druidisme. Il l'interdit aux citoyens. Son successeur, Tibère, suivant Pline, « supprima les Druides et toute cette race de devins et de médecins. » « Après lui, Claude abolit complétement, dit Suétone, cette religion si cruelle. »

Pline n'a pas tort en parlant de cette race de charlatans ; car le collége des Druides ne se composait pas seulement de ceux que Diodore appelle les philosophes et les théologiens, il comprenait encore les *Bardes* et les *Vatès* (appelés *Eubages* par Ammien Marcellin) dont nous avons parlé plus haut. Ces derniers qui présidaient aux sacrifices remplissaient à la fois les fonctions de médecins, de devins et de sorciers, fonctions qui sont toujours réunies chez les peuples sauvages. Ce que Pline nous raconte de l'œuf des serpents peut donner une idée des mensonges au moyen desquels ils se jouaient de la crédulité des gens.

Cet œuf doué de vertus miraculeuses était, suivant eux, le produit de la bave et de la transpiration des serpents lorsque ceux-ci, à une épo-

que de l'année, se réunissent et s'entrelacent de manière à former une espèce de pyramide. Se le procurer n'était pas facile. Il fallait, à un certain jour de la lune, arriver d'abord près des serpents juste assez à point pour saisir l'œuf au moment où leur souffle le lançait en l'air, puis se sauver bien vite à cheval; car les reptiles ne manquaient pas de courir immédiatement à la poursuite du ravisseur et ne la quittaient qu'à la rencontre d'une rivière. On montra à Pline un de ces œufs qu'en sa qualité de naturaliste il examina curieusement. « Il était, dit-il, rond et gros comme une pomme de moyenne grandeur. Sa coque était cartilagineuse et avait de nombreuses capsules semblables à celles des bras des poulpes. » Au dire des Druides, cet œuf merveilleux avait, entre autres, la propriété de faire gagner les procès à son possesseur et de lui faciliter l'accès auprès des princes. Il en advint malheur à un pauvre chevalier romain du pays des Voconces (pays de Vienne, en Dauphiné). On en découvrit un sur lui, dans un procès, et l'empereur Claude le fit mettre à mort immédiatement.

XIV

Druidesses.

Nulle part dans les écrivains de l'antiquité, il n'est question de Druidesses avant l'époque impériale. On ignore même si les Druides étaient mariés. Il y avait toutefois dans deux îles des côtes de Bre-

tagne des prophétesses, des sorcières et des bacchantes dont Pomponius Mela et Strabon nous racontent ce qui suit :

« L'île de Sena (aujourd'hui Sain, vis-à-vis de la pointe méridionale de la rade de Brest), dit le premier, est célèbre par un oracle d'un dieu gaulois. Il y a là des prêtresses, vouées à une virginité perpétuelle, et qui sont, dit-on, au nombre de neuf. On les appelle *gallicènes*. On prétend qu'elles ont l'étrange pouvoir d'exciter les vents et de troubler la mer par leurs enchantements, de prendre à leur gré la figure d'animaux, de guérir des maladies incurables, de connaître et de prédire l'avenir. Mais elles ne répondent qu'à ceux qui ont fait le voyage dans l'unique but de les consulter. »

Strabon, d'après Posidonius, parle à son tour, d'une petite île située en face de l'embouchure de la Loire et habitée par des femmes des Namnètes. « Possédées de la fureur bachique, dit-il, elles cherchent par des mystères et d'autres cérémonies religieuses, à apaiser le dieu qui les tourmente. Nul homme ne pénètre dans leur île, et ce sont elles qui, de temps en temps, vont voir leurs maris. Une fois par an, elles enlèvent la toiture du temple de Bacchus et le recouvrent dans une même journée avant le coucher du soleil, chacune d'elles apportant sa charge de matériaux. Celle qui en travaillant laisse tomber son fardeau, est immédiatement mise en pièces par ses compagnes, et au cri d'*Évoé*, elles promènent les membres de la victime autour du temple. Jamais le travail ne se termine sans que l'une d'elles éprouve cette fatale destinée. »

On voit que, dans ces deux passages, le mot de

druidesse n'est pas prononcé. On le trouve pour la première fois dans les historiens latins du IIIe siècle, qui le donnent à des devineresses, probablement parce qu'après la destruction du druidisme, elles avaient remplacé les *eubages* mentionnés plus haut, dans le métier de dire la bonne aventure. Mais rien, absolument rien, n'autorise à les rattacher d'une manière quelconque à l'institution des Druides.

Quoi qu'il en soit, la crédulité des historiens nous a conservé le souvenir de quelques-unes de leurs prédictions, qui, à leur dire, se sont vérifiées, car bien entendu, on ne parle jamais que de celles-là.

L'empereur Alexandre Sévère partait en 235 pour une expédition contre les Germains quand une druidesse se présenta tout à coup devant lui, et lui dit en gaulois : « Pars, mais n'espère pas la victoire et ne te fie pas à tes troupes. » — Quelque temps après, il fut massacré par ses soldats.

« Dioclétien, dit Vopiscus, n'ayant encore qu'un grade inférieur, logeait une fois dans une auberge des Tongres en Gaule. Un jour qu'il faisait avec son hôtesse qui était druidesse le compte de sa dépense quotidienne, celle-ci lui dit : « Dioclétien, tu es trop économe, trop avare. » Il lui répondit en riant : « Eh! bien, je serai généreux lorsque je serai empereur. » — Ne plaisante pas, lui dit-elle ; car tu seras empereur dès que tu auras tué un sanglier. » Depuis ce moment, il eut toujours à l'esprit la pensée de régner, et il raconta à l'aïeul de Vopiscus, Maximien, la prophétie de la druidesse. Mais comme il était prudent, il en plaisanta et sut se taire. Pourtant à la chasse, il ne laissait jamais échapper une occasion de tuer des sangliers. Quand il eut vu arriver à l'empire Aurélien, Probus, Tacite et Carus,

il disait : « Je tue toujours des sangliers, mais c'est toujours un autre qui les mange. » Numérien, fils et successeur de Carus, ayant été l'année même de son avénement, en 284, assassiné à Chalcédoine par son beau-père, le préfet du prétoire Aper (dont le nom en latin signifie sanglier), les soldats se saisirent du meurtrier. Ils l'amenèrent devant Dioclétien qui était alors comte des domestiques, c'est-à-dire gouverneur de la maison impériale, et qu'ils proclamèrent empereur. Dioclétien, après avoir juré qu'il n'avait trempé en rien dans l'assassinat de Numérien, descendit de son tribunal et perça Aper de son épée, en s'écriant : « J'ai donc enfin tué le sanglier fatal. » « Mon aïeul, dit Vopiscus, assurait avoir ouï dire à Dioclétien lui-même qu'il n'avait frappé Aper de sa main que pour accomplir la prédiction de la druidesse et affermir son trône; car il n'aurait pas voulu, surtout dans les premiers jours de son règne, si la nécessité ne l'y avait poussé, montrer tant de cruauté et commettre un pareil meurtre. »

XV

Monuments celtiques.

Jusque dans ces dernières années, on a toujours désigné sous le nom de celtiques et même de druidiques diverses espèces de monuments étranges, dont la destination n'est que bien imparfaitement connue et qui sont répandus d'une manière fort

inégale sur notre territoire. Ils n'ont entre eux qu'un seul point commun, c'est qu'ils consistent en pierres énormes, et non taillées. En voici l'énumération :

Menhirs, pierres debout ou *peulvans*. Ce sont de grandes pierres que l'on rencontre, isolées ou en groupes, surtout dans les contrées de l'Ouest, et entre autres dans le pays des Venètes (Morbihan).

A Trédion, dans l'arrondissement de Vannes, il y en a deux qui se terminent par des têtes grossièrement sculptées et que le peuple a surnommées *Babouin* et *Babouine*.



Menhir ou pierre debout.

Ces menhirs sont, dans certaines localités, rangés de façon à former des séries de lignes parallèles comme à Pluherlin. Les plus célèbres de ces alignements sont ceux de Carnac (Morbihan) qui couvrent une étendue de 3 kilomètres et se composent, ou mieux se composaient jadis de 4000 pierres.

Quand les menhirs, au lieu d'être alignés parallèlement, sont rangés en cercles ou en ellipse, on leur donne le nom de *Cromlechs*. Le plus complet de ces monuments se trouve à Abury, dans le comté de Wilts en Angleterre.

C'est de ces monuments que tirent leurs noms les nombreuses localités de *Pierrefitte* et *Pierrefiche*, disséminées dans toutes les parties de la France.

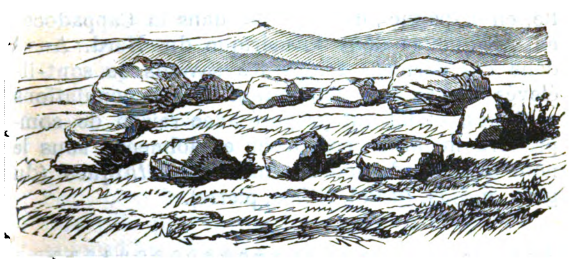
On appelle *Dolmen* (*Daul*, table, *men*, pierre)



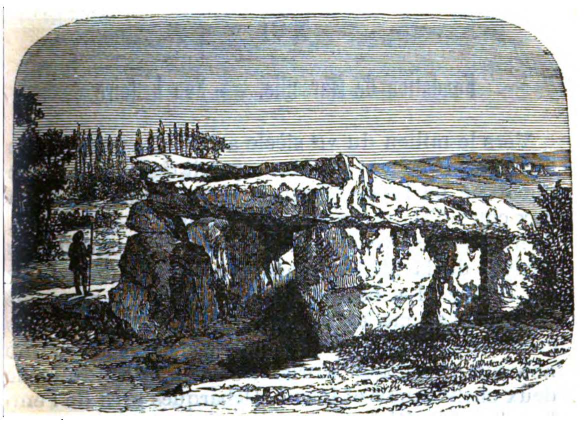
Alignements de Carnac.

un monument ordinairement formé de deux pierres posées de champ qui en supportent une troisième placée sur elles en forme de table. La majorité des dolmens sont des tombeaux. Les morts qu'on y a ensevelis y sont entiers, c'est-à-dire n'ont point été

incinérés. Si avec les squelettes on trouve fréquemment des instruments en pierre, on y rencontre rarement du bronze et jamais de fer.



Cromlech.



Dolmen.

Les *allées couvertes* sont de longues suites de dolmens placés les uns à côté des autres.

Ces monuments ne sont point particuliers à la Gaule; on en rencontre en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Allemagne, en Danemark, en Italie, en Espagne, dans l'Inde, dans la Cappadoce, en Afrique et dans l'Amérique du Nord. Aussi dans ces derniers temps les savants se sont-ils élevés contre leur attribution à des populations celtiques, et ils ont proposé avec raison de comprendre menhirs, cromlechs et dolmens, sous le nom général de monuments *mégalithiques* (du grec, *mégas*, grand, *lithos*, pierre).

XVI

Fondation de Marseille. — Son histoire.

Vers le milieu du VI[e] siècle av. J.-C., une troupe de Grecs cherchant aventure, partit de Phocée (ville maritime de l'Asie Mineure, dans l'Ionie), toucha aux côtes d'Italie près de l'embouchure du Tibre, et fit alliance avec les Romains; puis longeant les rivages de la Méditerranée arriva à l'embouchure du Rhône. La beauté du climat et du pays les frappa vivement, et de retour dans leur patrie, ils en firent de tels récits à leurs concitoyens qu'une nouvelle expédition s'organisa sous la conduite de deux chefs, Simos et Protis. Débarqués près de l'embouchure du Rhône, au milieu des peuplades ligures, ils allèrent trouver Nannus, roi des Segobriges, sur les frontières duquel ils voulaient fonder une ville, et lui demandèrent son amitié. Ce jour-là,

dit Justin, le roi s'apprêtait à célébrer les noces de sa fille Gyptis qui, suivant l'usage, devait elle-même choisir son époux au milieu d'un repas. Tous ceux qui prétendaient à sa main, ainsi que les nouveaux venus, furent invités au festin. Quand Gyptis parut au milieu d'eux, son père lui ordonna d'offrir de l'eau à celui qu'elle désirait pour époux. Aussitôt, laissant de côté les autres convives, elle se tourna vers les Grecs et présenta l'eau à Protis, qui, d'hôte du roi devenu son gendre, reçut de son beau-père le territoire qu'il demandait. Il y bâtit une ville qu'il appela *Massalia,* ou *Massilia*. C'est aujourd'hui Marseille.

A la mort de Nannus, la nouvelle ville dont la rapide prospérité avait éveillé la jalousie et la crainte des barbares faillit trouver sa perte dans une conspiration habilement ourdie. Un Ligure vint trouver Comanus, fils et successeur de Nannus, lui prédit que s'il n'écrasait pas Marseille dès sa naissance, elle deviendrait assez puissante pour l'écraser un jour lui-même, et afin de mieux le convaincre il lui raconta l'apologue que La Fontaine a mis en vers sous le titre de *la Lice et sa compagne*. Le roi se laissa persuader. Un jour où les nouveaux colons célébraient la fête des Florales, il envoya une bande d'hommes braves et résolus leur demander l'hospitalité, en même temps que d'autres soldats s'introduisaient dans la ville, amenés par des chariots couverts de roseaux et de feuillage. Lui-même se cacha avec ses troupes dans les montagnes environnantes, prêt à envahir la cité quand profitant du sommeil et de l'ivresse des habitants, ses gens lui en auraient ouvert les portes. Mais une parente du roi, éprise d'un jeune Grec, l'avertit

du complot qu'il alla aussitôt révéler aux magistrats. Tous les Ligures introduits dans les murs furent saisis et égorgés. Une embuscade fut tendue au roi qui y périt avec 7,000 des siens. Le souvenir du danger qu'ils avaient couru laissa une impression profonde aux Massaliotes. Au premier siècle de notre ère ils avaient encore conservé l'habitude de fermer leurs portes les jours de fêtes, de faire le guet sur les remparts, de surveiller les étrangers et de garder leur ville dans la paix avec la même vigilance qu'en temps de guerre.

Des luttes fréquentes et heureuses contre les Ligures et les Gaulois qui les entouraient de tous les côtés permirent aux Massaliotes d'augmenter considérablement leur territoire et d'y fonder plusieurs villes dont il ne reste aujourd'hui que Nice et Antibes. A leur contact, les Gaulois se dépouillèrent peu à peu de leur barbarie. Ils apprirent à entourer leurs villes de murailles, à cultiver la terre, à tailler la vigne, à planter l'olivier, et grâce à leur vive intelligence, il s'opéra chez eux un tel changement qu'il semblait, dit Justin, non pas que la Grèce eût émigré en Gaule, mais que la Gaule fût transportée en Grèce.

Ce n'est pas seulement avec ses voisins que Marseille eut à guerroyer. Des rivalités de commerce l'engagèrent dans des luttes contre les Carthaginois dont elle battit plus d'une fois les flottes et qu'elle força à demander la paix. Alliée de Rome naissante, elle lui garda une fidélité inébranlable et les deux peuples trouvèrent dans cette union de grands avantages. S'il faut en croire Justin, Marseille prit le deuil à la nouvelle du sac de Rome par les Gaulois et lui envoya l'or et l'argent nécessaires pour

compléter sa rançon. Lors des guerres puniques, et de leurs premières expéditions en Gaule, comme à l'époque de l'invasion des Cimbres et des Teutons, les Romains reçurent encore des Massaliotes d'importants services dont ils se montrèrent reconnaissants. Ils respectèrent leur indépendance, et dans les spectacles leur assignèrent une place parmi les sénateurs. Enfin quand le sénat eut, après la guerre d'Antiochus et la défaite d'Aristonicus (130 av. J.-C.) décrété la destruction de Phocée qui avait pris part à ces deux guerres, Marseille obtint des Romains le pardon de la ville d'où étaient sortis ses fondateurs.

Lorsque éclata la lutte entre Pompée et César, Marseille ferma ses portes au vainqueur des Gaulois (49 av. J.-C.) qui la fit assiéger par ses lieutenants Caius Trebonius et Decimus Brutus. Après deux défaites navales, les habitants furent forcés par la famine de capituler. César leur laissa leur indépendance municipale, leurs biens et leurs lois, mais ils durent livrer leurs navires, leurs armes, tout l'argent du trésor public, et recevoir une garnison.

« La constitution de Massalia avec sa forme aristocratique, dit Strabon (trad. Tardieu), peut être citée comme le modèle des gouvernements. Il y a un premier conseil qui compte 600 membres nommés à vie et appelés *timouques*. Cette assemblée est présidée par une commission supérieure de quinze membres chargée de régler les affaires courantes et présidée elle-même par trois de ses membres, qui, sous la présidence de l'un d'eux, exercent le souverain pouvoir. On ne peut être timouque, si l'on n'a point d'enfants, et si l'on n'appartient point

à une famille ayant droit de cité depuis trois générations. Les lois sont les lois ioniennes; elles sont toujours exposées en public. »

Le théâtre était interdit aux mimes, et l'entrée de la ville fermée à ceux qui, sous le faux semblant de pratiques religieuses, ne cherchaient qu'à vivre de leur paresse. Devant les portes, il y avait deux caisses dont l'une était destinée aux corps des hommes libres, et l'autre à ceux des esclaves; on les portait de là sur un chariot au lieu de la sépulture, mais sans cris et sans lamentations. Le jour des funérailles le deuil finissait par un sacrifice domestique suivi d'un repas de famille. On gardait dans un dépôt public un poison mêlé de ciguë que l'on distribuait à ceux qui alléguaient devant le sénat des raisons suffisantes pour désirer la mort. Enfin le vin était complétement défendu aux femmes qui, quel que fût leur âge, ne buvaient ou ne devaient boire que de l'eau.

Malgré leur prospérité, les mœurs des Massaliotes, au dire de Strabon, étaient restées simples et modestes, et il en donne pour preuve que chez eux la dot la plus forte était de cent pièces d'or, auxquelles on pouvait en ajouter dix autres, savoir cinq pour les habits et cinq pour les bijoux. La loi ne permettait pas davantage. Cette simplicité finit pourtant par disparaître, et à une certaine époque, les Massaliotes s'habillaient avec tant de recherche de robes peintes et traînantes, ils se parfumaient et arrangaient leur chevelure avec tant d'afféterie qu'il courait sur eux un dicton. Pour désigner un homme efféminé, on disait : *Il revient de Marseille;* ou *il va à Marseille.*

XVII

Première guerre des Gaulois contre les Romains. — Prise de Rome.

« L'an de Rome 364 (388 av. J.-C.), le plébéien M. Cœdicius déclara aux tribuns, raconte Tite-Live, que dans la rue Neuve, à l'endroit où s'élève aujourd'hui une chapelle, au-dessus du temple de Vesta, il avait entendu, dans le silence de la nuit, une voix plus éclatante que la voix humaine. Ello lui ordonnait d'annoncer aux magistrats l'arrivée des Gaulois; mais l'avis fut négligé, et parce qu'il venait d'un homme du commun, et parce que le peuple gaulois était si loin qu'il était à peu prè inconnu aux Romains. »

C'est par ce beau prodige que Tite-Live fait précéder son récit de la première guerre des Romains contre les peuples gaulois, qui s'étaient rendus maîtres des plaines du Pô. D'où venaient ces peuples ? Suivant une tradition rapportée par lui avec des circonstances prêtant fort à la critique, et qui paraît avoir été complétement inconnue à Polybe, ils seraient partis du centre même de la Gaule, du pays des Bituriges (Berri), et les premières peuplades envahissantes, suivies bientôt de plusieurs autres, auraient franchi les Alpes vers la fin du 5e siècle avant notre ère.

Quoi qu'il en soit, les derniers des envahisseurs,

les Sénons, à la recherche d'un territoire où ils pussent s'établir, vinrent, vers 389 ou 390 avant J.-C., mettre le siége devant la ville étrusque de Clusium (aujourd'hui Chiusi, en Toscane). « Les habitants épouvantés, dit Tite-Live, de la multitude des Gaulois, de leurs armes et de la renommée de leurs exploits, implorèrent le secours de Rome. » Le Sénat envoya aux Gaulois trois membres de la famille de Fabius pour les inviter à se désister de leur entreprise. Malheureusement cette mission, toute pacifique, était confiée à des hommes d'un caractère emporté « et plus semblables aux Gaulois qu'aux Romains. » Les Gaulois leur répondirent que, bien qu'ils entendissent parler des Romains pour la première fois, ils ne refuseraient point d'accepter la paix si les Clusiens consentaient à leur céder une partie de leurs terres qu'ils ne pouvaient cultiver. Les députés leur ayant demandé de quel droit ils agissaient ainsi, ils leur répondirent fièrement qu'ils portaient leur droit dans leurs armes. Rentrés dans la ville, les Fabius prirent part à une sortie des habitants, et l'un d'eux ayant tué un chef gaulois fut reconnu pendant qu'il dépouillait le vaincu. Aussitôt les Gaulois firent sonner la retraite et envoyèrent immédiatement à Rome demander qu'en expiation de cette indigne violation du droit des gens on leur livrât les ambassadeurs. Leur demande fut rejetée par le peuple dont les largesses des Fabius avaient acheté le vote. Bien plus, les coupables furent, par une orgueilleuse bravade, nommés tribuns militaires et chargés de diriger les préparatifs de guerre. A la nouvelle de cette insulte, les Gaulois lèvent leur camp et marchent sur Rome, disant partout aux populations effrayées qu'elles



Une armée gauloise.

n'avaient rien à craindre et qu'ils n'en voulaient qu'aux Romains.

Ceux-ci, à l'approche de leurs nouveaux ennemis, s'étaient mis en campagne avec une armée aussi forte que la leur, et qui, suivant Plutarque, comptait 40,000 fantassins. La bataille eut lieu (16 juillet) près du confluent de l'Allia et du Tibre, à onze milles de Rome. Elle ne fut pas longue.

Les Romains ne purent tenir contre les habiles dispositions du *Brenn* gaulois (*Brenn* veut dire chef, et de ce titre les Romains ont fait le nom propre d'un général, *Brennus*), et l'enthousiasme de son armée. Ils furent enfoncés au premier choc. Du petit nombre de ceux qui purent échapper au carnage, la plupart se retirèrent à Veïes. Bien peu rentrèrent à Rome.

Trois jours après, les Gaulois pénétrèrent dans la ville, où il ne restait que des vieillards; les jeunes gens, l'élite du Sénat, les femmes et les enfants s'étaient réfugiés avec leurs richesses dans la citadelle, le Capitole ; le reste des habitants avaient cherché un asile dans les cités voisines. Les vieillards furent massacrés, la ville livrée aux flammes, et le Capitole investi. Le siége dura sept mois, pendant lesquels divers assauts furent repoussés, et entre autres une escalade nocturne où les oies sacrées de Junon donnèrent l'éveil à la garnison endormie. Puis, « rappelés dans leur pays, dit Polybe, par une invasion des Venètes (du pays de Vannes), les Gaulois firent la paix avec les Romains, leur rendirent la ville et s'en retournèrent chez eux. » — « Les Romains, dit à son tour Diodore, envoyèrent des parlementaires aux Gaulois, et ceux-ci consentirent à quitter le territoire moyennant mille livres pesant d'or. »

Ce récit, fort simple, qui vient si bien à l'appui du premier, est autrement vraisemblable que celui de Tite-Live, suivant lequel les Romains auraient été délivrés par une victoire du dictateur Camille, survenant à l'instant même où l'on pesait l'or de la rançon de la ville, et où le *Brenn* venait de prononcer le mot célèbre : *Malheur aux vaincus!* Au dire de la légende consacrée par l'historien latin, les Gaulois, vaincus dans cette première bataille, auraient été si complètement exterminés dans une seconde, que pas un seul homme n'aurait échappé pour porter la nouvelle du désastre. Quant à l'or qu'ils avaient reçu, il leur fut, bien entendu, repris avec tout leur butin.

Cette légende de Camille victorieux, reprenant rançon et butin aux ennemis, est aujourd'hui rejetée complètement par la critique; elle n'était guère du reste acceptée par l'antiquité elle-même. Polybe raconte, et sans s'inscrire en faux contre leur affirmation, que les Insubres et les Boïens, voulant entraîner la tribu gauloise des Gésates dans une guerre contre Rome, rappelaient qu'ils avaient pris cette ville, « et qu'après l'avoir occupée sept mois, ils l'avaient rendue de leur plein gré et avec la reconnaissance des vaincus, et qu'ils étaient revenus sains et saufs dans leur patrie, chargés de tout leur butin. »

Enfin, dans la vie de Tibère, Suétone rapporte que « Drusus, envoyé comme propréteur en Gaule, en rapporta l'or donné autrefois aux Sénons lors du siége du Capitole, et qui ne leur avait point été repris par Camille, comme on le prétend. »

On comprend, du reste, que Rome ait cherché à se tromper elle-même sur l'immensité de sa défaite; et elle avait d'autant plus besoin de cher-

cher à se relever à ses propres yeux, en transformant à sa plus grande gloire cette période néfaste des annales de la République, que ses revers lui furent plus d'une fois durement reprochés par ses ennemis.

Quand vers 220 av. J.-C., les ambassadeurs romains vinrent enjoindre aux Étoliens d'évacuer les villes de l'Acarnanie, dont ils s'étaient emparés, les Étoliens leur répondirent avec hauteur, dit Justin, que Rome devait se souvenir qu'elle n'avait pu résister aux Gaulois, et que leur ville prise, ils ne l'avaient pas défendue avec le fer, mais rachetée avec de l'or. — Le même historien rapporte ailleurs la harangue de Mithridate à ses soldats au moment d'engager la guerre avec la République, harangue où il leur rappelait que « les Gaulois, l'éternel effroi de Rome, ayant non-seulement vaincu les Romains, mais pris leur ville, ne leur avaient laissé d'autre asile que le sommet d'une montagne, et que c'était l'or et non le fer qui les avait éloignés. »

Rome garda, du reste un profond souvenir des désastres dont l'avait frappée le peuple qui, jusqu'à la conquête de César, fut son ennemi le plus redoutable. « Les Celtes, dit l'historien grec Appien, étaient si formidables aux Romains, que dans la loi qui accordait l'immunité du service militaire aux prêtres et aux vieillards, il était stipulé que cette exemption cesserait lors d'une guerre contre ce peuple. Tous alors, sans exception, devaient prendre les armes. » — « Au moment où finissait la guerre de Jugurtha (104 av. J.-C.), dit Salluste, Quintus Cæpion et Cneius Mallius furent battus par les Gaulois (c'est-à-dire en Gaule. Voy. plus loin, ch. XXIII). Ce revers fit trembler toute l'Italie,

car les Romains d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, disaient que tout était facile à leur courage, mais que quand ils avaient affaire aux Gaulois, ils combattaient non pour la gloire, mais pour leur salut. »

C'était cette même terreur des Gaulois qui avait fait créer à Rome un trésor spécial destiné exclusivement à la guerre contre eux ; et des exécrations publiques avaient été prononcées contre celui qui oserait y toucher pour un autre motif. César, à son retour de la conquête des Gaules, « fit briser, dit Appien, les portes du trésor public et enleva cet argent, malgré l'opposition du tribun du peuple Métellus qui voulait s'y opposer et qu'il menaça de mort s'il persistait dans sa résistance. Il disait que la République était libérée de son serment, puisqu'il avait soumis les Gaulois et que Rome n'avait plus aucun péril à craindre de ses éternels ennemis. »

XVIII

Guerres des Gaulois Cisalpins contre Rome, avant Annibal.

L'expédition où avait failli périr le nom romain fut le prélule d'une longue suite de guerres acharnées qui finirent par la soumission ou la destruction des tribus gauloises établies en Italie. Trente ans après la prise de Rome (360 av. J.-C.) les Gaulois s'avancèrent jusqu'à quelques lieues de la ville sans avoir rencontré un seul ennemi qui osât leur disputer le passage. Douze ans plus tard, ils recommencèrent leurs incursions. En 298, sur

le point d'être attaqués par les Gaulois transalpins, ils parvinrent, à force de présents et en invoquant leur communauté d'origine, à les entraîner contre Rome, traversèrent le pays des Étrusques qui s'étaient joints à eux, pillèrent et ravagèrent sans obstacle le territoire de la République. Mais le partage des dépouilles suscita entre les alliés une querelle qui dégénéra en bataille où fut détruite la plus grande partie du butin et de leur armée. « Ces querelles, dit Polybe, sont assez ordinaires aux Gaulois lorsqu'ils ont fait quelque butin, surtout quand ils se sont gorgés de vin et de nourriture. »

En 294, réunis aux Samnites, ils firent essuyer près de Clusium une sanglante défaite aux Romains qui, au bout de quelques jours, prirent une terrible revanche. Victorieux près d'Arretium (Arezzo) dans une nouvelle invasion (285), ils ne tardèrent pas à éprouver une telle défaite que les vainqueurs s'emparèrent de tout le pays des Sénonais et envoyèrent pour la première fois sur un territoire gaulois une colonie qui, non loin de l'Adriatique, bâtit une ville nommée *Sena* ou *Senogallia*, du nom des habitants du pays. C'est aujourd'hui Sinigaglia.

Cette conquête amena bientôt une nouvelle guerre où les Boïens unis aux Étrusques furent battus deux années de suite et obligés de demander la paix. « De cette fatale fureur de guerre que la Fortune soufflait aux Gaulois, dit Polybe, les Romains tirèrent deux avantages : Le premier fut que, frappés par eux de nombreux désastres, ils ne pouvaient désormais voir ou redouter rien de plus terrible que ce qu'ils avaient éprouvé ; et le second, qu'ayant soumis les Gaulois ils se trouvèrent libres de tout

empêchement pour disputer d'abord l'Italie à Pyrrhus, puis la Sicile aux Carthaginois. »

La paix dura quarante-cinq ans ; mais après ce temps, dit encore Polybe, ceux qui avaient été les témoins oculaires des malheurs de leur patrie étant sortis du nombre des vivants, ils eurent pour successeurs des jeunes gens, pleins d'une témérité passionnée, et dépourvus de l'expérience que donnent l'adversité et les malheurs de la guerre. Les Gaulois, comme c'est le propre de la nature humaine, commencèrent à se remuer et à se courroucer contre les Romains pour des motifs futiles. Ils s'allièrent aux Gaulois transalpins. Ce furent les chefs seuls, qui, sans l'assentiment de la nation, se livrèrent secrètement à ces menées. Aussi lorsque l'armée des Transalpins se fût avancée jusqu'à Ariminium (Rimini), les Boïens, ayant peu de confiance en elles, se soulevèrent contre leurs chefs et contre leurs alliés. Ils massacrèrent leurs propres rois Atis et Galatus, puis en vinrent aux mains en bataille rangée. Les Romains, effrayés de l'invasion des Gaulois, avaient mis leurs troupes en campagne, mais rentrèrent chez eux, quand ils surent le désastre que leurs ennemis s'étaient infligés à eux-mêmes. »

Cinq ans plus tard, les Romains décrétèrent le partage des terres du Picenum (aujourd'hui la Marche d'Ancône) dont ils avaient chassé les Sénonais. Cette mesure qui fut, au dire de Polybe, la principale cause de la corruption de leurs mœurs, souleva l'indignation des nations gauloises, et les deux plus puissantes d'entre elles, les Insubres et les Boïens, se liguèrent et envoyèrent une ambassade à l'un des peuples les plus belliqueux de la

Gaule, les Gésates, qui habitaient entre le Rhône et les Alpes. Les envoyés surent si bien, par leurs promesses et leurs présents, enflammer l'ardeur guerrière des Gésates que ceux-ci, auxquels se joignirent d'autres tribus transalpines, franchirent les Alpes avec 50,000 hommes de pied, 20,000 chevaux et autant de chariots. A cette nouvelle l'épouvante se répandit à Rome où l'on fit d'immenses préparatifs. Les peuples alliés ou tributaires de la République accoururent de tous les côtés grossir son armée, car cette fois il s'agissait de sauver l'Italie d'une invasion de barbares.

Les Gaulois pénétrèrent sans obstacle en Étrurie où ils firent un butin immense; ils n'étaient plus qu'à trois journées de Rome lorsqu'ils rencontrèrent les ennemis auxquels ils tuèrent six mille hommes. Mais bientôt ils se trouvèrent enfermés entre deux armées auprès de Telamon (aujourd'hui *Talamone*, dans la province de Sienne.) La bataille fut terrible (225 av. J.-C.). « Les Insubres et les Boïens, dit Polybe, étaient vêtus de leurs braies et d'une saie légère. Mais l'orgueil et la présomption des Gésates furent tels qu'ils se mirent tout nus au premier rang, n'ayant gardé que leurs armes, afin d'être plus agiles et de ne pas être gênés dans leurs mouvements par les buissons dont était couvert le champ de bataille et qui auraient accroché leurs vêtements. Les hurlements des soldats, le bruit de leurs innombrables cors et trompettes, répétés au loin par les échos, et la vue des soldats placés au premier rang et dont la nudité faisait ressortir la beauté et la vigueur glaçaient d'épouvante. Ils avaient tous le cou et les bras ornés de colliers et de bracelets d'or. » La discipline et la supé-

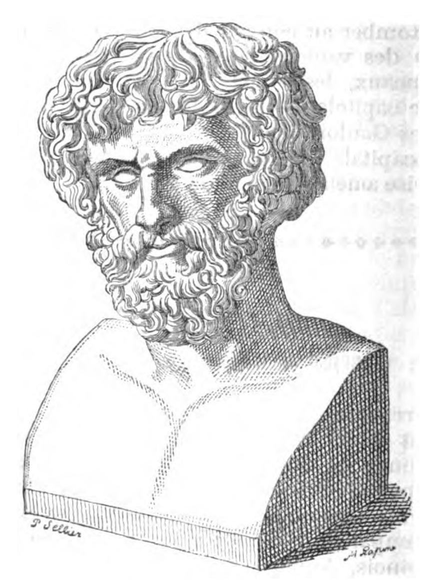
riorité de l'armement des Romains décidèrent la victoire. Quarante mille Gaulois restèrent sur le champ de bataille; dix mille furent pris avec leur roi Concolitan. Un autre de leurs chefs, Anéroeste, échappé au carnage, se tua avec quelques compagnons qui l'avaient suivi dans sa fuite, pour ne pas tomber au pouvoir des vainqueurs. Les dépouilles des vaincus furent envoyées à Rome, où les drapeaux, les colliers, et les bracelets allèrent orner le capitole. — De nouveaux désastres assaillirent les Gaulois dans deux autres campagnes. Milan, la capitale des Insubres, fut emporté d'assaut et sa prise amena la fin de la guerre.

XIX

Passage d'Annibal à travers la Gaule et les Alpes.

La première guerre punique avait été terminée au bout de 22 ans, en 242 avant Jésus-Christ, et avait donné la Sicile aux Romains. La seconde commença en 219 et fut provoquée par la prise d'une ville espagnole, alliée des Romains, Sagonte, dont s'empara, après huit mois de siége, le général carthaginois, Annibal, le plus grand homme de guerre de l'antiquité. Dès qu'elle fut déclarée, Annibal, qui n'avait que vingt-huit ans, se prépara à mettre à exécution le gigantesque projet qu'il avait formé de transporter le théâtre des hostilités en Italie, au cœur de la domination romaine, en traversant les Pyrénées, la Gaule et les Alpes. Depuis

longtemps il avait expédié des émissaires à tous les pètits rois de la Gaule, tant à ceux qui régnaient en deçà, dit Polybe, qu'à ceux qui habitaient les Alpes mêmes. Ils revinrent avec des réponses



Annibal.

favorables sur les dispositions des populations dont il devait traverser le territoire; mais ils ne lui dissimulèrent pas les obstacles que la longueur de la route et la hauteur des montagnes devaient apporter à son entreprise.

De son côté, Rome avait envoyé en Espagne des députés pour en soulever les habitants contre les Carthaginois. Forcés de quitter le pays après avoir échoué dans leur mission , ils se rendirent en Gaule et n'y reçurent pas meilleur accueil. « Là, dit Tite-Live, s'offrit à eux un spectacle aussi nouveau que terrible, quand les Gaulois arrivèrent à l'assemblée tout armés, suivant leur coutume. Lorsque nos députés exaltant la gloire, la vertu du peuple romain et la grandeur de son empire, leur demandèrent de ne pas livrer passage aux Carthaginois qui se disposaient à porter la guerre en Italie, on accueillit leur harangue avec un tel frémissement et de tels éclats de rire, que les magistrats et les anciens parvinrent à grand'peine à calmer la jeunesse; tant la demande de détourner la guerre de l'Italie pour l'attirer sur la Gaule parut sotte et impudente. Le tumulte enfin apaisé, on répondit aux députés que l'on n'avait reçu aucun service des Romains ni aucune injure des Carthaginois pour prendre les armes contre ceux-ci en faveur de ceux-là. On avait, au contraire, entendu dire que des peuples de race gauloise avaient été chassés de leur territoire et de l'Italie par les Romains qui les accablaient de tributs et d'indignes vexations. Une réponse semblable leur fut donnée dans toutes les autres assemblées de Gaulois, et ils n'entendirent de paroles pacifiques ou hospitalières qu'à Marseille, cette fidèle alliée de Rome. »

Au printemps de l'année 218 avant Jésus-Christ, tous ses préparatifs étant achevés, Annibal partit de Carthagène et commença l'expédition la plus prodigieuse dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il traversa l'Espagne, en soumettant, chemin faisant,

les populations hostiles, et lorsqu'il arriva au pied des Pyrénées, il avait avec lui 50,000 fantassins, 9000 cavaliers et 37 éléphants. Il ne lui restait plus que 26,000 soldats quand il entra en Italie, et c'est avec une aussi faible armée qu'il alla chercher et vaincre les Romains qui, au dire de Polybe, pouvaient avec leurs alliés lever 700,000 hommes d'infanterie et 70,000 de cavalerie.

Il parvint sans trop de difficultés sur les bords du Rhône, à quatre journées de marche de l'embouchure du fleuve, qui, à cet endroit, offrait une largeur moins considérable qu'ailleurs. Il acheta l'amitié des populations riveraines, acquit d'elles des barques et des navires, et en outre fit en deux jours construire un nombre considérable de bateaux. Mais au moment où il allait embarquer ses troupes il vit sur l'autre rive une multitude de barbares qui, entonnant leurs chants de guerre, poussant de longs hurlements, agitant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes et brandissant leurs javelots, se disposaient à lui disputer le passage.

Au commencement de la nuit, il fit partir, sous les ordres d'Hannon, fils du roi Bomilcar, une partie de son armée qui remonta la rive jusqu'à environ 200 stades (37 kilomètres) et gagna une petite île située au milieu du fleuve. En peu de temps, Hannon y fabriqua assez de radeaux pour faire passer ses soldats sur l'autre rive où ils occupèrent un poste avantageux et, après un jour de repos, se disposa à exécuter le plan qui avait été convenu.

Il s'était avancé près des barbares quand Annibal, averti de son approche par la fumée d'un grand feu, donna le signal du passage. « Les sol-

dats pesamment armés montèrent sur les plus grands bateaux et l'infanterie légère sur les plus petits qui étaient placés au-dessous des premiers afin d'avoir moins à souffrir de la violence du courant. On fit suivre les chevaux à la nage, et un homme placé à l'arrière des barques en tenait par la bride trois ou quatre de chaque côté. On put ainsi en amener sur le bord un assez grand nombre à la fois. A l'instant où les Barbares engagèrent le combat avec les Carthaginois débarqués, ils furent pris à dos par les troupes d'Hannon qui incendièrent leur camp et les mirent bientôt en déroute complète.

Une partie des troupes d'Annibal était restée sur l'autre rive; le lendemain à la pointe du jour il lui fit franchir le passage devenu libre par la victoire de la veille. Ce qui lui donna le plus de peine, ce furent ses 37 éléphants. On construisit d'immenses radeaux attachés les uns aux autres et dont les premiers étaient couverts de terre et de gazon afin de dissimuler aux animaux sur quel chemin ils allaient s'aventurer, et pour les décider à y arriver on fit marcher devant deux femelles qu'ils avaient l'habitude de suivre partout. Dès que les radeaux eurent quitté le rivage, les animaux pleins d'effroi et d'inquiétude commencèrent à aller de côté et d'autre, mais se voyant environnés d'eau de toutes parts, ils finirent par rester tranquilles. Néanmoins il y en eut quelques-uns qui saisis d'épouvante au milieu du trajet, se jetèrent dans le fleuve. « Mais, dit Polybe, leurs conducteurs indiens périrent seuls; car pour eux, la longueur de leurs trompes leur permettait de la maintenir hors de l'eau et de respirer, et ils gagnèrent ainsi le bord. »

Trois jours après, parut sur la rive que les Carthaginois venaient de quitter une armée romaine commandée par Publius Cornelius qui, ayant débarqué à Marseille et appris l'approche d'Annibal, s'était immédiatement porté à sa rencontre. Le voyant hors de toute atteinte, il rebroussa chemin et se rembarqua immédiatement pour l'Italie, espérant arriver avant lui de l'autre côté des Alpes.

Annibal remonta le cours du Rhône, jusqu'au delta que forment à leur confluent le Rhône et l'Isère (dép. de la Drôme), et dont deux frères se disputaient alors la possession. Choisi pour arbitre, il donna raison à l'aîné nommé Brancos, qui par reconnaissance lui fournit les vivres, les chaussures et les vêtements dont il avait besoin, remplaça les armes brisées et hors de service, et enfin l'accompagna avec ses troupes, à travers le redoutable pays des Allobroges, jusqu'au pied des Alpes.

Au bout de dix jours de marche, Annibal ayant parcouru 800 stades (148 kilom.) depuis le passage du Rhône, atteignit les montagnes que jusqu'alors des populations gauloises avaient seules traversées, et commença à les gravir; mais là de nouveaux dangers l'attendaient au milieu des tribus belliqueuses des Allobroges qui, sans sa merveilleuse habileté, auraient certainement détruit son armée. Ils lui tendirent toutes sortes d'embûches, et profitant de leur connaissance des lieux, lui disputèrent le terrain pied à pied. Il en fit un grand carnage, prit une de leurs villes où il trouva des approvisionnements en abondance, mais soit par la difficulté des chemins, soit par les attaques des ennemis, il perdit un nombre considérable d'hommes et de bêtes. Enfin, après neuf jours de marche et de combats,

il parvint au sommet des Alpes où il séjourna deux jours pour faire reposer ses soldats et donner aux traînards le temps de le rejoindre. Pendant cette halte, il eut la joie de voir revenir une foule de chevaux et de bêtes de somme que l'on avait crus perdus et qui, sur la route, s'étant débarrassés de leurs fardeaux, avaient suivi les traces de l'armée.

Mais, bien qu'il n'eût plus désormais d'ennemis à combattre, les plus terribles épreuves lui étaient réservées dans la descente. On était à la fin de l'automne et déjà la neige avait couvert le sommet des montagnes. Voyant ses soldats abattus et par le souvenir de leurs fatigues précédentes et par la pensée de celles qui les attendaient, il les rassembla et comme le fit deux mille ans plus tard un autre grand capitaine, il leur montra les vastes et riches plaines arrosées par le Pô, leur dit de quelles bonnes dispositions étaient animés à leur égard les Gaulois qui les habitaient, et leur désigna au loin la direction où se trouvait Rome.

Il releva ainsi leur courage, et le lendemain il commença la descente pendant laquelle l'escarpement des lieux et la neige lui enlevèrent presque autant d'hommes que la montée. La route était étroite, et la pente très-raide; le soldat ne pouvait, à cause de la neige, distinguer où il mettait le pied, et quiconque s'écartait du chemin tombait dans un précipice.

Endurcies à la fatigue, les troupes supportèrent encore celles-ci, mais on arriva à une pente longue d'environ un stade et demi (277 mètres) si étroite que les éléphants et les bêtes de somme ne pouvaient y passer, et dont l'escarpement avait été encore augmenté par un récent éboulement. An-

nibal songea d'abord à tourner ce passage, mais la neige tomba en telle abondance qu'il dut y renoncer. « En effet, dit Polybe, la nouvelle neige qui venait s'ajouter à celle qui était restée de l'hiver précédent, étant molle à cause de sa date récente et de son peu de profondeur, cédait facilement sous les pas; mais quand elle eut été foulée, on marcha alors sur la neige ancienne qui était durcie par la gelée et résistante, et les deux pieds manquaient à la fois aux soldats, comme cela arrive à ceux qui cheminent sur un sol glissant. Puis, ceux qui tombaient et voulaient se relever en s'aidant des genoux et des mains, entraînaient avec eux, à cause de la déclivité du terrain, tout ce à quoi ils s'étaient accrochés pour se retenir. Quant aux bêtes de somme, en se débattant pour se relever, elles brisaient la glace recouverte par la neige fraîche, et comme glacées elles-mêmes restaient immobiles sans pouvoir, à cause du poids de leur charge, se tirer du trou qu'elles avaient fait dans la glace.

Annibal désespérant de réussir campa alors en avant du passage dont on enleva la neige; puis ses soldats, à force de travail, parvinrent en un jour à pratiquer au milieu des précipices une route accessible aux chevaux et aux bêtes de somme. Il les fit avancer immédiatement, et ayant transporté son camp dans un lieu sans neige il les envoya au pâturage. Pendant ce temps les Numides se relayant tour à tour, et au prix d'un labeur infini, agrandirent assez le chemin pour que les éléphants qui étaient à moitié morts de faim pussent y passer. Alors il descendit avec toutes ses troupes, et atteignit les plaines du Pô et le territoire des Insubres, trois jours après avoir quitté ce passage, ayant perdu en

route une foule de soldats et de chevaux. Depuis cinq mois et demi il était parti de Carthagène et la traversée des Alpes lui avait coûté quinze jours. Son armée ne comptait plus que vingt mille fantassins, dont douze mille Africains et huit mille Espagnols, et six mille cavaliers; ainsi l'attestait une inscription qu'il fit graver sur une colonne à Lacinium. (Aujourd'hui le cap Colonne, dans la Calabre).

Dans ce court récit nous avons surtout suivi l'un des plus grands historiens de l'antiquité, Polybe, qui naquit vers 206 avant Jésus-Christ, environ onze ans après l'arrivée d'Annibal en Italie. Afin de parler avec autorité des faits qu'il avait à raconter, non content de s'en informer soigneusement auprès de ceux qui en avaient été témoins, il alla faire un périlleux voyage en Gaule et dans les Alpes pour visiter les lieux où le grand capitaine avait passé. Tite-Live, né près d'un siècle et demi plus tard (59 avant Jésus-Christ) l'a copié en divers endroits, a donné beaucoup plus de détails, et entre autres un, qui tout erroné qu'il soit, a jadis fort exercé la sagacité des savants. Il rapporte que quand les Carthaginois, lors de la descente, arrivèrent à cette arête si étroite et si raide que les éléphants ne pouvaient y passer, les soldats firent un bûcher d'arbres énormes qu'ils abattirent, y mirent le feu et versèrent sur la roche brûlante du vinaigre pour l'amollir. Aujourd'hui ce fait est rejeté comme une fable ridicule, et l'on n'hésite plus à s'en tenir au récit de Polybe qui ne dit pas un mot de cette circonstance.

Une autre question que bien des gens regardent comme insoluble a donné lieu à de nombreuses discussions : Par quel col Annibal a-t-il franchi les

Alpes? La plus grande incertitude régnait à cet égard du temps même de Tite-Live qui s'en étonnait avec raison. Chez les modernes, on a proposé tour à tour le grand et le petit Saint-Bernard, le Saint-Gothard, le col Lacroix, le Mont-Genèvre et le Mont-Cenis, etc. C'est ce dernier passage qui semblerait réunir en sa faveur le plus de probabilités.

XX

Les Gaulois Cisalpins pendant la guerre d'Annibal.

A peine la nouvelle de la marche des Carthaginois à travers la Gaule se fut-elle répandue en Italie, que les Boïens nouvellement soumis et les Insubres se soulevèrent, assiégèrent Mutine (Modène) et détruisirent dans une forêt la plus grande partie d'une armée romaine commandée par Lucius Manlius. Quand Annibal descendu des Alpes eût refait son armée il attaqua et soumit les habitants du territoire de Thurinum (Turin) qui étaient en guerre avec les Insubres. La victoire qu'il remporta sur Scipion dans la plaine qui longe le Tessin, fit accourir sous ses drapeaux les Gaulois du voisinage, et, à leur exemple, ceux qui servaient comme auxiliaires dans l'armée du consul ne tardèrent pas à trahir les Romains, alors campés près de Plaisance. A la pointe du jour, ils sortirent de leurs tentes au nombre de deux mille fantassins et environ deux cents cavaliers, se jetèrent sur les troupes romaines les plus proches, tuèrent et bles-

sèrent un grand nombre de soldats, et apportèrent aux Carthaginois les têtes des morts. Annibal leur fit un excellent accueil, les combla de louanges et de promesses, et les renvoya chez eux pour qu'ils entraînassent leurs concitoyens dans son parti. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, et à la bataille de la Trebia où il fit éprouver au consul Sempronius une défaite complète, ses auxiliaires gaulois qui y essuyèrent de grandes pertes, étaient déjà fort nombreux. Pourtant il se méfiait tellement de ses nouveaux alliés que, pour mettre sa vie à l'abri d'une trahison, « il eut recours, dit Polybe, à une ruse tout à fait carthaginoise. Il se fit faire des perruques qui convenaient à des hommes d'âges différents, les mettait tour à tour et changeait aussi souvent d'habits. Ces déguisements lui réussirent si bien que non-seulement il était méconnaissable aux yeux de ceux qui ne le voyaient qu'en passant, mais que ses familiers eux-mêmes avaient peine à le reconnaître. »

Cependant les Gaulois cisalpins avaient hâte de voir la guerre transportée hors de leur pays; et cédant à leurs réclamations Annibal, pour aller chercher le consul Flaminius, exécuta à travers les marais de l'Étrurie, au printemps de l'année 217 av. J.-C, une marche où pendant quatre jours et quatre nuits les soldats eurent les pieds dans l'eau sans pouvoir prendre un instant de sommeil. Se méfiant de la constance des Gaulois, il les avait placés au milieu de son armée, avant la cavalerie qui avait ordre de les faire avancer de gré ou de force; précaution qui ne fut pas inutile. Lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restait, fut atteint d'une ophtalmie qui lui fit perdre l'œil gauche.

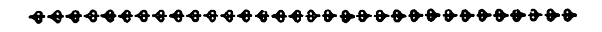
Quelque temps après il gagna la victoire de Trasimène où Flaminius périt de la main d'un Gaulois. Il resta sur le champ de bataille quinze mille Romains et quinze cents seulement de l'armée carthaginoise. La plupart de ceux-ci étaient gaulois. A la bataille de Cannes (216 av. J.-C.) où 50,000 Carthaginois exterminèrent presque complétement l'armée de Varron qui comptait plus de 86,000 hommes, il périt du côté des vainqueurs 4,000 Gaulois et seulement 1500 Espagnols ou Africains. Cette disproportion s'explique par l'infériorité des armes des Gaulois, leur ardeur et l'habitude à laquelle ils n'avaient pas renoncé de combattre nus. — Au même moment une armée que commandait un préteur fut tout entière taillée en pièces par les Gaulois dans la Cisalpine.

Onze ans après l'arrivée d'Annibal (207 av. J.-C.), les Carthaginois, sous la conduite de son frère Asdrubal, passèrent pour la seconde et dernière fois d'Espagne en Italie, mais ils ne rencontrèrent aucun des obstacles qui avaient rendu la première expédition si pénible et si périlleuse, en Gaule et dans les Alpes. « Les Arvernes d'abord, dit Tite-Live, puis les autres peuples de la Gaule et des Alpes non-seulement l'accueillirent mais se joignirent à lui. Les routes suivies par son frère et alors infranchissables étaient devenues praticables par douze ans de communications continuelles qui avaient adouci la sauvagerie des habitants. Auparavant sans rapports avec les autres peuples, n'ayant jamais vu l'étranger dans leur pays, ils étaient hostiles à tout le genre humain. D'abord, ignorant le but d'Annibal, ils avaient cru qu'il voulait s'emparer de leurs rochers et de leurs forteresses et enlever les trou-

peaux et les hommes. Mais le bruit de la guerre allumée depuis douze ans en Italie leur avait assez appris que les Alpes n'étaient qu'un passage et que des villes séparées par une vaste étendue de mers et de continents se disputaient la puissance et l'empire. » La campagne d'Asdrubal, qui avait emmené à sa suite des milliers de Gaulois, se termina par la célèbre bataille livrée sur les bords du Métaure où son armée fut anéantie et où il périt lui-même les armes à la main.

Ce ne fut pas la dernière fois que les populations gauloises prirent part à la guerre. En 205 av. J.-C., un autre frère d'Annibal, Magon, débarqua à Gênes à la tête de 14,000 hommes, et, grâce aux secours que les populations gauloises lui donnèrent, il put pénétrer dans la Gaule cispadane, et, pendant deux ans, y tenir tête aux Romains. Il ne quitta l'Italie que rappelé en Afrique par le gouvernement de Carthage.

Ajoutons qu'à la bataille de Zama (200 av. J.-C.) qui termina la seconde guerre punique, le tiers de l'armée d'Annibal qui y fut vaincue par Scipion était composé de Gaulois.



XXI

Guerres des Romains dans la Gaule Transalpine avant César

Ce fut l'an 155 av. J.-C. que Rome commença à porter ses armes dans la Gaule transalpine. Marseille, sa fidèle alliée, assiégée par les peu-

plades des Oxybiens et des Décéates, (territoire de Fréjus, dép. du Var) ayant réclamé son secours, elle envoya aux assiégeants trois ambassadeurs. Un seul, Flaminius, ayant pu débarquer, fut assailli par les Ligures qui pillèrent ses bagages, tuèrent deux de ses gens, le blessèrent lui-même et le forcèrent de se réfugier en toute hâte sur son navire. Il ne tarda pas à être vengé. Une armée commandée par Popilius pénétra par terre dans leur pays, prit d'assaut la ville d'Egitra dont les habitants furent réduits en esclavage, et défit dans deux combats les Oxybiens et les Décéates auxquels il imposa de rudes conditions de paix. Ils dûrent céder une partie de leur territoire qui fut donnée aux Marseillais.

De nouvelles plaintes de ceux-ci contre les Salyens ramenèrent les Romains en Gaule, l'an 125 av. J.-C., et cette fois ils y prirent pied pour toujours. Les Salyens furent vaincus, leur territoire conquis, et le consul C. Sextius Calvinus, près d'un endroit où il avait remporté une victoire considérable et où se trouvaient de nombreuses sources froides et chaudes, bâtit une ville à laquelle il donna son nom *Aquæ Sextiæ* (Aix), la première que Rome ait fondée au delà des Alpes.

Le roi des Salyens, Teutomal, s'était réfugié chez les Allobroges. Il fut redemandé par le consul romain Domitius Ænobarbus qui, sur le refus de le lui livrer, leur déclara la guerre et leur tua 20,000 hommes vers le confluent du Rhône et de la Sorgues (122 av. J.-C.). Au moment où il allait pénétrer sur leur territoire se présenta à lui un ambassadeur du roi des Arvernes, Bituit (Bititus, Bitulius ou Betultus) leur allié, qui venait intercéder et bien inuti-

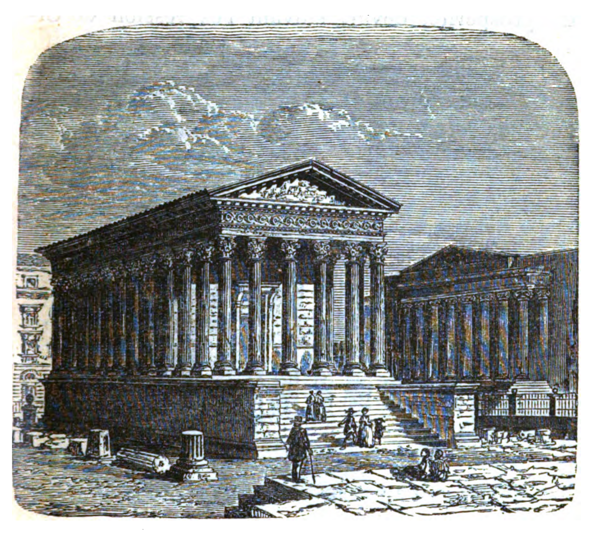
lement pour le roi salyen : « L'ambassadeur, dit Appien, était somptueusement équipé, accompagné d'une escorte parée comme lui et d'une troupe de chiens ; car dans ce pays les chiens tiennent lieu de gardes. A sa suite, se trouvait un poète, qui, dans un chant barbare, célébrait les louanges du roi Bituit, des Allobroges et de l'ambassadeur, vantant leur noblesse, leurs vertus et leur puissance. »

Les Arvernes étaient alors un des peuples les plus puissants de la Gaule. Maîtres de l'Auvergne à laquelle ils ont donné leur nom, leur domination s'étendait des bords du Rhône aux Pyrénées et à l'Océan. Leurs rois possédaient des richesses dont peut donner une idée le fait suivant que, d'après Posidonius, Athénée raconte de Louern ou Luern, que l'on dit père de Bituit. « Pour gagner l'affection de son peuple, dit-il, il avait l'habitude de parcourir le pays, monté sur un char et jetant l'or et l'argent à la foule des Celtes qui se pressaient autour de lui. Une fois, dans une enceinte carrée de 12 stades (2420 mètres), il fit placer des cuves remplies d'une boisson exquise et de tels amas de provisions que, pendant un grand nombre de jours, tous ceux qui voulaient entrer trouvaient à s'y désaltérer et à s'y rassasier. » — Une autre fois, un poète étant arrivé après un festin donné par Luern, il se présenta devant lui, en chantant ses louanges et ses vertus, mais en se lamentant sur sa mauvaise chance qui l'avait fait arriver si tard. Luern, charmé de son chant, demanda une bourse pleine d'or et la jeta au poète qui courait à côté de son char. Le poète la ramassa et entonna un nouveau chant où il disait que sur la terre foulée par son char, les hommes récoltaient l'or et les bienfaits.

Un autre peuple puissant de la Gaule, les Edues dont le territoire s'étendait entre la Saône et la Loire, rendit aux Romains le même service que les Marseillais. Il s'allia avec eux, en reçut le titre de *frères* et, attaqué par les Allobroges et les Arvernes, il implora l'assistance de la république qui ne lui fit pas défaut. Les armées romaine et gauloise se rencontrèrent au confluent de la Sorgues et du Rhône. Les éléphants du consul Domitius Ænobarbus épouvantèrent les Gaulois qui, battus, perdirent 20,000 hommes et 3,000 prisonniers (121 av. J.-C.) Les vaincus ne déposèrent pas les armes, et Bituit, rassemblant toutes ses forces, vint au-devant du consul Fabius avec une armée que les historiens latins font monter à 200,000 hommes. Fabius n'en avait que 30,000, et l'historien Paul Orose raconte que le roi arverne, voyant le petit nombre des Romains, s'écria : « qu'il n'y avait pas là un repas pour ses chiens. » La bataille se livra le 10 août 121 av. J.-C., au confluent de l'Isère et du Rhône. La défaite des Gaulois fut complète et tout ce qui ne périt pas dans le Rhône fut massacré ou pris. Bituit, qui avait échappé au carnage, se résolut à demander la paix et s'adressa au collègue de son vainqueur, Domitius, qui l'invita à venir le trouver et paya sa confiance de la plus noire perfidie. « Il l'attira chez lui, dit Valère Maxime, sous prétexte d'un entretien, le reçut sous la foi de l'hospitalité, puis le chargea de chaînes et l'envoya à Rome. Le Sénat ne voulut ni approuver ni annuler le fait, craignant que, de retour dans son pays, Bituit ne recommençât la guerre ; il le relégua en prison à Albe ; » et le pauvre roi figura au triomphe de son vainqueur tel qu'il

avait combattu, couvert d'armes de diverses couleurs et monté sur un char d'argent.

« Un fait, dit Florus, permet de juger quelle joie avaient causée ces victoires. Domitius Ænobarbus et Fabius Maximus élevèrent sur les champs de



Maison carrée à Nimes.

bataille des tours de pierre, sur lesquelles ils érigèrent des trophées ornés des armes des ennemis. Jamais auparavant le peuple romain n'avait insulté à la défaite des nations dont il avait triomphé. »

Des peuples vaincus, les Allobroges et les Salyens furent les seuls que la République mit au nombre

de ses sujets, et leur territoire, que d'autres conquêtes agrandirent plus tard, prit le nom de Province romaine. La première colonie romaine fut fondée à Narbonne l'an 118 av. J.-C., par le consul Q. Marcius. Cette ville, qui atteignit bientôt un haut degré de prospérité, devint, suivant l'expression de Ci-



Amphithéâtre de Nîmes.

céron, la sentinelle du peuple romain et son rempart contre les populations gauloises.

Cette même année 118 av. J.-C., le même consul Q. Marcius attaqua une peuplade de Gaulois indépendants qui habitait au pied des Alpes. « Les malheureux, se voyant entourés de tous côtés par les Romains, dit Paul Orose, et comprenant qu'ils suc-

comberaient dans une lutte inégale, massacrèrent leurs femmes et leurs enfants et se jetèrent dans les flammes. Ceux qui étaient déjà tombés au pouvoir de l'ennemi, mirent fin à leurs jours en se poignardant, en se pendant, ou en se privant de nourriture. Et de tout ce peuple, il n'y en eut pas un, si petit qu'il fût, qui par amour de la vie pût se résigner à la servitude. »

Quelques années auparavant les Volcæ Arecomici étaient devenus les alliés des Romains. Quand Auguste (16 av. J.-C.) y eut envoyé une colonie de vétérans, leur capitale Nîmes (*Nemetmag*, *Nemausus*) parvint à un haut degré de splendeur qu'attestent encore aujourd'hui de magnifiques monuments et entre autres l'Amphithéâtre et la *Maison carrée* (Voy. p. 85 et 86.)

XXII

Les Cimbres et les Teutons en Gaule. — Leurs premières victoires.

« Rome, dit Tacite, avait déjà six cent quarante années d'existence quand le bruit des armes des Cimbres résonna pour la première fois. » Vers 113 av. J.-C., les hordes barbares parties de la presqu'île du Jutland, et auxquelles se joignirent d'autres hordes germaniques, que les écrivains de l'antiquité désignent sous le nom de Teutons, s'avancèrent vers le Danube. Repoussées par les

Boïes, (Gaulois habitant la Bohême), elles marchèrent sur l'Italie. Après avoir battu le consul Papirius Carbo près de Noreia (Carinthie) et ravagé l'Illyrie pendant trois ans, elles passèrent dans l'Helvétie. « Les Helvètes, dit Strabon, étaient un peuple riche et paisible, mais voyant que leur propre richesse était bien inférieure à celle que les Cimbres s'étaient procurée par le pillage, ils en furent tellement jaloux, surtout les Tigurini (Canton de Zurich) et les Toygeni (Cantons de Zug et des Waldstætten) qu'ils s'associèrent à leurs expéditions. »

Les Cimbres étaient au nombre de trois cent mille combattants et traînaient après eux leurs femmes et leurs enfants. « Il y avait en outre dans leur armée, dit Strabon, des prêtresses qui prédisaient l'avenir. Ces prêtresses, en cheveux blancs, et habillées de blanc, portaient des manteaux de *carpasus* (lin très-fin), relevés avec des agrafes et une ceinture de cuivre. Elles marchaient pieds nus, et après un combat, venaient, l'épée à la main, au-devant des prisonniers. Après les avoir couronnés, elles les menaient à un bassin qui pouvait contenir vingt amphores, et où elles montaient à l'aide d'un marche-pied; elles y élevaient chaque prisonnier jusqu'aux bords, lui coupaient la gorge, et tiraient des présages de la manière dont le sang coulait dans le bassin : d'autres prêtresses ouvraient le cadavre, en examinaient les entrailles et annonçaient la victoire à leur armée. Dans les combats, elles frappaient les peaux tendues autour de la banne des chariots; ce qui produisait un bruit horrible. »

En 110 av. J.-C., trois ans après leur victoire sur Papirius Carbo, on retrouve les Cimbres dans

la Gaule en face du consul Silanus. « Avant d'en venir aux mains, ils envoyèrent à lui et au Sénat, dit Florus, des députés demandant que le peuple de Mars leur donnât quelques terres, à titre de solde, et qu'il employât, du reste, comme il voudrait, leurs bras et leurs armes. Mais quelles terres pouvait leur donner le peuple romain chez qui les lois agraires allaient exciter la guerre civile? » Leur demande ayant été repoussée, ils livrèrent bataille à Silanus qui fut complétement battu et dont la défaite fut le prélude d'effroyables malheurs.

Deux ans plus tard, en 108, le consul Lucius Cassius, ayant attaqué les Tigurins près de l'Océan, fut tué dans une embuscade ainsi que l'un de ses lieutenants, Lucius Piso. Son autre lieutenant, C. Popilius, ne put éviter la destruction du reste de l'armée qu'en concluant avec le général ennemi, Divicon, un traité honteux, Il lui livra des otages et la moitié des bagages de ses soldats qui, pour obtenir la vie sauve, durent tous passer sous le joug.

XXIII

L'or de Toulouse. — Désastre de Cæpion.

Pendant leur séjour en Gaule, les Cimbres y cherchèrent des ennemis aux Romains, et ils parvinrent à entraîner dans leur alliance les Gaulois Tectosages qui avaient pour capitale Toulouse (Tolossa), une des plus opulentes cités de la Gaule,

et où étaient accumulées d'immenses richesses. « Comme la contrée abondait en mines d'or, dit Strabon, et que les habitants étaient à la fois très-superstitieux et très-simples dans leur manière de vivre, il s'y était formé des trésors sur différents points. Les lacs ou étangs sacrés surtout offraient des asiles sûrs où l'on jetait l'or et l'argent en lingots. » La ville possédait un temple dédié à Belen (identifié à Apollon par les Romains) et qui était un objet de vénération pour une partie de la Gaule. Les offrandes en métaux précieux y affluaient de toutes parts, et la piété des populations préservait de toute atteinte ces richesses accumulées pendant des siècles.

Les Tectosages s'étaient bon gré, mal gré, faits les *alliés* et les *fédérés* des Romains qui, à ce titre, entretenaient une garnison dans leur ville. Séduits par les promesses des Cimbres et l'espérance de s'affranchir, ils la désarmèrent et la jetèrent en prison; mais avant qu'ils eussent pu recevoir du secours de leurs nouveaux alliés, des habitants introduisirent la nuit dans leurs murs les troupes romaines commandées par le consul Cæpion. La ville fut prise; le temple pillé, ainsi que les trésors jetés dans les étangs sacrés (106 av. J.-C.). La somme des richesses qui y furent trouvées en lingots d'or et d'argent représentait, au dire de Posidonius, une valeur de 15,000 talents (environ 83 millions de francs). Mais, dit Dion Cassius, ces richesses ne profitèrent guère au trésor public de Rome. En effet Cæpion, sous prétexte de les mettre en sûreté, les expédia à Marseille, puis pendant ce long trajet, il fit massacrer l'escorte qui accompagnait le convoi et se les appropria complétement.

Plus tard, devenus possesseurs tranquilles du pays, les Romains vendirent les étangs sacrés au profit du domaine public, et « aujourd'hui encore, dit Strabon, les acquéreurs y trouvent des lingots d'argent battu, ayant la forme de pierres meulières. »

Les Barbares ne furent pas longtemps sans faire porter à Cæpion la peine de son crime. Continué dans son commandement comme proconsul, il fut rejoint avec une armée (105 av. J.-C.) par l'un des nouveaux consuls, Cneius Mallius. La mésintelligence se mit entre eux, et battus une première fois, les Romains dans une seconde rencontre essuyèrent une épouvantable défaite. Leurs camps furent forcés. Les deux fils du consul, 80,000 Romains ou alliés, 40,000 valets et vivandiers, restèrent sur le champ de bataille, et « à peine dix hommes, dit Orose, purent s'échapper pour aller annoncer cette fatale nouvelle. Les Barbares, possesseurs des deux camps et d'un immense butin, vouèrent à la destruction tout ce qu'ils avaient pris, par une nouvelle et insolite exécration. Les habits furent déchirés et dispersés; l'or et l'argent jetés dans le Rhône, les cuirasses brisées, les colliers des chevaux mis en pièces, les chevaux eux-mêmes noyés, les hommes pendus aux arbres, de sorte qu'il n'y eut ni butin pour le vainqueur, ni pitié pour le vaincu. »

Quatre peuples avaient pris part à cette victoire : les Cimbres, les Teutons, les Tigurins et les Ambrons. A ces derniers, suivant Plutarque, revint le principal honneur du triomphe.

Au nombre des dix hommes échappés au carnage se trouvaient le jeune Sertorius qui joua plus tard

un si grand rôle dans la guerre civile, en Espagne, et Cæpion. Celui-ci, dont la témérité avait causé la perte de l'armée, fut condamné par le peuple et vit ses biens confisqués. Dix ans plus tard, une nouvelle accusation au sujet de ses vols ayant été dirigée contre lui, il fut chassé du sénat, exilé, et alla probablement mourir en Asie. Un châtiment infâme frappa ses filles qui périrent misérablement. Le malheur s'acharna sur tous les complices de ses crimes et donna lieu à un proverbe qui eut cours longtemps en Italie : *Il a de l'or de Toulouse*, disait-on d'un coupable atteint par la vengeance publique.

A un conseil tenu après leur victoire, les Barbares firent amener un lieutenant du consul Mallius, Aurelius Scaurus, qui avait été défait et pris dans un premier combat. Interrogé par eux, il leur déclara que, s'ils franchissaient les Alpes, l'Italie serait leur tombeau et que les Romains étaient invincibles. Cette hardiesse mit dans une telle colère le jeune roi Boïorix qu'il se précipita sur lui et le perça de son épée.

XXIV

Extermination des Ambrons et des Teutons par Marius.

A la nouvelle du désastre de Cæpion, « la terreur, dit Eutrope, fut aussi vive à Rome que du temps d'Annibal, et l'on craignit d'y voir apparaître une seconde fois les Gaulois. » Heureusement

pour la République que les vainqueurs, au lieu de pénétrer en Italie, tournèrent leurs armes d'un autre côté. Les Teutons se mirent à parcourir l'intérieur de la Gaule ; les Cimbres dévastèrent toute la région située entre le Rhône et les Pyrénées, puis passèrent en Espagne. Chassés au bout de deux ans par les Celtibères, ils revinrent joindre les Teutons en Gaule, où ils ne furent arrêtés dans leurs ravages que par les Belges qui les empêchèrent de franchir leurs frontières. Ce que notre malheureux pays eut alors à souffrir de ces hordes sauvages, rien ne peut mieux le peindre qu'une affreuse particularité rapportée par l'Arverne Critognat dans un discours qu'il prononça à Alésia assiégé et affamé par César : « Nous devons faire, dit-il, ce que firent nos ancêtres, dans la guerre bien moins terrible qu'ils soutinrent contre les Cimbres et les Teutons. Renfermés dans leurs *oppida* et en proie comme nous à la famine, ils prolongèrent leur vie en se nourrissant de la chair de ceux que leur âge rendait inutiles à la guerre, et ne se livrèrent pas aux ennemis. »

Décidés enfin à franchir les Alpes, les Barbares se séparèrent de nouveau après avoir concerté leur plan d'invasion. Les Cimbres gagnèrent, par le Norique (Bavière et Autriche), l'Italie où les Ambrons réunis aux Teutons, devaient de leur côté parvenir par la Ligurie, en suivant le bord de la mer ; mais il fallait auparavant écraser l'armée que la République avait envoyée dans la Province Romaine avec son plus grand général Caius Marius, et qui campait au confluent de l'Isère et du Rhône.

Les Barbares ne partirent pas tous pour la Province et l'Italie, Ils laissèrent en deçà du Rhin, à

la garde des bagages et du butin qu'ils ne pouvaient emporter, un corps de six mille hommes qui, après l'extermination de leurs compatriotes, eurent avec leurs voisins pendant plusieurs années, des guerres tantôt offensives, tantôt défensives. Enfin, ayant fait la paix, ils s'établirent dans le pays de Namur, et là formèrent le noyau d'un peuple assez considérable que l'on retrouve sous le nom d'Aduatici au temps de César qu'ils combattirent, et qui, comme nous le verrons plus loin, après s'être emparé de leur ville, en fit vendre 53,000 à l'encan.



Marius.

Les Ambro-Teutons ne tardèrent pas à se trouver en face des Romains. « Ils se présentèrent à eux, dit Plutarque, en nombre immense, ayant un aspect terrible, différents des autres hommes par la voix et les cris. Campés dans une grande plaine, ils provoquèrent Marius au combat. Le consul, sans s'émouvoir de leurs défis, retint ses troupes enfermées dans les retranchements, gourmandant âprement ceux qui demandaient le combat, les appelant traîtres à la patrie et leur disant qu'il ne s'agissait pas ici de combattre pour gagner un triomphe et des trophées, mais de sauver l'Italie en dissipant ce nuage et cet orage de guerre. Il faisait ces remontrances en particulier aux tribuns militaires et aux autres officiers; quant aux soldats, il

les envoyait tour à tour stationner sur les retranchements pour contempler les ennemis et s'habituer à leur aspect, à leurs cris de guerre, à leurs évolutions et à leurs armes. Cette précaution eut un succès complet, et bientôt les soldats revinrent de leur première terreur. Irrités par les menaces et la jactance des ennemis, et par la vue des ravages qu'ils exerçaient autour d'eux, ils se plaignirent vivement à Marius de la défiance qu'il avait de leur valeur; mais rien ne put ébranler sa résolution de combattre à son jour et à son heure. Enfin les Barbares, voyant qu'ils ne pouvaient l'attirer hors de son camp, allèrent l'y assaillir; ils furent tellement accablés de traits qu'ils se retirèrent avec perte. Décidés alors à gagner l'Italie, ils se mirent en route et passèrent devant les Romains. C'est là qu'on put juger de leur multitude. Leur défilé dura six jours entiers; et en s'approchant des retranchements, ils demandaient ironiquement aux soldats s'ils avaient quelque nouvelle à mander à leurs femmes, car bientôt ils seraient auprès d'elles.

Marius partit à son tour et les suivit de près, ayant soin chaque soir de choisir un emplacement où il pût rester la nuit en toute sécurité. Quand il arriva près d'Aix, il campa dans un lieu fortifié naturellement, mais dépourvu d'eau. Sur les plaintes de ses soldats que dévorait la soif, il leur répondit, en leur montrant la rivière (l'Arc) qui coulait près des Barbares, qu'il fallait acheter l'eau avec le sang, et qu'avant de les mener à l'ennemi il était nécessaire de fortifier le camp. Les soldats obéirent; les valets de l'armée n'ayant à boire ni pour eux ni pour leurs bêtes se réunirent en

grosse troupe et s'approchèrent du fleuve avec des vases et armés les uns de cognées, les autres de haches, d'épées et de lances. La plupart des Barbares s'étaient mis à table, au sortir du bain, les autres se baignaient encore dans les sources d'eau chaude fort abondantes en cet endroit. Au premier bruit, on vit accourir les Ambrons que, ce jour-là, la bonne chère et le vin avaient excités plus que de coutume. Au nombre de trente mille ils s'avancèrent contre les Romains avec ordre, sans pousser de clameurs confuses, mais faisant résonner leurs armes en mesure ils marchaient d'un pas cadencé, et pour s'animer répétaient à chaque instant leur nom *Ambrons*, *Ambrons*.

Marius, voyant qu'il ne pouvait plus retenir ses troupes, fit avancer en première ligne les Ligures, qui, dès qu'ils eurent entendu le cri des ennemis, y répondirent par le même cri *Ambrons*, disant que c'était le nom de leur nation. (Suétone en effet mentionne des Ambrons établis probablement en Ligurie.) Alors, avant qu'on en vînt aux mains, le même cri fut répété des deux côtés, chaque armée s'efforçant d'étouffer les clameurs de l'autre, et s'animant par ses vociférations. Les Ambrons avaient la rivière à traverser et avant qu'ils pussent se remettre en bataille sur le rivage, les Ligures, puis le reste de l'armée romaine les chargèrent avec tant de vigueur qu'ils les mirent en pleine déroute. Le carnage fut affreux ; ceux qui regagnèrent l'autre bord ne purent se rallier et furent poussés jusqu'à leur camp ; mais là les Romains trouvèrent un ennemi auquel ils ne s'attendaient pas. Les femmes des Ambrons sortirent avec des épées et des haches, poussant des hurlements de

rage et de douleur, et frappant indistinctement poursuivis et poursuivants, elles cherchaient à arracher aux vainqueurs leurs boucliers et leurs épées, et se laissaient tuer plutôt que de lâcher prise.

Le combat finit avec le jour. Les Romains, retirés dans leur camp qui n'était pas fortifié, loin de songer, dit Plutarque, à célébrer leur succès par des chants de triomphe et de victoire, passèrent la nuit dans les angoisses et sans pouvoir prendre un instant de repos. De leur camp que rien ne protégeait contre une attaque, « ils entendaient les Ambrons échappés au combat pousser des clameurs et des gémissements qui ressemblaient moins à des cris humains qu'à des hurlements de bêtes sauvages, et ce concert de lamentations et de menaces, répété par les échos d'alentour frappait de terreur et d'anxiété et les soldats et Marius lui-même qui redoutait le désordre et le tumulte d'un combat nocturne. » Cependant les Barbares ne tentèrent aucune attaque cette nuit ni le lendemain, et ne firent autre chose que de se préparer à une nouvelle bataille.

Elle s'engagea le jour suivant. Grâce aux habiles dispositions du général romain, elle ne fut pas un instant douteuse. Suivant Plutarque, cent mille Ambrons ou Teutons furent tués ou pris. Leurs chariots, leurs tentes, leurs bagages tombèrent au pouvoir des vainqueurs qui, d'une voix unanime, les donnèrent à Marius. Mais le consul fit vendre le butin à vil prix pour que chaque soldat pût en avoir sa part. Il réserva seulement les plus belles armes pour en orner son triomphe; le reste fut amoncelé sur un vaste bûcher auquel lui-même mit le feu. (102 av. J.-C.)

Bien peu des Ambro-Teutons purent s'échapper Plusieurs de leurs rois et entre autres, l'un d'eux nommé Teutobochus, qui avaient pu gagner les montagnes, y furent pris par les Séquanais et livrés aux Romains.

En mémoire de son triomphe, Marius bâtit sur une montagne auprès d'Aix un temple à la Victoire, temple que les chrétiens remplacèrent par une église dédiée à sainte Victoire. Le champ de bataille sur lequel fut élevée une pyramide, fertilisé par les milliers de cadavres que l'on y avait ensevelis, prit le nom de *Champ-pourri*. C'est aujourd'hui le village de Pourrières ; et pendant longtemps ce furent des ossements humains qui servirent aux habitants à enclore leurs vignes.

Quant aux Cimbres qui étaient parvenus en Italie, ils furent l'année suivante (101 av. J.-C.) exterminés dans les plaines de Verceil par Marius et son collègue Catulus.

XXV

Conquête de la Gaule par César.

(58-51 av. J.-C.)

§ I. — INVASION DES HELVÈTES.

(58 av. J.-C.)

« Nous n'avons pas grandes nouvelles de ce qui a été fait en notre Gaule, devant que Jules César y

vint. Si nos anciens ont fait des livres de leurs affaires, nous ne les avons ; et quand même nous les aurions, nous ne les entendrions, car ils parlaient



César.

autre langage que celui dont nous usons à cette heure. Ce César nous a laissé de jolis mémoires de ce qu'il a fait sur la Gaule, par l'espace de dix ans, mais je voudrais que c'eût été Caton, non lui qui

eût écrit ces mémoires. Nous en saurions, des méchancetés qu'il a faites en notre pays, mais il en a été puni. »

Ainsi parlait, vers le milieu du xvi[e] siècle, un écrivain dont les plaintes et les regrets ne sont que trop bien fondés. La lutte héroïque soutenue par la Gaule barbare contre le plus grand capitaine que Rome ait produit, et dont la perversité égalait le génie, cette lutte n'a d'autre historien que le vainqueur lui-même; et si, en lisant ses admirables *Commentaires*, on pense naturellement à la fable du *Lion terrassé par l'homme*, on doit pourtant s'estimer trop heureux que son livre ait échappé à la destruction qui nous a privés de tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité.

César avait été nommé consul l'an 59 av. J.-C.; au sortir de sa charge, où il s'était signalé par des concussions, des intrigues et des violences de tout genre, il s'était fait donner pour cinq ans le gouvernement de l'Illyrie et de la Gaule Cisalpine; un décret du Sénat y ajouta le gouvernement de la Gaule transalpine. Il fut assez longtemps sans pouvoir se décider à s'éloigner de Rome, mais sa tyrannie odieuse pendant sa magistrature avait soulevé contre lui un tel mécontentement que, menacé de poursuites criminelles, il saisit, pour partir, l'occasion que lui offrit la nouvelle d'une prochaine invasion de barbares dans la Gaule.

La Gaule, à cette époque, — moins les pays compris dans la Province Romaine, — était divisée en trois parties. « L'une, dit César au commencement de ses *Commentaires*, est habitée par les Belges, la seconde par les Aquitains, la troisième par ceux qui se donnent le nom de Celtes,

et que nous appelons Gaulois. Ces peuples diffèrent entre eux par la langue, les institutions et les lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. » Il ajoute plus loin : « Le pays des Gaulois commence au Rhône et est borné par la Garonne, l'Océan et les frontières des Belges ; du côté des Séquanes (peuple de la Franche-Comté) et des Helvètes, il touche au Rhin. Celui des Belges commence à l'extrême frontière de la Gaule et va jusqu'à la partie inférieure du Rhin. L'Aquitaine s'étend de la Garonne aux Pyrénées et à cette partie de l'Océan qui est à l'Espagne. »

Bien que la guerre d'invasion des Cimbres et des Teutons eût été fatale aux envahisseurs, elle avait causé un grand mouvement parmi les Helvètes dont une tribu au moins, celle des Tigurins, avait pris part aux premiers triomphes des Barbares. L'an 60 av. J.-C., d'accord avec les nobles, Orgétorix, le plus puissant d'entre eux par sa naissance et par ses richesses, provoqua une émigration générale de la nation. Il prétendait que, l'emportant par le courage sur tous les peuples de la Gaule, les Helvètes s'en rendraient maîtres facilement, « et il eut, dit César, d'autant moins de peine à les persuader que, resserrés entre le Rhin, le Jura, le lac Léman et le Rhône qui les séparait de la Province Romaine, ils ne pouvaient ni s'étendre au loin, ni porter aisément la guerre chez leurs voisins, ce qui était un sujet de douleur pour des guerriers aussi belliqueux. » La proposition d'Orgétorix fut adoptée, et comme ils pensèrent que deux ans suffiraient à leurs préparatifs, une loi fixa le départ à la troisième année. Ils assemblèrent un grand nombre de

bêtes de somme et de chariots, ensemencèrent toutes leurs terres afin de s'assurer des vivres dans leur marche, et conclurent de nouveaux traités d'alliance avec leurs voisins. »

La mort d'Orgétorix, survenue dans cet intervalle, ne ralentit pas leurs apprêts ; lorsqu'ils les eurent achevés, ils incendièrent leurs villes, leurs quatre cents bourgades et les habitations particulières, brûlèrent le blé qu'ils ne pouvaient emporter, et entraînèrent avec eux diverses tribus de la Germanie, notamment la tribu gauloise des Boïes. Ils comptaient, de gré ou de force, se frayer un passage par le pays des Allobroges, nouvellement soumis aux Romains. Au jour du rendez-vous assigné sur les bords du Rhône, le 28 mars de l'an 58 av. J.-C., ils se trouvèrent réunis au nombre de trois cent soixante-huit mille, en y comprenant les femmes et les enfants. Le chiffre des combattants ne s'élevait qu'à 92,000.

A cette nouvelle, César accourut à Genève, dont il fit rompre le pont, et aux ambassadeurs des Helvètes qui demandaient à traverser la Province Romaine, promettant de n'y commettre aucun dégât, il dit de revenir chercher sa réponse dans quinze jours. Il mit à profit ce délai pour rassembler des troupes et construire, du lac Léman au Jura, un rempart de 19,000 pas de long sur 16 pieds de haut. Aussi, quand il eut rejeté leur demande, les Helvètes essayèrent inutilement de franchir le passage qu'il leur avait si habilement fermé.

Ils obtinrent alors des Séquanes, par l'intermédiaire de l'édue Dumnorix, la permission de pénétrer sur leur territoire et de se diriger par les terres des Edues (Bourgogne) sur le pays des Santones,

Saintonge) ; mais ils marchaient avec une telle lenteur que César, grâce à sa prodigieuse activité, eut le temps de voler en Italie, d'en ramener cinq légions et d'atteindre les Barbares sur les bords de la Saône dont, depuis vingt jours, ils effectuaient le passage. Il n'y avait plus sur la rive que les Tigurins, cette tribu qui, un demi-siècle auparavant, avait fait passer une armée romaine sous le joug. César les attaque à l'improviste, les rejette avec grande perte dans les forêts voisines, puis, en un jour, il franchit la rivière et se met à la poursuite du reste de la nation. Après un combat de cavalerie qui lui fut défavorable, il dut, faute de vivres, se replier sur Bibracte, (Beuvrey, près Autun), la plus riche ville des Edues. Avertis par des transfuges, les Helvètes rebroussèrent chemin et tombèrent sur son arrière-garde. Une bataille générale ne tarda pas à s'engager ; elle fut acharnée, et depuis une heure de l'après-midi jusqu'au soir, dit César, personne ne put voir un ennemi tourner le dos. Chassés du champ de bataille, les Helvètes virent leur camp assailli par les Romains qui ne purent s'en rendre maîtres qu'après une lutte prolongée bien avant dans la nuit. Ce qui restait des vaincus, environ 130,000 individus, marcha cette nuit-là et les suivantes sans s'arrêter. Quant à César, ses pertes, dont il se garde bien de donner le chiffre, étaient si considérables qu'il passa trois jours à ensevelir ses morts. Le quatrième, les Helvètes avaient atteint le territoire des Lingons (pays de Langres), mais comme César avait défendu de leur fournir des vivres, réduits à la dernière extrémité, ils lui envoyèrent des députés pour implorer la paix. Il la leur accorda à condition de

livrer des otages, leurs armes, les esclaves fugitifs, de retourner dans leur pays et d'y rebâtir les villes qu'ils avaient détruites ; ils y seraient morts de faim, s'il n'avait ordonné aux Allobroges de leur fournir du blé pour leur nourriture et l'ensemencement de leurs terres.

Quant aux Boïes qui s'étaient joints aux Helvètes et étaient renommés pour leur bravoure, il leur permit, à la prière des Edues, de s'établir sur leur territoire. On leur distribua des terres, et plus tard ils jouirent de l'indépendance et de tous les droits des Edues.

On trouva dans le camp des Helvètes, dit César, des tablettes écrites en langue grecque où étaient inscrits nominativement tous les émigrants, ceux qui étaient en état de porter les armes, et séparément les enfants, les vieillards et les femmes. On y comptait 263,000 Helvètes, 36,000 Tulinges (peuple du Wurtemberg), 14,000 Latobriges (peuple du Brisgau), 23,000 Raurakes (peuple du canton de Bâle), 32,000 Boïes, et parmi eux 92,000 combattants. De cette multitude, 110,000 seulement rentrèrent dans leur patrie. Le reste, à l'exception des Boïes, avait péri ou était réduit en esclavage.

II. — GUERRE CONTRE ARIOVISTE.

(58 av. J.-C.)

Avant César, la Gaule — moins les pays soumis aux Romains, — était divisée en deux grands partis qui se disputaient la prééminence. L'un avait à sa tête les Edues, l'autre les Arvernes. Après une lutte de plusieurs années, les Arvernes unis

aux Séquanes se voyant les plus faibles appelèrent à leur secours (vers l'an 72 av. J.-C.) les Germains dont quinze mille, sous les ordres d'Arioviste, passèrent le Rhin. La guerre semblait traîner en longueur, quand Arioviste qui s'était tenu plusieurs mois renfermé dans son camp et au milieu des marais en évitant une bataille, tomba tout à coup sur les Edues dispersés et leur fit essuyer une défaite si complète qu'ils perdirent leur noblesse, leur sénat et leur cavalerie. A la nouvelle de cette victoire, la fertilité du sol, la beauté du climat et les richesses des Gaulois firent accourir en foule les Germains dont le nombre finit par s'élever à 120.000. Dès lors Arioviste, qui sous le consulat et par l'influence de César (59 av. J.-C.) avait reçu du sénat romain le titre de roi et d'ami, régna en maître absolu non-seulement sur les Edues et leurs clients, mais même sur les Séquanes dont il occupa les villes et les terres, et fit peser sur tous une oppression intolérable. César était à peine vainqueur des Helvètes (58 av. J.-C.) que des députés de presque toute la Gaule et les principaux habitants des cités vinrent le féliciter d'une victoire qui les délivrait d'une invasion terrible ; puis, quand avec sa permission, il se fût tenu une assemblée générale, les mêmes députés sollicitèrent de lui une audience particulière. « L'ayant obtenue, dit César, ils se jetèrent à ses pieds en versant des larmes et lui demandèrent instamment le secret sur ce qu'ils allaient lui révéler ; car si leur démarche était connue, ils seraient exposés aux derniers supplices. » Alors un Edue, fidèle ami des Romains, le druide Divitiac, exposa en termes touchants les malheurs de son pays, la cruauté et l'effroyable

tyrannie d'Arioviste, déclarant que si les Romains ne venaient pas à leur secours, ils n'avaient plus qu'à s'expatrier, comme les Helvètes, et à chercher d'autres terres où ils seraient à l'abri de la domination des Germains.

Après avoir relevé leur courage par quelques bonnes paroles, César congédia les Gaulois et envoya à Arioviste des députés chargés de désigner un endroit où ils pourraient se rencontrer. Arioviste répondit que, s'il avait besoin de César, il irait vers lui ; que si César voulait de lui quelque chose, il vînt le trouver ; et enfin que maître de la Gaule par droit de conquête, il ne voyait pas ce qu'il pouvait avoir à démêler avec le peuple romain.

César lui envoya alors un ultimatum : il lui demandait entre autres de ne plus attirer de Germains, de rendre les otages que lui avaient livrés les Edues et de ne faire la guerre ni à ceux-ci ni à leurs alliés, sinon lui, César, comme gouverneur de la Gaule, ne faillirait pas au devoir de défendre les amis du peuple romain et de venger leurs injures.

La réponse d'Arioviste fut fière et arrogante : il ne se mêlait pas des affaires des Romains et ne leur reconnaissait pas le droit de se mêler de celles des peuples que la victoire lui avait soumis ; quant aux menaces, on devait savoir que tous ceux qui l'avaient attaqué avaient couru à leur perte ; il combattrait quand on voudrait, et César verrait quelle était la vaillance de ces Germains invincibles et aguerris qui, depuis quatorze ans, n'avaient pas reposé sous un toit.

César était décidé à la guerre, mais les nouvelles



qu'il reçut de l'invasion de la tribu germaine des Harudes sur le territoire des Edues, et des tentatives faites par les cent cantons suèves pour passer le Rhin lui firent prendre son parti immédiatement. Il se mit en marche, et au bout de trois jours ayant appris qu'Arioviste se dirigeait sur *Vesontio* (Besançon), la plus forte place des Séquanes, il mit tant de célérité dans sa marche qu'il put y arriver avant lui et y laisser garnison.

Mais à ce moment il se produisit dans son armée une panique semblable à celle qui avait frappé lés troupes de Marius quand elles se trouvèrent pour la première fois en présence des Ambro-Teutons. « Un trouble universel et profond, dit César, s'empara des esprits. La frayeur commença par les tribuns militaires et par les préfets. Les uns demandaient à partir ; les autres ne pouvaient ni composer leurs visages, ni retenir leurs larmes. Cachés dans leurs tentes, ils se plaignaient de leur sort et gémissaient sur le danger commun. Dans tout le camp chacun faisait son testament. Ces plaintes et cette terreur ébranlèrent peu à peu les hommes mêmes qui avaient passé leur vie sous les armes, les soldats, les centurions et les commandants de la cavalerie. Ceux qui se montraient les plus fermes, disaient qu'ils avaient peur non point de l'ennemi, mais de la difficulté des chemins, de l'épaisseur des forêts qui les séparaient d'Arioviste, et de la disette des vivres. Quelques-uns allaient jusqu'à annoncer à César que, quand il ordonnerait de lever le camp et de porter les enseignes en avant, les soldats n'obéiraient pas, et par frayeur laisseraient les enseignes en place. »

La situation était grave ; il fallut l'habileté de

César, son énergie, son éloquence pour ranimer le courage de ses soldats démoralisés. Il y parvint si bien que tous s'étant empressés de s'excuser et de l'assurer de leur dévouement et de leur ardeur, il put partir à l'heure fixée. Afin d'éviter ces forêts qui épouvantaient l'armée, il fit un détour de cinquante milles pour lui faire traverser un pays ouvert. Le septième jour, il fut averti par ses éclaireurs de l'approche d'Arioviste qui ne tarda pas à lui demander une entrevue. Elle eut lieu, et sans résultat. De nouveaux pourparlers n'aboutirent pas davantage et enfin au bout de quinze jours se livra une bataille décisive qui fut sanglante et mêlée de succès divers ; une manœuvre habile de P. Crassus décida la victoire. Les Germains mis en déroute ne s'arrêtèrent, dit César, qu'après être parvenus au Rhin, à cinquante mille pas environ du champ de bataille. Quelques-uns essayèrent de passer le fleuve à la nage, ou comme Arioviste, se sauvèrent sur des barques. Tout le reste (80,000 hommes, suivant Plutarque) fut taillé en pièces par la cavalerie lancée à leur poursuite. Les deux femmes du roi germain et l'une de ses filles périrent dans la mêlée, une autre fille fut prise. Quant à lui, il survécut bien peu à sa défaite, et finit probablement ses jours par une mort violente. Il ne vivait plus lors de la guerre des Eburons (54 av. J.-C.)

III. — GUERRE CONTRE LES BELGES.

(57 av. J.-C.)

Après sa victoire, César mit son armée en quartiers d'hiver chez les Séquanes, sous les ordres de

n plus habile lieutenant, Labiénus, et retourna en ılie. Pendant son absence, une ligue formidable ɔrganisa contre la domination romaine.

La Gaule, comme nous l'avons dit, était divisée ı trois parties, dont l'une était occupée par les əlges. « Ils formaient, dit Strabon, une confédéraɔn de quinze peuples répandus le long de l'O-ːan, entre le Rhin et la Loire. Seuls de toute la aule, ils avaient été assez vaillants pour résister ıx Cimbres et aux Teutons qu'ils avaient empêıés d'entrer sur leurs terres. Ils pouvaient mettre)0,000 hommes sous les armes. Les plus braves 'entre eux étaient les Bellovaques (peuple du eauvaisis) et les Suessions (peuple du Soissonais). Ceux-ci, quelque temps avant César, avaient ι pour roi Divitiac, le plus puissant chef de la ƚaule, qui avait conquis l'île de Bretagne ; et son uccesseur Galba (nom qui en gaulois signifiait ;ras) possédait douze villes.

Pendant l'hiver, César fut averti qu'à l'exception les Rèmes (peuple du diocèse de Reims), qui se lonnèrent complétement aux Romains, les Belges ormaient une ligue, se livraient réciproquement les otages et levaient des troupes. Il créa aussitôt deux nouvelles légions qu'il envoya en Gaule au commencement de l'été (57 av. J.-C.) Lui-même ne tarda pas à les rejoindre et à se rendre sur les frontières de la Belgique. Les confédérés étaient déjà entrés en campagne, bien qu'ils n'eussent pas réuni toutes leurs forces qui, d'après les contingents promis, devaient monter à près de 300,000 soldats. Ils assiégeaient une ville des Rèmes, Bibrax (aujourd'hui Bièvre, près Laon, dans l'Aisne). « Leur manière de faire les siéges

est semblable à celle des Gaulois, dit César. Ils investissent la ville, lancent des pierres contre les remparts, et quand ils en ont ainsi chassé les défenseurs, ils s'approchent des portes en faisant la tortue (c'est-à-dire en étendant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, de façon à en faire comme une espèce de toit) et sapent la muraille. » Les habitants résistèrent avec peine une journée, et lorsque la nuit eût mis fin à l'attaque, ils expédièrent des courriers à César qui leur envoya immédiatement des Numides, des archers crétois et des frondeurs des îles Baléares, les plus habiles de tous. L'arrivée de ces troupes fit perdre aux Belges l'espoir de s'emparer de la place ; ils dévastèrent les environs, et vinrent camper à deux mille pas du camp de César.

Quelques jours se passèrent en escarmouches; puis les Belges ayant voulu traverser l'Aisne qui les séparait des Romains furent vigoureusement repoussés. Cet échec, joint à la nouvelle que les Edues, alliés de César, étaient entrés sur le territoire des Bellovaques, dispersa l'armée; chaque peuple alla défendre son territoire. Dans ce mouvement de retraite qui ressemblait presque à une fuite, l'arrière-garde sur laquelle se lança la cavalerie romaine fut complétement taillée en pièces.

Le lendemain, César pénétra dans le pays des Suessions et assiégea leur capitale Noviodunum (Soissons) dont les habitants n'opposèrent pas une longue résistance, dès qu'ils eurent vu les Romains élever des terrasses, construire des tours et approcher les mantelets des murailles. « Effrayés, dit César, de la grandeur et de la promptitude de ces

travaux qu'ils n'avaient jamais vus et dont ils n'avaient jamais entendu parler, ils envoyèrent des députés au proconsul, et à la prière des Rèmes, leurs voisins et alliés, ils obtinrent la vie sauve. » — Les Bellovaques réfugiés dans leur ville forte, *Dratuspantium* (Gratepanche, dans la Somme), se rendirent à leur tour. Grâce à l'intervention de l'édue Divitiac, leur soumission fut acceptée, mais ils durent livrer leurs armes et six cents otages. Elle fut suivie de celle des Ambiens (peuple du territoire d'Amiens); puis César entra sur le territoire des Nerviens qui habitaient le Hainaut et le midi de la Flandre. « C'était, dit-il, un peuple barbare et intrépide qui interdisait tout accès aux marchands étrangers, proscrivait l'usage du vin et toutes les superfluités de la vie, les regardant comme propres à énerver les âmes et à amollir le courage. Ils avaient résolu de n'envoyer aucun député et de n'accepter aucune proposition de paix. » Les Atrebates (peuple du territoire d'Arras) et les Veromandues (peuple du Vermandois) s'étaient réunis à eux.

Une bataille terrible s'engagea sur les bords de la Sambre qui séparait les deux partis. Jamais César et son armée, composée de huit légions, n'avaient couru un aussi grand danger. Les six premières arrivées sur les bords de la rivière commençaient à peine à fortifier leur camp lorsque les ennemis, sortant d'un bois et culbutant la cavalerie romaine qui avait franchi la Sambre, fondirent sur elles « avec une impétuosité si incroyable, dit César, qu'ils semblèrent en un même instant être dans le bois, au milieu de la rivière et aux prises avec nous. L'engagement avait été si rapide

et l'ennemi si impatient de combattre que l'on n'avait eu le temps ni de revêtir les insignes du commandement, ni de mettre les casques, ni d'ôter les enveloppes du bouclier. » Les Romains furent enfoncés au premier choc, le désordre se mit dans leurs rangs, et il fallut toute l'intrépidité, toute la présence d'esprit de César, et la discipline admirable de ses soldats pour rétablir le combat. Après une attaque des Nerviens conduits en masses compactes par leur général Boduognat, le camp fut emporté, les bagages pris, et la destruction des Romains enveloppés de toutes parts sembla si certaine que leurs fuyards allèrent l'annoncer au loin.

L'apparition soudaine des deux légions restées en arrière et arrivées au pas de course au bruit de la mêlée, changea la face du combat. Malgré leur défense héroïque, les Gaulois furent écrasés à leur tour ; pas un ne songea à fuir. « Le soir, dit César, la race et le nom des Nerviens étaient anéantis. Les vieillards qui s'étaient retirés au milieu des marais avec les enfants et les femmes, se rendirent à César. Leurs députés lui dirent que le nombre de leurs sénateurs se trouvait réduit de six cents à trois, que de 60,000 combattants, il en restait à peine cinq cents. » César, qui n'était pas coutumier du fait, usa cette fois de clémence. Il pourvut à leur conservation, leur rendit leur territoire et leurs villes et défendit aux peuples voisins de les attaquer ni de leur faire aucun mal.

La campagne fut terminée par la prise de la ville forte des Aduatikes. (Falais-sur-Mahaigne, en Belgique) dont nous avons parlé plus haut (p. 93, 94). Les habitants avaient capitulé et livré leurs armes quand, la nuit suivante, ils assaillirent à l'impro-

vistе le camp des Romains. Ils furent repoussés, et, pour punir cette perfidie, César, devenu maître de la ville le lendemain, en fit vendre à l'encan tous les habitants ; leur nombre, à ce qu'il sut des acheteurs, s'éleva à 53,000.

César apprit en même temps que P. Crassus, envoyé par lui avec une seule légion contre les Venètes (pays de Vannes) et d'autres peuples des contrées appelées plus tard Bretagne et Normandie, avait reçu, sans coup férir, leur soumission. « Ces événements annoncés à Rome, dit-il, firent décréter quinze jours d'actions de grâces aux dieux ; ce qui n'avait eu lieu jusqu'alors pour aucun général. »

IV. — GUERRE CONTRE LES VENÈTES ET D'AUTRES PEUPLES.

(55-56 av. J.-C.)

La Gaule semblait pacifiée, et César avait cru pouvoir partir sans inquiétude pour l'Illyrie, au commencement de l'hiver ; mais il fut bien vite rappelé par un soulèvement formidable des peuples nouvellement domptés, soulèvement à la tête duquel étaient les Venètes qui étaient de beaucoup les plus puissants de toute la côte de l'Océan. Habiles et hardis marins, ils avaient une flotte nombreuse et « comme ils étaient maîtres du petit nombre de ports situés sur cette mer orageuse et ouverte, ils avaient pour tributaires tous ceux qui naviguaient dans ces parages. »

César nous donne une description curieuse de la manière dont étaient construits leurs vaisseaux. « La carène, dit-il, en est un peu plus plate que celle des

nôtres, ce qui leur permet de se tirer plus facilement des bas-fonds et de mieux résister au reflux. Les proues sont très-élevées, ainsi que les poupes, pour braver la grandeur des vagues et le reflux. Les navires, entièrement en chêne, peuvent supporter toute espèce de chocs. Les rameurs ont pour bancs des poutres d'un pied d'épaisseur attachées avec des clous en fer de l'épaisseur d'un pouce; les ancres sont retenues non point par des cordes, mais par des chaînes de fer. Les voiles sont faites de peaux souples et amincies, soit qu'ils manquent de lin ou ne sachent pas s'en servir, soit, ce qui est plus probable, qu'ils trouvent ces peaux plus propres à soutenir la violence des vents et des tempêtes de l'Océan et à diriger leurs pesants navires. Dans une lutte avec de tels vaisseaux les nôtres ne pouvaient l'emporter que par les mouvements rapides et vigoureux des rames; car leurs éperons devenaient inutiles contre des navires aussi solides, que leur hauteur même mettait à l'abri des traits et qui pouvaient braver les écueils. Lorsqu'ils étaient assaillis par une tourmente et qu'ils s'abandonnaient aux vents, ils y résistaient plus facilement, s'arrêtaient sans crainte sur les bas-fonds, et lors du reflux n'avaient à redouter ni les rochers ni les récifs; circonstances qui étaient toutes à craindre pour nos vaisseaux. »

Les places fortes des Venètes étaient pour la plupart bâties à l'extrémité de langues de terre et sur des promontoires. La marée les rendait inaccessibles aux gens de pied et aux navires qu'en se retirant elle laissait à sec.

Cette position topographique jointe à leur supériorité maritime, leur inspirait une grande confiance.

« Ils savaient, dit César, que les routes de terre étaient interrompues par les marées, et que la navigation serait difficile pour nous à cause de notre ignorance des localités et de la rareté des ports. Ils s'attendaient à ce que le manque de vivres empêchât notre armée de séjourner longtemps chez eux ; et dans le cas où l'événement tromperait leur espoir, ils se fiaient en leur flotte. »

Malgré tant d'obstacles, les Romains n'hésitèrent pas à former le siége de ces villes; mais quand, à force de travail, ils étaient parvenus à contenir la mer par des digues et des môles, et à élever leurs terrasses jusqu'à la hauteur de la muraille des assiégés, ceux-ci montaient sur leurs navires où ils avaient transporté leurs biens et gagnaient une ville voisine. Cette tactique leur réussit pendant la plus grande partie de l'été et leur fut d'autant plus facile que les vents contraires arrêtaient la flotte romaine qui éprouvait de grandes difficultés sur une mer ouverte et à hautes marées.

César, après avoir enlevé, et sans profit, plusieurs places des Venètes, comprit que pour obtenir un résultat décisif, il fallait détruire leur flotte, et il fit venir la sienne. Dès qu'elle fut en vue, deux cent vingt de leurs vaisseaux parfaitement équipés et armés sortirent du port et vinrent présenter la bataille aux ennemis. « Brutus, le chef de la flotte, les tribuns militaires et les centurions qui commandaient chaque vaisseau hésitaient sur la manière d'engager un combat où serait sans effet l'éperon de nos galères dont les tours, si élevées qu'elles fussent, ne pouvaient atteindre même la poupe des vaisseaux des barbares qui, sans qu'on pût leur répondre, nous accableraient de leurs

traits. Une invention des nôtres nous servit grandement : Au moyen de faux très-aiguisées, emmanchées à de longues perches semblables à celles qui sont en usage dans les siéges, on accrochait les cordages qui attachent les vergues aux mâts, et on les rompait en faisant force de rames. Les cordages coupés, les vergues tombaient et leur chute réduisait à l'immobilité les navires gaulois dont toute la force résidait dans les voiles et les agrès. L'issue du combat ne dépendait plus que de la valeur de nos soldats qui, en cela l'emportaient sur les ennemis, d'autant plus qu'ils combattaient à la vue de César et de toute l'armée à qui aucune action courageuse ne pouvait échapper, car les collines et les hauteurs situées près de la mer étaient occupées par nos troupes. Dès qu'un vaisseau était ainsi désemparé, deux ou trois de nos galères l'entouraient et nos soldats s'élançaient à l'abordage avec la plus vive ardeur. Les barbares, hors d'état de résister et voyant une partie de leurs navires tombés en notre pouvoir, essayèrent de chercher leur salut dans la fuite. Déjà ils avaient tourné leurs navires du côté du vent, quand survint un tel calme qu'il leur fut impossible de se mouvoir. Cette circonstance favorable rendit notre victoire complète, en permettant aux nôtres de les attaquer et de les prendre l'un après l'autre. Bien peu, grâce à la nuit, purent regagner la terre. Le combat avait duré depuis la 4e heure du jour (dix heures du matin) jusqu'au coucher du soleil. »

Cette victoire qui fut probablement chèrement achetée, quoique César n'en dise rien, mit fin à la guerre. Les Venètes, qui avaient perdu leur flotte et l'élite de leur population, se rendirent au vain-

queur avec tout ce qu'ils possédaient. César les traita avec sa cruauté habituelle. Il fit mettre à mort leur sénat et vendre à l'encan le reste des habitants.

Pendant qu'il triomphait ainsi des Venètes, un de ses lieutenants, Titurius Sabinus, mettait en déroute complète Viridorix, chef suprême des Unelles (peuple du département de la Manche) auxquels s'étaient joints divers peuples voisins, les Aulerques, les Eburovices et les Lexoviens. « Toutes les cités de cette contrée se soumirent, dit César ; car si le Gaulois est prompt et ardent à commencer la guerre, il n'a ni constance ni fermeté dans les revers. »

Les armes romaines ne furent pas moins heureuses dans l'Aquitaine dont presque tous les peuples se soumirent à Crassus, après qu'il eut pris la capitale des Sotiates et emporté d'assaut un camp retranché où périrent près de quarante mille Gaulois.

César voulut terminer la campagne par une expédition contre les Morins et les Ménapes qui restaient en armes et ne lui avaient jamais envoyé demander la paix. Ces peuples, instruits par l'expérience de leurs voisins, ne voulurent pas risquer de grandes batailles ; ils se retirèrent avec leurs biens dans les bois et les marais et assaillirent à l'improviste les Romains, qui commençaient à fortifier leur camp. Ils furent repoussés mais non sans leur avoir fait subir des pertes sensibles. Les jours suivants, César fit travailler à abattre la forêt qui leur servait d'asile et avançant peu à peu s'était déjà emparé d'une partie de leur bétail, quand les pluies d'automne vinrent l'arrêter dans sa mar-

che et le forcèrent de se mettre en retraite pour prendre ses quartiers d'hiver.

L'année suivante fut occupée par une guerre contre diverses tribus de Germains qui avaient envahi le territoire des Ménapes. Il les battit, les poursuivit au delà du Rhin, et fut le premier général romain qui franchit ce fleuve. Puis il fit une descente dans l'île de Bretagne pour punir ses habitants des secours qu'en diverses circonstances ils avaient fournis aux Gaulois. A son retour, les Morins ayant assailli une partie de ses troupes qui venaient de débarquer, T. Labiénus fut envoyé contre eux et, comme les marais qui les avaient protégés l'année précédente étaient desséchés, ils tombèrent presque tous en son pouvoir. En même temps deux autres lieutenants dévastèrent le pays des Ménapes.

Lorsque la nouvelle de ces victoires fut parvenue à Rome, le Sénat décréta vingt jours d'actions de grâces, malgré la vive opposition de Caton qui, alléguant une perfidie que César avait commise en retenant prisonniers des ambassadeurs germains, déclara, au dire de Plutarque, qu'il fallait le livrer aux barbares pour décharger la république du crime de foi violée et en détourner la malédiction sur celui-là seul qui en était coupable.

V. — GUERRE CONTRE LES CARNUTES ET LES ÉBURONS.

(54-53 av. J.-C.)

César qui, suivant son habitude, était allé passer l'hiver au delà des Alpes, avait fait faire en son absence de grands préparatifs pour une nouvelle

expédition dans l'île de Bretagne. De retour en Gaule, après avoir apaisé quelques mouvements chez les Trévires, il s'embarqua au port Itius (Wissant, dans le Pas-de-Calais, aujourd'hui à plusieurs centaines de mètres de la mer). Les dissensions des insulaires facilitèrent ses succès. Mais rappelé en Gaule par la mauvaise saison et par l'agitation du pays il revint vers le milieu de septembre, sans avoir obtenu d'autre résultat de ses victoires qu'un certain nombre d'otages et la promesse d'un tribut.

Pendant son absence une vaste conspiration s'était ourdie contre lui. La haine que les cruautés et les exactions du conquérant avaient excitée fut poussée au comble par sa tyrannie envers les peuples alliés ou soumis. Partout il cherchait à détruire les institutions républicaines et à mettre à la tête des cités des hommes propres à lui servir d'instruments dans les assemblées générales des députés de la Gaule qu'il s'était arrogé le droit de convoquer tous les ans.

Le mouvement éclata chez les Carnutes (pays chartrain). « Il y avait chez eux, dit César, un homme d'une haute naissance, Tasget, dont les ancêtres avaient régné sur la cité. César, à cause de sa valeur, de son attachement à sa personne et des grands services qu'il lui avait rendus dans toutes les guerres, l'avait rétabli sur le trône de ses aïeux. Il régnait depuis trois ans quand ses ennemis, ayant pour complices un grand nombre de ses sujets, le massacrèrent publiquement. » A cette nouvelle, César, craignant un soulèvement général, se hâta d'expédier une légion avec ordre de saisir et de lui amener ceux qui avaient trempé dans le meurtre de Tasget.

Vers la même époque, Titurius Sabinus et Cotta, envoyés avec une légion pour passer l'hiver dans la Belgique, avaient reçu un excellent accueil des chefs éburons, Ambiorix et Cativolke. « Mais ceux-ci, dit César, séduits par des émissaires du trévire Indutiomar, soulevèrent le pays, assaillirent subitement nos soldats qui faisaient du bois, et en foule attaquèrent le camp. Repoussés, ils demandèrent avec grands cris, suivant leur coutume, que quelques-uns d'entre nous vinssent s'entretenir avec eux sur des choses de grande importance. »

Plusieurs officiers étant allés trouver Ambiorix, il leur raconta qu'une conjuration générale était organisée dans la Gaule entière, et que le jour était fixé pour attaquer à la fois tous les cantonnements des Romains. Il les engageait dans leur intérêt à aller rejoindre les camps de Q. Cicéron et de Labiénus, leur promettant libre passage sur ses terres.

Au retour des officiers, une orageuse discussion s'éleva dans le conseil sur le parti à suivre. Malgré une vive opposition, Titurius se décida à ajouter foi au perfide conseil d'Ambiorix, et l'armée se mit en marche. A peine fut-elle engagée dans une vallée profonde qu'elle fut assaillie de tous côtés par les Gaulois embusqués dans les bois d'alentour. Les Romains soutinrent vaillamment le choc et combattirent depuis le point du jour jusqu'à deux heures de l'après-midi, sans avoir rien fait d'indigne d'eux, dit César, mais la plus grande partie avait péri; et Sabinus, perdant tout courage et toute dignité, envoya supplier Ambiorix d'accorder la vie à lui et au reste de ses soldats. Se fiant encore à ses promesses, il se rend avec plu-

sieurs de ses officiers près de lui, et dépose les armes ; mais au moment où il discutait les conditions de la capitulation, il est massacré avec son escorte. Ce fut le signal de la déroute des siens. Ceux qui purent échapper au carnage se réfugièrent dans le camp qu'ils avaient quitté le matin, y repoussèrent les ennemis jusqu'à la chute du jour et dans la nuit s'entretuèrent jusqu'au dernier. Quelques fuyards se sauvèrent à travers les forêts et gagnèrent le camp de Labiénus à qui ils annoncèrent cet affreux désastre.

Aussitôt après cette victoire les peuples de la Belgique, prévenus par des courriers d'Ambiorix, prennent les armes et vont assaillir le camp de Q. Cicéron, le frère du célèbre orateur, camp situé chez les Nerviens. Peu s'en fallut que, dans le premier moment de surprise, il ne fût emporté d'assaut. Repoussés, ils en firent le siége et l'environnèrent d'un rempart et d'un fossé. « Ils avaient, dit César, appris cet art de nous dans les campapagnes précédentes, et s'en faisaient instruire par des prisonniers; mais faute des instruments nécessaires, ils en étaient réduits à enlever le gazon avec leurs épées et à porter la terre dans leurs mains ou dans leurs sacs. Du reste on peut juger par là de leur multitude, car en moins de trois heures, ils construisirent un retranchement de quinze mille pas de circuit; les jours suivants, ils se mirent à élever des tours à la hauteur de notre rempart, à préparer et à faire des faux ainsi que leur avaient montré les prisonniers. »

Le septième jour du siége, les Gaulois au moyen de balles d'argile rougies au feu et de traits enflammés parvinrent à incendier les cabanes des



soldats recouvertes de chaume « à la manière gauloise; » en même temps ils donnèrent l'assaut. Là se montra dans tout son éclat cette admirable discipline des Romains qui leur donna l'empire du monde. « Quoiqu'ils fussent brûlés de tous côtés par la flamme et accablés d'une grêle de traits, dit César, quoiqu'ils comprissent que toute leur fortune et tous leurs bagages étaient dévorés par l'incendie, pas un d'eux ne songea à quitter le rempart, ni même à détourner les yeux. Ce fut pour nous une journée rude et pénible. » Elle tourna à l'avantage des Romains qui firent subir de grandes pertes aux assaillants.

Cependant, à mesure que le siége se prolongeait, les forces des Romains s'épuisaient. Cicéron avait beau envoyer à César messagers sur messagers, les courriers étaient arrêtés et mis à mort à la vue du camp. Enfin un chef nervien qui l'accompagnait depuis le commencement des hostilités parvint à décider un de ses esclaves à se charger d'une lettre qu'il emporta attachée à son javelot. Le Gaulois se mêla à ses compatriotes sans exciter leur défiance et put arriver près de César.

Les communications avaient été si rigoureusement interceptées que César connut à la fois le massacre des soldats de Titurius et les dangers où se trouvait Cicéron. Dans sa douleur il jura de ne couper sa barbe et ses cheveux (il était chauve) que quand il les aurait vengés. Prenant alors ses mesures avec une rapidité extraordinaire, il expédia de divers côtés des ordres pour rappeler trois légions, dont deux seulement purent le rejoindre. La troisième que commandait Labiénus était tellement entourée par les Trévires que cet habile général ne crut pas

prudent de sortir de ses quartiers. Malgré ce contretemps César partit à marche forcée, et arriva sur les terres des Nerviens où des prisonniers lui apprirent la détresse extrême où était réduit Cicéron. « Il décida alors à prix d'argent un cavalier gaulois à porter à son lieutenant une lettre qu'il écrivit en caractères grecs afin qu'elle ne pût être lue dans le cas où elle tomberait au pouvoir des ennemis. S'il ne pouvait arriver jusqu'aux assiégés, il devait l'attacher à la courroie de son javelot et la jeter dans leurs retranchements. Le javelot lancé dans le camp se ficha par hasard sur une tour et y resta deux jours. Le troisième, il fut aperçu par un soldat qui le porta à Cicéron. La lecture de la lettre fut faite en présence des soldats et y excita des transports de joie. Bientôt on ne put avoir de doute sur l'approche des légions que signalait au loin la fumée des incendies allumés sur leur passage. »

Les Gaulois, avertis par leurs coureurs de l'arrivée de César, levèrent le siége et marchèrent à sa rencontre. Cicéron dégagé put à son tour lui envoyer un messager pour le prévenir de leur marche. Par ses habiles manœuvres, César sut attirer les ennemis dans une position désavantageuse, se laissa attaquer par eux et, grâce à une rapide offensive, dispersa avec un grand carnage leur armée forte de 60,000 hommes. Le même jour il rejoignit Cicéron; et frappé d'étonnement à la vue des travaux élevés par les assiégeants, il lui donna ainsi qu'à ses soldats les éloges que méritait bien leur valeureuse défense, car il y en avait à peine un dixième qui fût sans blessure.

Le bruit de la victoire de César fut porté chez

les Rèmes à Labiénus avec une incroyable rapi
dit César. Quoique la distance qui le séparait
quartiers de Cicéron fût de plus de 60,000 pas, i
fut instruit le même jour avant minuit, c'est-à-
au bout de neuf heures. Il devait être attaqu
lendemain par les Trévires, mais à cette nouv
Indutiomar rentra précipitamment dans son p
Il y rassembla des troupes pendant l'hiver,
revint attaquer Labiénus qui dans une sortie
en fuite les assaillants. Suivant les ordres de
général, les cavaliers alliés s'acharnèrent à la pe-
suite d'Indutiomar qui fut atteint et tué; sa
fut apportée au camp. Cette déroute amena la
persion des corps que les Eburons et les Nervi
avaient déjà réunis et « César ne tarda pas à
la Gaule un peu plus tranquille. »

Ce calme ne fut pas long. Informé des mouvements des Trévires, des Nerviens, des Aduatikes et des Ménapes, et de l'attitude menaçante des Senons et des Carnutes, César, qui avait pu faire venir d'Italie trois légions, fondit à l'improviste, avant la fin de l'hiver, sur le territoire des Nerviens hors d'état de soutenir une pareille attaque, leur enleva un grand nombre d'hommes et de bestiaux qu'il distribua à ses soldats, dévasta leur pays et les força de se rendre et de livrer des otages. Puis il convoqua l'assemblée générale des cités gauloises à Samarobrive (Amiens) où refusèrent de paraître les Senons et les Carnutes. Il transféra alors l'assemblée à Lutèce, capitale des Parisiens, et le même jour partit à la tête des légions et se rendit à grandes journées chez les Senons.

Les Senons, à l'instigation d'un chef nommé Acco, avaient chassé et proscrit le roi Cavarin, qui leur

avait été imposé par le proconsul. La brusque arrivée de celui-ci déjoua leurs plans de résistance. Grâce à l'intervention de leurs anciens alliés les Edues, ils obtinrent leur pardon en livrant cent ôtages et entre autres Acco qui plus tard fut mis à mort. Les Carnutes, à la prière des Rèmes dont ils étaient les clients, furent aussi épargnés. Libre de ce côté, il se tourna contre les Nerviens, les Ménapes et les Trévires que la dévastation de leur pays força bientôt à la soumission, et lança ses troupes sur les terres des Eburons qu'il avait voués à l'extermination. Pour rendre leur destruction plus sûre et plus complète, il convia au pillage par des messagers les peuples voisins, même les Germains; « Gaulois et Sicambres, dit Dion Cassius, se jetèrent en foule sur cette proie. » Tous les bourgs et toutes les habitations furent brûlés; tout fut livré au pillage. Les pluies et les orages détruisirent le blé qui n'avait pas été consommé, et les malheureux qui échappèrent au massacre ou à la captivité périrent de faim et de misère. Quant à Ambiorix, bien que sa capture eût été mise à haut prix, il sut déjouer les poursuites. « On semblait toujours, dit César, ne l'avoir manqué que de peu d'instants, et toujours des cavernes et des bois nous le dérobaient. Il gagna ainsi à la faveur de la nuit d'autres régions et d'autres retraites, n'ayant pour escorte que quatre cavaliers, les seuls auxquels il osât confier sa vie. »

Toutefois les Romains faillirent payer cher leurs dévastations. Avertis par un Eburon prisonnier que leur butin était entassé à Aduatika sous la garde de troupes peu nombreuses, les Sicambres franchirent en quelques heures la distance qui les en

séparait, épièrent, dit Dion Cassius, le moment où les Romains étaient sortis pour fourrager et envahirent leur camp. Ceux-ci étant accourus pour le défendre, les barbares en firent un grand carnage, puis, craignant la colère de César, ils rentrèrent précipitamment dans leur pays. »

VI. — SOULÈVEMENT DE LA GAULE. — VERCINGÉTORIX. — SIÉGE ET PRISE D'AVARICUM.

(52 av. J.-C.)

César était parti pour l'Italie. La nouvelle des troubles sanglants qui agitaient alors la République fit croire en Gaule qu'ils retiendraient César au delà des Alpes, et y augmenta la fermentation causée par le supplice d'Acco. Les principaux chefs tinrent des conciliabules dans des lieux écartés et dans les bois; et à leur dernière réunion un soulèvement général fut résolu. Les Carnutes avaient déclaré qu'ils étaient décidés à braver tous les dangers pour la cause commune, et qu'ils prendraient les armes les premiers; et, comme de peur d'être découverts, ils ne pouvaient se donner mutuellement des otages, ils demandèrent à leurs alliés de leur jurer sur les étendards réunis de ne point les abandonner quand ils auraient commencé la guerre.

Ce serment qui était le plus sacré parmi eux ayant été prêté, on fixa l'époque de la prise d'armes. Au jour dit, les Carnutes sous les ordres de deux chefs déterminés, Cotuat et Conetodun, se jettent à un signal convenu sur la ville de Genabum (Orléans). Les Romains qui s'y trouvaient pour

.ffaires de commerce sont massacrés et leurs biens ›illés. « La nouvelle, dit César, en parvint rapilement à toutes les cités de la Gaule; car dès qu'il urvient un événement important, les Gaulois se 'apprennent par des cris à travers les campagnes l'un pays à l'autre. Ceux qui les entendent les ransmettent à leur tour aux plus proches, comme ›n fit à cette occasion. Aussi, bien que les Arvernes ussent à environ 160 milles de Genabum, ils surent ıvant la fin de la première veille ce qui s'y était ›assé au lever du soleil. »

Il y avait alors parmi les Arvernes un jeune homme nommé Vercingétorix qui appartenait à une illustre famille. Son père, Celtill, qui tenait le premier rang en Gaule, avait été mis à mort par les gens de sa cité comme coupable d'aspirer à la royauté. César cherchant à substituer partout dans les cités gauloises la monarchie au gouvernement aristocratique, il est fort probable qu'il favorisa la tentative de Celtill et qu'à cette occasion Vercingétorix eut avec le proconsul des relations d'amitié que celui-ci reprocha plus tard amèrement au vaincu d'Alesia.

Quoi qu'il en soit, lors du soulèvement des Carnutes, Vercingétorix voulut entraîner dans leur cause, sa cité, Gergovie (bâtie sur le mont Gergoie, près de Clermont), mais il en fut chassé par son oncle Gobanitio et d'autres chefs qui refusaient de se lancer dans une aventure aussi périlleuse.

Il recruta alors des partisans dans les campagnes et à la tête de forces considérables il rentra dans la ville, en expulsa ses adversaires, et proclamé roi des Arvernes, il envoya immédiatement des députés chez tous les peuples confédérés pour réclamer

l'exécution de leurs serments. Tels étaient à la fois et son ascendant et la disposition des esprits qu'il entraîna les Senons, les Parisiens, les Lemovikes, (Limousin) les Pictons (Poitou), les Cadurkes (Cahors), les Turons (Touraine), les Andes (Anjou), etc., et les peuples riverains de l'Océan. Tous s'accordèrent d'une voix unanime à lui déférer le commandement.

C'était là le jeune héros contre lequel César allait avoir à soutenir la lutte la plus opiniâtre et la plus terrible; malheureusement le vainqueur est à peu près le seul historien de cette guerre pleine de péripéties émouvantes; mais à certains passages épars dans quelques écrivains de l'antiquité, on peut deviner avec quel soin il a pallié ou dissimulé les échecs que sa fortune éprouva pour la première fois en Gaule.

Le plan des confédérés était, en même temps qu'ils soulèveraient tous les peuples de la Gaule qui ne s'étaient pas encore joints à eux, d'aller attaquer la Province Romaine et d'empêcher César, alors en Italie, de rejoindre ses légions. Avant que celui-ci eût passé les Alpes, le cadurke Luctère envoyé chez les Ruthènes (Rhodez) leur fit prendre les armes ainsi qu'aux Nitiobriges (Agénois) et aux Gabales (Gevaudan), et avec une nombreuse armée se jeta sur le pays de Narbonne. César, à cette nouvelle, se hâta d'y arriver et par ses habiles dispositions arrêta l'invasion. Puis, à la tête des troupes qu'il avait rassemblées chez les Helviens (Vivarais), malgré la rigueur de la saison et la neige épaisse qui couvrait les montagnes, il franchit les Cévennes et tomba à l'improviste sur les terres des Arvernes.

Vercingétorix, qui était alors chez les Bituriges (Berri), accourut pour défendre son pays; mais César ne l'attendit pas. Il se rendit en hâte à Vienne (Dauphiné) d'où il ramena avec une célérité merveilleuse sa cavalerie, et ramassant en route toutes les légions, fit lever le siége de Gergovie des Boïes (Moulins) à Vercingétorix, s'empara de Vellaudunum (Beaune, dans le Loiret), de Genabum qu'il livra à l'incendie et au pillage, et après un combat de cavalerie où les Gaulois furent battus se dirigea vers la plus forte et la plus grande place des Bituriges, Avaricum (Bourges).

Ces revers n'abattirent pas le courage de Vercingétorix. Dans un conseil de guerre qu'il convoqua, il démontra qu'il fallait changer la tactique suivie jusqu'alors; on devait employer tous les moyens pour priver l'ennemi de vivres et de fourrage, ce qui serait aisé aux Gaulois grâce à leur nombreuse cavalerie; les Romains, obligés de se disperser pour s'en procurer, seraient facilement détruits en détail; les intérêts particuliers devaient être sacrifiés au salut public et il fallait se résoudre à incendier les bourgs et les maisons aussi loin que les Romains pouvaient s'étendre, et à brûler même les villes qui par leurs fortifications ou leur position naturelle pouvaient offrir un asile aux Gaulois déserteurs ou un but aux Romains qui, s'ils les emportaient, y trouveraient butin et provisions.

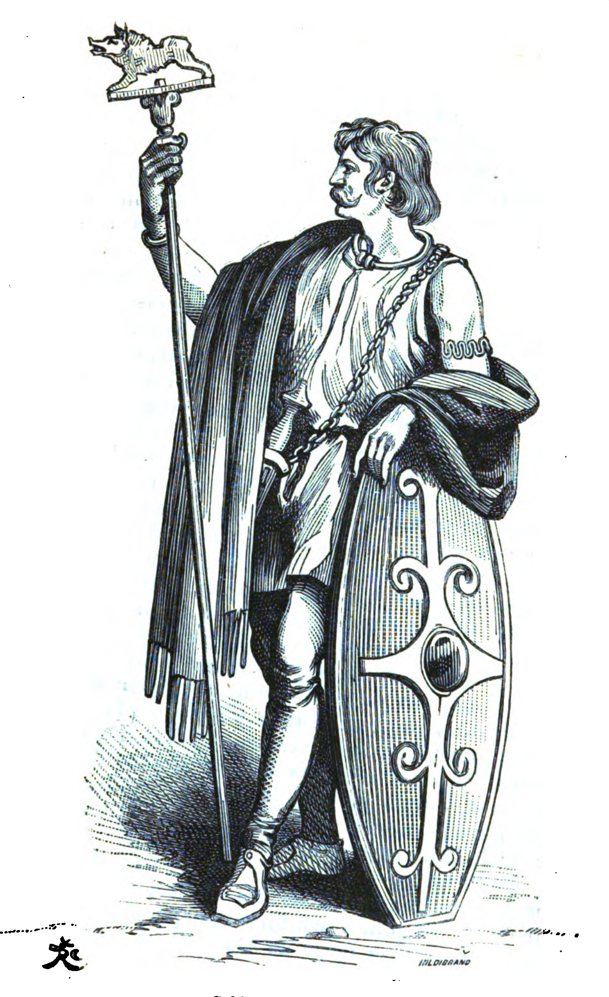
Ce plan énergique fut adopté. En un seul jour plus de vingt villes des Bituriges furent livrées aux flammes. La même destruction s'exerça dans les pays environnants. Partout, dit César, on ne voyait qu'incendies. Puis, dans une assemblée générale on agita la question de savoir si on défendrait ou si on

détruirait Avaricum. « Les Bituriges se jetèrent aux pieds des autres Gaulois ; ils les supplièrent de ne pas les forcer à mettre le feu de leurs propres mains à la plus belle ville de presque toute la Gaule, la force et l'ornement de leur patrie, et que grâce à sa position, ils défendraient facilement. » Vercingétorix, après les avoir combattus, céda à leurs prières ; et cette fatale détermination décida du sort de la campagne.

César parut bientôt devant Avaricum et en fit immédiatement le siége.

La ville était entourée presque partout soit de marais, soit de rivières (l'Auron et l'Yèvre). A ces défenses naturelles s'ajoutaient des fortifications d'un genre particulier usité en Gaule et dont César nous décrit ainsi la construction : « On place sur le sol, dit-il, dans le sens de leur longueur, des poutres séparées entre elles par un intervalle de deux pieds. On les assujettit intérieurement entre elles et on les recouvre de terre. Sur le devant on garnit de grosses pierres les intervalles. A ce premier lit de pierres et de poutres on en ajoute un second, construit absolument de la même manière, en ayant toujours soin que les poutres ne se touchent pas ; et l'on continue ainsi cette superposition de poutres et de pierres jusqu'à ce que la muraille ait atteint la hauteur voulue. Non-seulement cette fortification composée de rangs alternatifs de bois et de pierres n'est point laide, à cause de la variété qu'elle offre à la vue, mais elle est encore de la plus grande utilité pour la défense des villes ; car le mur est protégé par la pierre contre l'incendie et par le bois contre le bélier, et on ne peut rompre ni disjoindre un assemblage de poutres de





Soldat gaulois.

quarante pieds de long pour la plupart reliées entre elles à l'intérieur. »

Le siége dura vingt-huit jours. Assiégés et assiégeants rivalisèrent d'intrépidité et d'héroïsme. Vercingétorix qui tenait la campagne avec une nombreuse cavalerie interceptait si bien les convois que les Romains restèrent trois jours sans blé. Malgré leurs pertes incessantes, malgré leurs privations et leurs souffrances, les légions refusèrent obstinément de lever le siége. « A la valeur singulière de nos soldats, les Gaulois, dit César, opposaient des stratagèmes de toute espèce, car c'est une race extrêmement industrieuse, et d'une rare aptitude à imiter et à exécuter tout ce qui lui est enseigné. Ainsi, ils détournaient les faux avec des lacets, et quand ils les avaient saisies, ils les attiraient à eux au moyen de machines. Ils ruinaient notre terrasse par des galeries souterraines avec d'autant plus d'habileté que, grâce à leurs nombreux gisements de fer, ils connaissent et pratiquent toute espèce de mines. Ils avaient de tous côtés garni leurs murailles de tours recouvertes de cuir, et dans leurs nombreuses sorties de jour et de nuit, ils incendiaient nos ouvrages ou assaillaient nos travailleurs. L'élévation que gagnaient nos tours par l'exhaussement journalier de la terrasse, ils la donnaient aux leurs. Ils arrêtaient nos tranchées avec des pieux aigus et durcis au feu, de la poix bouillante, des pierres énormes, et nous empêchaient de les approcher de leurs remparts. »

Enfin après vingt-cinq jours de travail, les Romains surmontant tous les obstacles, bravant le froid et les pluies continuelles, parvinrent à élever une terrasse large de 330 pieds et haute de 80,



Soldat romain.

qui touchait presque au mur de la ville. César qui, suivant son habitude, passait la nuit dans les ouvrages, exhortait les soldats à ne pas interrompre leur travail quand tout à coup, un peu avant la troisième veille, on vit de la fumée sortir de la terrasse à laquelle les Gaulois avaient mis le feu au moyen d'une mine. En même temps ils firent une sortie par deux portes, tandis que du haut des remparts d'autres lançaient sur la terrasse des torches, du bois sec, de la poix et d'autres matières incendiaires. Il en résulta pendant quelque temps un affreux tumulte, mais César pourvut à tout et, après un combat acharné qui dura presque jusqu'à l'aube, le feu de la terrasse fut éteint et les assaillants repoussés dans la ville. Le proconsul ne put s'empêcher d'admirer le courage déployé par les Gaulois qui s'étaient battus, comme si le salut de la Gaule avait dépendu de leur succès. Nous vîmes alors, dit-il, un fait digne de mémoire. Devant la porte de la ville se tenait un Gaulois à qui l'on passait de main en main des boules de suif et de poix qu'il jetait pour activer l'incendie. Un trait lancé par un scorpion lui perce le flanc droit et le renverse mort. Un de ses voisins passe sur son cadavre et le remplace. Il est frappé à son tour, et le poste fut toujours rempli jusqu'à la fin du combat. »

Le lendemain Vercingétorix envoya à la garnison l'ordre d'évacuer la ville. La nuit venue, elle commençait ses préparatifs de départ quand les femmes, sortant éplorées de leurs maisons, se jetèrent aux pieds des soldats, les suppliant de ne pas les abandonner ; puis voyant que leurs prières étaient inutiles, elles poussèrent de grands cris

pour avertir les Romains de leur fuite; les Gaulois effrayés craignirent que la cavalerie romaine ne vînt leur barrer le passage et renoncèrent à leur projet.

Le jour suivant, il survint une grande pluie, et César, remarquant que les remparts étaient moins gardés que d'habitude, fit donner l'assaut. Chassés de leurs tours et de leurs remparts, les Gaulois s'étaient rangés sur la place publique et dans les endroits spéciaux décidés à une défense acharnée quand, voyant les Romains occuper les remparts sans en descendre, la crainte de se voir couper la retraite leur causa une panique effroyable; ils jetèrent leurs armes et coururent vers l'extrémité de la ville. Les Romains se précipitèrent sur eux et en firent un épouvantable carnage. Rien ne fut épargné, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. « De toute cette multitude qui se montait à environ 40,000 âmes, à peine en arriva-t-il sans blessures, près de Vercingétorix, huit cents qui dès le commencement du tumulte s'étaient jetés hors de la ville. Les vainqueurs trouvèrent à Avaricum de grands approvisionnements qui rendirent inutiles les dévastations auxquels on avait livré la contrée.

VII. — SIÉGE DE GERGOVIE. — DÉFAITE DE CÉSAR.

Le désastre d'Avaricum, si grave qu'il fût, n'abattit point le courage des Gaulois et ne fit qu'augmenter l'autorité et le prestige de Vercingétorix; car l'on se rappela que c'était contre son avis que la ville n'avait point été évacuée et brûlée. Il obtint même d'eux qu'à l'avenir, pour résister aux subites

attaques des Romains, ils retrancheraient leurs camps, ce qu'ils n'avaient jamais fait auparavant. En même temps, grâce à ses habiles menées, la Gaule presque entière prenait les armes.

César, après avoir été apaiser un commencement de soulèvement chez les fidèles Edues donna quatre légions à son meilleur lieutenant, Labiénus, pour les opposer aux Senons, aux Parisiens et aux Belges, et lui-même avec six autres alla assiéger la Gergovie des Arvernes dont l'armée de Vercingétorix couvrait les approches. Il se livra là des combats meurtriers avec des succès divers. Durant une absence de César, motivée par une trahison des Edues, son camp faillit être emporté; une autre fois les Romains furent sur le point de surprendre la ville. Ils étaient parvenus aux pieds des remparts qu'ils commençaient à escalader. « Déjà les mères, dit César, jetaient du haut des murailles des habits et de l'argent, et s'avançant le sein découvert et les bras étendus suppliaient les Romains de les épargner et de ne pas les traiter comme à Avaricum où l'on n'avait fait grâce ni aux femmes ni aux enfants; quelques-unes même, s'aidant de main en main à descendre, s'étaient livrées aux soldats », quand accoururent de l'autre bout de la ville les Gaulois occupés à la fortifier : une mêlée furieuse s'engagea. « Les femmes qui un instant auparavant nous tendaient les mains du haut des remparts s'offraient aux Barbares, échevelées suivant leur usage, et les imploraient en leur montrant leurs enfants. » Les Romains avaient le désavantage du lieu et du nombre. Fatigués de leur course et de la durée du combat, ils ne se soutenaient plus qu'avec peine contre des troupes fraîches et sans



Siège de Gergovie par les Romains.

blessures, et durent bientôt battre en retraite. »

Pendant que les Romains étaient ainsi repoussés de la ville, Vercingétorix prenait l'offensive, et après une lutte acharnée culbutait les ennemis. La dixième légion demeurée en réserve put seule arrêter sa poursuite ; sept cents Romains et quarante-six centurions étaient restés sur le champ de bataille.

Cette défaite était, du moins autant que nous pouvons le savoir, la première que César eût éprouvée ; elle eut en Gaule un immense retentissement. Les peuples jusqu'alors indécis se soulevèrent. César leva le siége de Gergovie et voulut d'abord se retirer chez les Edues, mais chemin faisant il apprit qu'eux et leurs clients avaient fait alliance avec Vercingétorix. Deux chefs édues, Eporédorigh et Virdumar s'étaient emparés de Noviodunum (Nevers) où il avait mis en dépôt une partie de ses bagages, ses provisions et ses équipages, les deniers publics, les otages de la Gaule et les nombreux chevaux qu'il avait fait acheter en Espagne et en Italie. Tous les Romains qui s'y trouvaient avaient été massacrés, et la ville pillée puis brûlée.

Labiénus, de son côté, chargé de combattre les Parisiens, joints aux Senons, aux Aulerkes et à d'autres peuples voisins, s'était montré digne de son général. Menacé de tous les côtés, il sut opérer avec tant d'habileté qu'il parvint à rejoindre César après avoir anéanti, probablement près de Vitry-sur-Seine, l'armée ennemie commandée par un vieux guerrier, Camulogène, qui périt les armes à la main.

VIII. — SIÉGE D'ALÉSIA.

La défection des Edues avait entraîné dans la cause nationale tous les peuples de la Gaule à l'exception des Rèmes et des Lingons restés fidèles aux Romains, et des Trévires qui, menacés par les Germains, durent garder la neutralité. Une assemblée générale des confédérés fut convoquée à Bibracte, et malgré la rivalité des Edues, Vercingétorix fut de nouveau acclamé comme chef suprême. Il rassembla une armée de plus de 80,000 hommes de pied et de 15,000 cavaliers avec laquelle il projeta de barrer aux Romains le chemin de la province Romaine contre laquelle il expédia un corps d'armée qui ne parvint pas à franchir le Rhône. César, voyant qu'il ne pouvait tirer de secours ni de la Province ni de l'Italie, fit venir de la Germanie des cavaliers et des fantassins armés à la légère accoutumés à combattre avec eux. « A leur arrivée, ne trouvant pas leurs chevaux assez bien dressés, il leur distribua ceux des tribuns, des autres officiers et même des chevaliers et des vétérans. »

Vercingétorix vint en trois marches se camper devant César, et après avoir fait jurer par le serment le plus sacré à ses cavaliers de ne plus rentrer dans leurs maisons, de ne plus revoir leurs enfants, leur famille, leurs femmes, s'ils n'avaient traversé deux fois les rangs ennemis, il engagea le combat. La victoire, longtemps douteuse, fut enfin décidée par les auxiliaires germains de César.

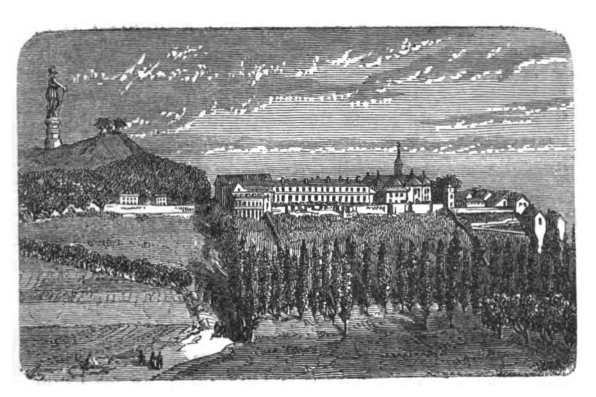
César courut à cette occasion le plus grand danger peut-être auquel il ait été exposé. Dans la mêlée, il fut entouré et pris. Un ennemi l'empor-

tait déjà tout armé sur son cheval quand survint un autre Gaulois qui reconnaissant le proconsul, probablement au manteau de pourpre qu'il revêtait les jours de combat, cria au cavalier; *cæcos Cæsar*, ce qui en celtique signifiait : *Lâche César;* le Gaulois, obéissant à l'ordre qui lui était donné peut-être par un traître, laissa aller l'oppresseur de sa patrie. Les Commentaires ne nous parlent point de cet incident, mais César l'avait consigné dans le *journal* de ses campagnes, et c'est là que l'a puisé le seul auteur où il soit mentionné, le grammairien Servius qui, au VIe siècle, écrivit un long commentaire sur Virgile.

Plutarque raconte de son côté que les Arvernes montraient, pendue dans un de leurs temples, une épée qu'ils disaient avoir gagnée sur César, et lui-même passant un jour par là la vit et se mit à rire. Ses amis voulaient enlever ce trophée, mais il s'y opposa en leur disant que c'était une chose sacrée et qu'il ne fallait pas y toucher.

Vercingétorix, battu et ayant perdu l'élite de sa nombreuse cavalerie, se retira en toute hâte, vivement poursuivi et alla s'enfermer dans une ville des Mandubiens, *Alesia* (Alise-Sainte-Reine dans la Côte-d'Or, suivant les uns; Alaise dans le Doubs, suivant les autres). « Cette place, dit César, était située au sommet d'une colline tellement élevée qu'il fallait un siége pour la prendre. Deux rivières en baignaient les pieds de deux côtés différents. Une plaine d'environ 3,000 pas de long s'étendait devant la ville que sur tous les autres points entouraient des collines assez rapprochées et d'une hauteur égale; sous la muraille, la partie de la colline qui regardait le levant était entièrement occu-

pée par des troupes gauloises protégées par un fossé et un mur, en pierres sèches, de six pieds de haut. La ligne de circonvallation que tracèrent les Romains forma un circuit de onze milles pas. Le camp était dans une position avantageuse et on y construisit vingt-trois forts dans lesquels étaient placés des postes pour parer aux attaques soudaines ; la nuit il s'y tenait des sentinelles et de fortes garnisons. »



Vue d'Alise-Sainte-Reine et de la statue de Vercingétorix.

Le siége d'Alésia est peut-être le fait d'armes le plus glorieux de la vie de César, celui où il déploya toutes les ressources de son génie militaire, secondées par l'admirable valeur de ses soldats. Dans les premiers jours du siége, il y eut un nouveau combat de cavalerie où les auxiliaires germains appuyés par les légions firent éprouver des pertes impor-

tantes aux Gaulois. Vercingétorix, se voyant hors d'état d'empêcher les travaux des Romains et profitant de ce que leur circonvallation n'était pas encore achevée, renvoya de nuit tous ses cavaliers. « Avant leur départ, dit César, il leur recommanda d'aller chacun dans leur pays et d'enrôler les hommes en âge de porter les armes : il n'avait plus que pour quinze jours de vivres, mais en les ménageant, il pouvait tenir plus longtemps et attendre le secours ; puis il ordonna d'apporter le blé de la ville, décréta la peine de mort contre ceux qui ne lui obéiraient pas, distribua par tête le bétail dont les Mandubiens avaient réuni une grande quantité, et partagea de même le froment ; puis il fit rentrer les troupes qui campaient hors des murs. »

Les cavaliers partirent et accomplirent fidèlement leur mission. Pendant que César complétait par une immense circonvallation l'investissement d'Alésia et entourait son camp de prodigieux travaux de défense pour soutenir l'attaque des ennemis de l'extérieur, la Gaule presque entière répondait à l'appel de Vercingétorix. Les trente jours qu'il avait fixés comme le terme fatal de sa résistance étaient déjà écoulés et une famine affreuse sévissait à Alésia quand parut l'armée de secours. Elle était forte de 240,000 fantassins et de 8,000 cavaliers, et commandée par l'Atrébate Comm, les Edues Virdumar et Eporedorigh, et l'Arverne Vergasillaunn, parent de Vercingétorix. Ils prirent position sur l'une des collines qui entouraient la plaine, à mille pas des retranchements romains. A cette vue, la joie éclata dans Alésia dont les vaillants défenseurs, croyant toucher au moment de la

délivrance, firent sortir toutes leurs troupes de la ville.

César engagea le combat par sa cavalerie qui fut d'abord fort maltraitée. La lutte dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Alors une dernière charge des cavaliers germains mit en pleine déroute la cavalerie gauloise qui fut poursuivie jusqu'à son camp.

Les confédérés employèrent le jour suivant à fabriquer des claies, des échelles et des harpons, et au milieu de la nuit, ils se précipitèrent sur le camp romain. Avertis par leurs cris, Vercingétorix fit une sortie ; la lutte se prolongea jusqu'à l'aube, mais avant qu'il eût pu surmonter les obstacles sans nombre dont César avait hérissé les approches de son camp, les alliés avaient été repoussés et il dut rentrer dans la ville. Malgré ces deux échecs, une attaque générale fut décidée pour le surlendemain, et Vergasillaunn fut mis à la tête d'un corps choisi de 60,000 hommes qui alla pendant la nuit occuper une colline que son étendue avait empêché les Romains d'enfermer dans leur circonvallation. C'était l'endroit faible de leurs retranchements, et c'est par là que vers midi il commença l'attaque. La bataille fut longue et meurtrière, et soit par le nombre des troupes engagées des deux côtés, soit par l'acharnement que montrèrent les trois armées, la plus terrible peut-être que le proconsul eut encore livrée dans la Gaule. Mais les efforts désespérés des alliés et de Vercingétorix, qui de son côté avait fait une sortie furieuse, se brisèrent contre la valeur disciplinée des Romains et les habiles manœuvres de César. Les Gaulois du dehors et les assiégés pénétrèrent en vain dans le

retranchement; ils ne purent franchir l'espace qui les séparait et se rejoindre. Les troupes de Verga-sillaunn chargées dans leur retraite par la cavalerie furent en partie anéanties, lui-même fut pris. En voyant cette déroute, les assiégés cessèrent le combat et rentrèrent dans Alésia. Aussitôt qu'ils le surent, les alliés, abattus par leur défaite, évacuèrent leur camp, et cette grande armée, dit Plutarque, s'évanouit tout à coup comme un songe.

La résistance des assiégés, abandonnés désormais à eux-mêmes, n'était plus possible. Le lendemain Vercingétorix qui, suivant Dion Cassius, aurait pu fuir, les convoqua en assemblée. « Il leur dit, rapporte César, qu'il n'avait pas entrepris cette guerre dans un but d'intérêt personnel, mais pour la défense de la liberté commune; que puisqu'il fallait céder à la fortune, il s'offrait à eux pour qu'ils pussent apaiser les Romains soit en le mettant à mort, soit en le livrant vivant. On envoya alors des députés à César qui ordonna de lui apporter les armes et de lui amener les chefs. Vercingétorix partit seul de la ville et parut tout à coup en présence de César qui siégeait alors sur son tribunal. Son apparition causa un certain effroi parmi les assistants, car il était d'une haute stature, et revêtu de ses plus belles armes montait un cheval harnaché magnifiquement. Il tourna autour de César, puis sautant à terre enleva à son coursier tous ses ornements, se dépouilla de ses armes qu'il jeta sur le sol, et sans proférer une parole alla, au milieu d'un profond silence, s'asseoir aux pieds du proconsul. Cette scène émut vivement les assistants, mais le vainqueur se montra sans générosité envers le héros vaincu. Evoquant leurs relations passees, il l'accabla de repro-



Statue de Vercingétorix à Alise-Sainte-Reine.

ches sanglants et commanda de le charger de chaînes. Plus tard (45 av. J.-C.) après l'avoir traîné à son triomphe à Rome, il le fit tuer dans sa prison.

Quant aux défenseurs d'Alésia, il les distribua par tête à chaque soldat, à titre de butin, à l'exception toutefois des Edues et des Arvernes qu'il rendit plus tard à ces peuples pour les regagner à sa cause. « Ces événements ayant été annoncés à Rome par les lettres de César, on ordonna vingt jours de prières publiques. »

IX. — DERNIÈRE CAMPAGNE DE CÉSAR. — SOUMISSION DE LA GAULE.

(51 av. J.-C.)

Il fallut encore une campagne pour achever la conquête de la Gaule, mais ce n'est pas le vainqueur qui nous a transmis le récit de ces nouveaux exploits. Le VIIe livre de ses *Commentaires* finit avec la prise d'Alésia. Le VIIIe et dernier est dû à un ami de César et de Cicéron, Hirtius, qui avait, sans aucun doute, sous les yeux le *journal* dont il a été question plus haut (p. 140).

César venait d'envoyer dans les quartiers d'hiver son armée épuisée par une si rude guerre, lorsque la nouvelle vraie ou fausse se répandit qu'une certaine agitation se manifestait parmi les populations vaincues. Il partit immédiatement de Bibracte, tomba à l'improviste sur les Bituriges occupés sans défiance aux travaux de leurs champs, en enleva plusieurs milliers et les obligea à donner des otages. A peine de retour à Bibracte, il dut malgré l'hiver conduire dans le pays des Carnutes qui avaient en-

vahi le territoire des Bituriges ses troupes qu'il ramena chargées de butin; et il est permis de supposer que ces deux expéditions qui paraissent n'avoir donné lieu à aucun combat, n'eurent d'autre cause et d'autre but que le pillage de ces riches contrées.

Un mouvement plus grave se préparait (51 av. J.-C.). Les Bellovaques, le peuple le plus belliqueux de la Gaule, « et dont la gloire militaire surpassait celle de tous les autres Gaulois et des Belges, » prirent les armes avec les Ambiens, les Aulerkes, les Calètes, les Velocasses et les Atrébates (peuples de l'Amiénois, du Maine, du Calaisis, du Rouennais et de l'Artois). « Les chefs de cette armée étaient le Bellovake Corrée et l'Atrébate Comm dont il a déjà été parlé et qui, l'année précédente, avait été l'objet d'une tentative d'assassinat de la part de Labiénus. Après diverses escarmouches une bataille s'engagea; elle fut longue, sanglante et décisive. Corrée y périt avec l'élite de ses troupes; sa mort découragea les confédérés qui mirent bas les armes. Quant à Comm, il s'était enfui au delà du Rhin, et lorsque plus tard il se décida lui aussi à faire sa paix, ce fut en y mettant la condition qui fut acceptée « de ne jamais se trouver en présence d'un Romain. »

Les Andes qui avaient assiégé inutilement dans Lemonum (Poitiers) le chef picton Durat allié des Romains, durent, comme les Carnutes, céder à leur tour. Le chef de ceux-ci, Guturvath, livré à César, fut battu de verges « jusqu'à la mort », puis décapité.

Les derniers combats livrés pour la cause de l'indépendance le furent par les Cadurkes (peuples du Querci). Deux mille d'entre eux enfermés dans Uxellodunum (Puy d'Yssolu, dans le Lot) y firent

une défense si opiniâtre que, pour les réduire, il fallut la présence de César qui, en interceptant les sources où s'alimentait la place, força les assiégés à capituler. Le vainqueur « dont la clémence était trop connue, dit hardiment son continuateur, pour qu'il pût être accusé de cruauté, fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes, et leur accorda la vie pour que leur châtiment servît d'exemple. »

La Gaule désormais domptée fut réduite en province romaine sous le nom de Gaule Chevelue, imposée annuellement à 40 millions de sesterces (7,750,000 francs), et ses destinées enchaînées pour plusieurs siècles à celles du peuple romain. Les luttes qu'elle avait soutenues dans l'espoir de sauver son indépendance lui avaient coûté cher. « En moins de dix ans que dura la guerre des Gaules, dit Plutarque, César prit plus de 800 villes, soumit 300 peuples, et des trois millions d'ennemis qu'il avait eus à combattre il en tua un million et en fit prisonniers pareil nombre. »

Mais ces glorieux exploits qui placent César au premier rang des hommes de guerre de l'antiquité ont un côté que les Commentaires nous ont soigneusement dissimulé. « En Gaule, dit Suétone, il pilla les temples et les chapelles des dieux où étaient accumulées de riches offrandes, et il détruisit des villes plus pour faire du butin que pour les châtier d'une faute... Aussi regorgeait-il d'or, et il le faisait vendre en Italie et dans les provinces au prix de 3,000 sesterces (581 fr. 25) la livre. »

Outre cet or qui lui fut si utile pour l'accomplissement de ses projets ambitieux, César tira encore des soldats du pays belliqueux qu'il venait de con-

quérir. Il en forma une légion à laquelle il donna le nom gaulois d'*alauda* (alouette). « Il la forma, dit Suétone, à la discipline des Romains, l'arma et l'habilla comme eux et plus tard il la gratifia tout entière du droit de cité. » Il ne se borna pas là. Autant pour humilier le sénat qui avait soutenu Pompée que pour reconnaître des services rendus, il y nomma des Gaulois. Aussi afficha-t-on partout à Rome l'avis suivant : « Que personne ne s'avise de montrer aux nouveaux sénateurs le chemin du sénat. » En même temps on chantait dans le peuple ces vers satiriques : « César traîne les Gaulois à son triomphe, et les Gaulois dans le sénat ont déposé leurs braies pour prendre le laticlave. »

Quand les guerres civiles eurent été terminées, César triompha quatre fois dans le même mois. « Le premier et le plus beau de ses triomphes, dit Suétone, fut celui de la Gaule. Il monta au Capitole à la lueur de flambeaux que 80 éléphants rangés à droite et à gauche portaient dans des lustres. » Et les soldats ne manquèrent pas, suivant leur usage, de chanter en chœur des vers mordants sur la vie débauchée du triomphateur.

FIN.

INDEX ALPHABETIQUE

A

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Typ. Paul BRODARD et Cie.





